

CONTES

POUR LES PETITS
ET LES GRANDS ENFANTS



BIBLIODIO
ALEXANDRE DUMAS

Alexandre Dumas

**CONTES POUR LES
GRANDS ET LES PETITS
ENFANTS**

1860-1862

Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »

Illustration bibliodio.fr

Table des matières

Le roi des taupes et sa fille.....	4
1.....	4
2.....	17
Saint Népomucène et le savetier	27
Les deux frères.....	41
1.....	41
2.....	53
3.....	66
4.....	84
Les mains géantes	94
L’homme sans larmes.....	114
Le sifflet enchanté	137
Le roi des quilles.....	146
1 Gottlieb le tourneur	146
2 Comment Gottlieb fut proclamé le roi des quilles, mais ne trouva plus personne qui voulut jouer avec lui.	158
3 Où Gottlieb frise de bien près la damnation éternelle	164
4 Où Gottlieb rencontre un charbonnier, et ce qu’il advient de cette rencontre	168
Pierre et son oie	178
Tiny la vaniteuse	206
L’égoïste	224
La balle ambitieuse et le sabot philosophe.....	240

Un voyage à la lune	248
Les étoiles commis voyageurs	277
La marchande d'esprit	279
La marchande de vertu	284
La marchande de santé	287
La marchande de longues années	290
La marchande de plaisirs	293
La marchande d'argent	295
Une âme à naître	296
Désir et possession	307
À propos de cette édition électronique	312

Le roi des taupes et sa fille

1

À l'extrémité d'un petit village de Hongrie, si petit qu'il n'a pas même de nom sur la carte, s'élevait une chaumière où vivait une pauvre veuve avec son fils.

La veuve s'appelait Madeleine et son fils Joseph.

Un petit jardin fruitier, au bout duquel était un champ, formait toute leur richesse. Ils y travaillaient avec ardeur, et, de la vente des fruits et de la récolte du blé, gagnaient de quoi vivre, pauvrement, il est vrai ; mais ni l'un ni l'autre n'avaient une ambition plus grande que ce qui leur était accordé par la parcimonieuse bonté du Seigneur.

Joseph avait toujours été un bon fils, un enfant pieux ; il chérissait sa mère, la soignait dans sa vieillesse, et, sciemment du moins, ne lui avait jamais fait la moindre peine.

Il était arrivé ainsi à l'âge de vingt ans.

C'était un beau garçon de cinq pieds quatre pouces, bien pris dans sa taille moyenne, avec de beaux cheveux blonds bouclés, comme les enlumineurs du XVI^e siècle en mettent aux anges des missels. Il avait des yeux bien fendus, bleus comme l'azur du ciel, des dents blanches et un teint qui, à

travers son hâle, laissait transparaître la fraîcheur et la santé de la jeunesse.

Il avait toujours été gai et joyeux ; le dimanche, après vêpres, courant le premier après les ménétriers, pour qu'ils donnassent le signal de la danse, et, ce signal donné, ne quittant la place que quand le dernier ménétrier avait passé son archet sous les cordes de son violon.

Quant aux jours de la semaine, c'était tout autre chose. Le village ne connaissait pas de meilleur travailleur que lui, soit qu'il labourât son champ, soit qu'il bêchât son jardin, soit qu'il greffât ses arbres, soit qu'il taillât ses rosiers ; car, grâce à la façon dont il ménageait le temps et la place, il avait temps pour tout, et, au milieu des poiriers, des pommiers, des pêchers, place pour les fleurs.

Souvent sa mère voulait l'aider, ne fût-ce que pour désherber les allées ou les plates-bandes, mais lui, en riant, lui prenait l'herbinette des mains, lui disant :

— Mère, quand vous avez pris la peine de faire un gros et grand garçon comme moi, c'était avec promesse du bon Dieu que, quand ce garçon aurait vingt ans, vous vous reposeriez. J'ai vingt ans. Reposez-vous donc. Et, si vous ne voulez pas me quitter, tant mieux ; asseyez-vous là, et votre vue me donnera du courage.

Et Madeleine s'asseyait, regardant avec amour son Joseph, qui se remettait à travailler en chantant quelque belle chanson en l'honneur de la Hongrie et de la reine Marie-Thérèse ; car c'était non seulement un bon enfant pour sa mère que Joseph, mais encore un bon fils pour la patrie.

Or, il arriva tout à coup que Joseph, au lieu de partir le matin en chantant, de travailler en chantant, de revenir en

chantant et de manger en chantant au retour son morceau de pain sec et noir, d'abord ne chanta plus, puis ne travailla plus, puis ne mangea plus.

Il restait bien encore au jardin, mais au jardin seulement. Quant à le faire rentrer à la maison, c'était presque impossible.

C'était la nuit surtout qu'il se tenait assis, immobile, rêvant sous une petite tonnelle appliquée à la muraille, et qu'il avait tressée avec de la vigne pour mettre sa mère à l'ombre, tandis qu'il travaillait et que, tout en lisant ses prières dans son livre de messe, le seul qu'elle eût jamais lu, sa mère le regardait travailler.

Madeleine devint fort inquiète ; elle voyait son pauvre enfant changer à vue d'œil, quoiqu'il n'eût aucune maladie de corps, mais son inquiétude n'en était que plus grande, car elle comprenait qu'il avait une maladie de cœur.

Parfois — souvent — puis enfin presque toujours, elle le suivait dans le jardin ; là, elle se cachait derrière quelque bel arbre fruitier couvert de feuilles et chargé de fruits, et elle voyait son pauvre Joseph rêvant et les yeux fixés sur la terre comme s'il attendait que quelque chose en sortît.

Alors sa mère n'y pouvait tenir ; elle paraissait, s'approchait de lui, et, des larmes dans les yeux, lui demandait :

— Au nom du ciel, mon cher Joseph, si tu es malade, dis-le à ta mère.

Mais lui secouait la tête, s'efforçait de sourire, et répondait :

— Non, mère ! je me porte bien.

Mais sa bouche ne se refermait pas sans laisser passer un soupir.

Ce soupir rendait à Madeleine le courage de l'interroger de nouveau.

— Mais, si tu n'es pas malade, mon enfant, lui disait-elle, il doit tout au moins te manquer quelque chose ; autrefois, tu n'étais pas ainsi. Parle, mon cher Joseph, et je ferai tout ce que tu voudras ; seulement, tu redeviendras gai et joyeux comme tu étais autrefois.

— Impossible ! ma mère, répondait Joseph ; ma gaieté est partie pour toujours, et votre amour, si grand qu'il soit, ne peut me donner ce que je désire.

Alors Madeleine se mettait à pleurer amèrement : car elle aimait son Joseph au-delà de toute mesure et elle eût volontiers donné sa vie pour qu'il eût cette chose qu'il disait impossible à obtenir. Enfin, elle le pria tant de lui dire ce qu'il avait sur le cœur, elle pleura tant en le suppliant, elle fut si inconsolable, que lui, tout ému et l'embrassant, laissa échapper ces paroles, qui sortirent si péniblement de son cœur, qu'on eût dit qu'en sortant elles l'avaient brisé :

— Ma mère, je suis amoureux !

Mais Madeleine à ces paroles essuya ses larmes. Elle voyait son Joseph avec des yeux de mère et ne pensait pas qu'il y eût dans tout le village une fille qui ne fût heureuse de l'épouser.

— Bon ! dit-elle, si ce n'est que cela, mon enfant chéri, tu as tort de te désoler. Dis-moi seulement quelle est la fille assez heureuse pour que tu l'aimes, et, quand ce serait Ber-

tha, la fille du magister, ou Marguerite, la fille du bailli, j'irais la demander à ses parents.

— Ah ! répliqua Joseph, ce n'est ni la fille du magister ni la fille du bailli. Oh ! si ce n'était que Marguerite ou Bertha, je ne serais point embarrassé.

— Malheureux ! dit la pauvre mère, tu as donc porté tes regards plus haut ?

— Hélas ! oui, répondit Joseph.

— Une fille noble, mon pauvre enfant ?

— Si ce n'était que cela !

— Tu serais amoureux d'une baronne ?

— Plus haut, ma mère.

— D'une comtesse ?

— Plus haut.

— D'une marquise ?

— Plus haut.

— D'une duchesse ?

— Plus haut, plus haut.

— D'une princesse ?

— Ma mère ! s'écria le pauvre Joseph se jetant en sanglotant dans les bras de Madeleine, ma mère, je suis amoureux de la fille du roi des taupes.

Madeleine jeta un cri.

Puis, quand elle fut revenue à elle :

— Oh ! mon pauvre enfant, dit-elle, il est fou !

— Non, ma mère, par malheur, je ne suis pas fou, dit Joseph. Oh ! si j'étais fou, je serais bien heureux.

— Mon enfant, dit Madeleine, si tu veux, nous irons à la ville et nous consulterons un médecin.

— Oh ! ma mère, il ne s'agit pas d'un médecin ; je vous dis que je ne suis pas fou, et, pour vous le prouver, je vais vous raconter ce qui m'est arrivé !

La mère secoua la tête, car cette affirmation de son fils ne la rassurait aucunement. Elle savait que les pires de tous les fous sont ceux qui ne veulent pas convenir de leur folie.

Joseph vit ce qui se passait dans son cœur et quelle crainte avait la pauvre femme ; il en eut pitié.

— Écoutez-moi, ma mère, lui dit-il, et vous allez tout savoir.

Il fit asseoir sa mère près de lui, lui prit les deux mains entre les siennes et commença :

— Il y a maintenant deux mois, dit-il, qu'un matin, en allant tailler mes arbres dans le jardin, je remarquai que la terre était bosselée d'une innombrable quantité de taupinières ; vous savez, ma mère, combien je détestais alors ces animaux qui sont le désespoir des jardiniers ; je me mis donc le même jour à leur tendre des pièges. Mais, pendant cinq ou six jours, les pièges furent tendus inutilement. Enfin, un matin, je vis une taupe dans la taupinière.

« — Ah ! m'écriai-je en prenant ma bêche, tu vas payer pour toutes, toi ! »

« Et, là-dessus, je levai ma bêche pour la couper en deux. Mais jugez de mon étonnement, ma mère, quand j'entendis la taupe me dire : « Ne me tue pas, Joseph ! ce que j'ai fait, c'est par ignorance ; je suis bien jeune encore, et je ne savais pas, en venant respirer l'air à la surface du sol, que je te fisse du tort ; si tu me laisses la vie, je te promets qu'à l'avenir pas une taupe ne bouleversera ton jardin ni aucune terre qui t'appartienne. » L'animal avait parlé d'une voix si douce et si suppliante, que je sentis mon cœur tout ému et que je la lâchai en lui disant :

« — Vivez !

« — Je te remercie, dit-elle alors, et, si tu veux me revoir, viens demain soir aussitôt que la lune se lèvera, et alors je te dirai quelque chose en confidence.

« En disant cela, la taupe s'enfonça dans la terre. J'avais grande envie de lui dire de rester, afin de causer plus longtemps avec elle. Mais j'étais pris d'une sorte de terreur ; je n'avais jamais entendu raconter que les taupes parlassent. Et celle-ci avait disparu avant que j'eusse surmonté cette terreur.

« J'eus d'abord envie de vous raconter cet événement ; mais, le premier jour, lorsque la pensée m'en vint, je résolus d'attendre au lendemain pour avoir quelque chose de plus positif à vous dire. La taupe avait promis de me faire des confidences : c'était vingt-quatre heures de plus ou de moins, voilà tout.

« Le lendemain, à l'heure convenue, je me rendis au jardin, et, là, je restai les yeux tantôt fixés sur l'endroit de

l'horizon où devait apparaître la pleine lune, tantôt sur la place où la taupe avait disparu dans la terre.

« La lune se leva au ciel, mais la taupe ne sortit pas de terre.

« Je pensai que l'animal s'était moqué de moi et je m'apprêtai à rentrer à la maison, plus triste que je n'eusse cru jamais l'être pour un rendez-vous manqué avec une taupe, lorsque, en jetant un dernier regard autour de moi, je vis s'élever du milieu d'un massif de roses une jeune fille, belle comme la statue de la nuit. Elle avait ses longs cheveux noirs déroulés, mais serrés aux tempes par une couronne aux feuilles d'or. Elle avait des yeux noirs doux comme du velours, de longs cils et de beaux sourcils noirs, dessinés en arcs irréprochables. Le reste du costume était une longue robe ou plutôt une tunique serrée à la taille par une ceinture d'or avec de grandes manches ouvertes qui laissaient voir ses bras ronds et blancs.

« La lune, qui se levait dans son plein, éclairait son visage de sa douce et caressante lumière et me permettait de voir combien elle était belle.

« — Qui êtes-vous ? lui demandai-je, et comment êtes-vous entrée dans le jardin ?

« — Je viens de sortir de terre, me répondit-elle en souriant.

« — Vous venez de sortir de terre ! et comment cela ?

« — Oui ; je suis la taupe à laquelle, hier, tu laissas la vie et qui vient te remercier de ta générosité.

« Je restai tout étourdi, et, la contemplant, je crus que je rêvais.

« — Je t'ai dit hier que j'avais une confiance à te faire, continua-t-elle. La voici.

« Je devins tout oreilles, pour écouter la belle jeune fille :

« — Je suis la fille unique et la seule héritière du roi des taupes, dit-elle, lequel est, en réalité, un être humain ; mais un méchant magicien nous a changés en taupes et enfermés dans la terre, où nous vivons maintenant comme des taupes ordinaires ; seulement, il m'est permis, à moi, chaque fois que la pleine lune se lève, de reprendre ma forme naturelle, de son lever à son coucher. Mais mon père n'a pas obtenu la même faveur et ne doit pas reprendre sa forme première jusqu'au jour qui la lui rendra éternellement ; car nous sommes des génies, et, par conséquent, nous sommes immortels.

« Je sentais que mon cœur volait au-devant de la belle jeune fille, et que mon âme était suspendue à ses lèvres, tandis qu'elle parlait.

« — Oh ! lui dis-je, si, en effet, vous avez quelque reconnaissance de ce que je vous ai sauvé la vie, accordez-moi les quelques heures qu'il vous est, à toutes les pleines lunes, permis de passer en ce monde sous votre forme naturelle.

« — Ne le désire pas, dit-elle ; car, au lieu d'une faveur, ce pourrait bien être un malheur pour toi ; il est toujours dangereux pour les hommes de nous fréquenter, nous autres pauvres créatures métamorphosées. Crois-moi, c'est pour ton bien que je refuse de revenir. Adieu ! ne pense plus à moi.

« Alors, elle remonta sur sa taupinière, qui était au centre du massif de rosiers et s'enfonça lentement dans la terre.

« J'étendis les bras, mais je ne saisis plus que l'air. La vision s'était évanouie. Depuis ce jour, ma mère, ou plutôt depuis cette nuit, je ne l'ai pas revue.

« Voilà pourquoi je ne quitte plus le jardin, ma mère ; voilà pourquoi je passe mes nuits dehors : c'est que j'espère toujours la revoir. Voilà pourquoi, enfin, ne la revoyant pas, je suis triste, car elle était si merveilleusement belle, que, pendant cette unique entrevue, j'en suis devenu amoureux comme un fou !

« Maintenant, vous comprenez comment, après cette confidence, je me tus si obstinément. Je craignais que votre âme chrétienne, ma mère, ne me fit un crime de cet étrange amour !

— Oh ! Joseph ! Joseph ! que viens-je d'entendre ? En effet, s'écria Madeleine, c'est une action impie que d'aimer une taupe, fût-elle la fille du roi ; car, enfin, tu ne peux désirer une femme qui sera taupe six semaines, et femme une seule nuit. Qui sait si, au lieu d'être ce qu'elle t'a dit, ce n'est point quelque diablesse femelle envoyée par Satan pour te tenter ?

— Hélas ! ma mère, répondit Joseph, plût au ciel ; car, s'il en était ainsi, elle serait revenue.

— Alors, tu te seras endormi et tu auras rêvé.

— Oh ! ma mère, j'ai vu bien des femmes dans mes rêves, et jamais aucune comme celle-là n'est restée vivante

dans mon esprit. Non, non, c'est bien la fille du roi des taupes que j'ai vue. C'est bien une réalité que j'aime !

— Eh bien, alors, tâche de l'oublier, mon enfant chéri, dit Madeleine. En tout cas, c'est un sortilège, et il est bon de le chasser de ton esprit. Prie et travaille, et, si tu veux te choisir une femme, que ce soit parmi les filles du village. Tu es beau garçon, Joseph, et, bien que nous ne soyons pas riches, nous avons bonne réputation, et tu trouveras une femme sage et jolie. Sois pieux, réfléchi et laborieux comme par le passé, et tout ira bien.

Mais Joseph secoua la tête en souriant avec tristesse. Il voyait bien que le conseil que lui donnait sa mère était le bon et le seul à suivre ; mais il n'avait pas la force ou plutôt la puissance d'oublier la belle jeune fille à la ceinture d'or et à la couronne d'ancolies.

La seconde pleine lune arriva depuis le moment où Joseph avait vu la fille du roi des taupes ; au fur et à mesure que l'on se rapprochait du moment où Joseph espérait revoir celle qu'il aimait, il devenait plus gai et meilleur travailleur. Seulement, de son côté, depuis qu'elle était prévenue, sa mère ne le quittait pas des yeux.

Le soir tant attendu revint.

Madeleine fit tout ce qu'elle put pour faire rentrer son fils à la maison ; mais celui-ci déclara que, pour tous les trésors du monde, il ne quitterait pas le jardin.

— Alors, dit sa mère, je resterai avec toi.

— Restez, ma mère, dit Joseph, mais demeurez à l'écart ; car, si elle vient, et que vous la voyez, vous encou-

ragerez mon amour, j'en suis bien sûr, au lieu de le combattre.

Le soir venu, Madeleine s'assit sous la tonnelle, et Joseph se tint debout, à dix pas de là, appuyé au tronc d'un arbre.

Madeleine pleurait et priait, ne perdant pas Joseph de vue.

Joseph priait et espérait, les yeux fixés sur la terre.

Tout à coup, la pleine lune commença de paraître, se levant au-dessus de la montagne.

Et aussitôt, à quatre pas de Joseph, une taupinière se forma, qui devint de plus en plus forte, jusqu'à ce qu'elle présentât le volume d'une petite colline de huit ou dix pieds de haut.

Alors, elle se fendit par le milieu, et, au lieu d'une belle jeune fille, on vit sortir de terre une énorme taupe, grosse comme un bœuf, qui s'avança vers Joseph.

Madeleine jeta un grand cri et accourut pour tirer Joseph en arrière ; mais celui-ci ne bougea point, on eût dit qu'il avait pris racine à sa place.

— Ma mère, ma mère, dit-il, c'est le roi des taupes, ne le reconnaissez-vous pas à la couronne qu'il porte sur sa tête ?

Et, en effet, le monstrueux animal avait sur la tête une couronne d'or qui brillait à la lueur de la lune.

En ce moment, la taupe était tout près de la mère et du fils ; elle se dressa, s'assit gravement sur son derrière, et, al-

longeant vers Joseph sa patte colossale, qui semblait une main humaine armée de griffes :

— Viens avec moi, dit le roi des taupes d'une voix sourde et terrible. Je te donne ma fille. Tu seras mon gendre. Viens ! ta fiancée t'attend.

Et il voulut entraîner Joseph en lui posant la patte sur l'épaule.

Mais la mère enlaça son fils dans ses bras en lui criant, avec un accent doux et suppliant à la fois :

— Oh ! Joseph, Joseph, songe à ta mère songe à Dieu ! ne suis pas ce monstre !

Et, en effet, Joseph, effrayé lui-même à l'aspect du monstre, saisit la main de sa mère et voulut fuir avec elle.

Mais, au moment où il se détournait, de la même taupinière sortit une femme merveilleusement belle, comme la première fois, ses cheveux étaient flottants, et, d'une voix d'une douceur ineffable, elle prononça ce seul mot :

— Joseph !

Joseph s'arrêta, fasciné. Il n'y avait pas moyen de résister à cette voix et à ce regard, qui semblaient unis pour briser toute volonté humaine. Il resta donc immobile, au lieu de fuir.

Mais ce n'était point assez, la fille du roi des taupes voulait non seulement que Joseph ne s'enfuît pas, mais encore qu'il la suivît.

Aussi, d'une voix encore plus douce que la première fois :

— Viens, dit-elle.

Et, à ce mot, entraîné comme par une force irrésistible, Joseph s'arracha des bras de sa mère et s'élança dans ceux de la jeune fille.

Au même instant, ils disparurent tous deux.

Le roi des taupes, à son tour, s'enfonça lentement, empêchant la malheureuse mère de suivre son fils.

Au reste, la lutte ne fut pas longue. Dès que Joseph eut disparu sous la terre, Madeleine tomba évanouie sur le gazon.

2

Lorsque la pauvre femme revint à elle, le jour commençait à paraître et l'on se levait dans le village.

Elle se mit à pleurer et à crier si fort, que, quoique la maison fût, comme nous l'avons dit, en avant du village à une centaine de pas des autres, les plus proches paysans accoururent et lui demandèrent ce qu'elle avait.

Alors, elle raconta ce qui s'était passé sous ses yeux et ils furent saisis d'épouvante.

D'abord, ils avaient refusé de croire, mais le récit portait un tel caractère de vérité, les larmes surtout étaient si vraies, si maternelles, que la conviction entra dans leurs cœurs, et que, voyant la pauvre mère qui grattait le sol avec ses mains à l'endroit où son fils avait disparu comme si elle eût voulu

le déterrer, ils allèrent chercher des pelles et des pioches et se mirent à creuser la terre.

Mais ce fut au hasard qu'ils creusèrent, car, de l'immense taupinière, il ne restait point la moindre trace.

Ce fut en vain qu'ils essayèrent de la consoler, elle refusait toute consolation.

— Ô mon Dieu ! mon Dieu ! s'écriait-elle, si seulement mon fils était mort, si dans votre bonté, Seigneur, vous me l'aviez repris, il était si bon, que je serais bien sûre qu'il est près de vous dans le ciel, mais, maintenant, il vit là-dessous dans la terre avec ces monstres aveugles, il oublie Dieu et sa mère, et peut-être est-il à son tour changé en taupe !

Et sa douleur était si violente, et, au lieu de se calmer, s'exaltait tellement, que les voisins dirent :

— Consolez-vous, nous allons fouiller la terre jusqu'à ce que nous le trouvions.

Et, en effet, ils se mirent à creuser la terre si profondément, que l'eau vint et les empêcha de fouiller plus avant, mais ils n'avaient rien trouvé, ni Joseph, ni le roi des taupes, ni sa fille.

Une année s'écoula ainsi ; la pauvre veuve ne cessait de pleurer son fils bien-aimé. Le jardin et le champ étaient redevenus déserts et incultes. Madeleine serait morte de faim si les bonnes âmes du village ne lui eussent apporté le nécessaire.

Un soir, elle était assise dans son jardin, tellement absorbée dans sa douleur muette, que le son la surprit sans qu'elle s'en aperçût.

C'était justement pleine lune, ce soir-là.

L'astre au pâle visage venait de se lever et brillait magnifiquement au ciel.

Tout à coup, une taupinière se forma à quelques pas de Madeleine, et la belle princesse des taupes apparut.

À sa vue, Madeleine se prit à crier :

— Ah ! c'est toi, malheureuse ! : me ramènes-tu mon enfant ?

— Tu le reverras, répondit la princesse d'une voix douce, mais, pour cela, il faut que tu nous suives dans notre empire.

— Si je te suis, le reverrai-je, bien sûr ? demanda la veuve.

— Bien sûr ! Suis-moi.

— Oh ! à l'instant même ! s'écria Madeleine.

— Alors, viens, dit la princesse.

Madeleine monta avec la princesse sur la taupinière, et aussitôt toutes deux furent englouties dans les entrailles de la terre.

Pendant l'espace d'une minute, la pauvre femme perdit toute espèce de sentiment d'existence, et, lorsqu'elle reprit ses sens, elle se trouva dans un palais bâti en mottes de terre superposées, au milieu desquelles fourmillaient des taupes de toutes les tailles.

La veuve frissonna comme les feuilles du tremble, mais le souvenir de son fils lui rendit le courage.

— Joseph ! cria-t-elle, où es-tu, mon bon Joseph ? je veux te voir.

Alors, le roi parut, toucha un rideau qui se sépara en deux parties.

Et Joseph se précipita dans les bras de sa mère.

Ce ne fut qu'un seul cri échappé de ces deux cœurs :

— Mon fils !

— Ma mère !

Et, comme si la force leur manquait, ni l'un ni l'autre ne purent en dire davantage.

Madeleine, la première, retrouva la parole.

— Enfin, lui dit-elle, te voilà ! Rien ne nous séparera plus, et tu reviendras avec moi là-haut sur la terre.

Mais Joseph secoua tristement la tête.

— Non ? s'écria Madeleine effarée. Je crois que tu m'as répondu non ?

— Ma mère, répondit tristement Joseph, je ne puis vous suivre, lors même que je le voudrais.

— Comment ! tu ne le peux pas ? s'écria la mère, et qui t'en empêche donc ? Peut-être le roi ? Mais je vais le supplier jusqu'à ce qu'il m'accorde que tu reviennes avec moi.

En effet, elle se jeta à genoux aux pieds du roi des taupes, et le supplia les mains jointes.

— Sire roi ! s'écriait-elle, rendez-moi mon fils ! Vous êtes père, et vous savez ce que vous auriez dû souffrir si l'on

vous ravissait votre enfant. Oh ! si vous ne m'entendez pas, si vous ne m'exaucez pas, c'est que non seulement les taupes n'ont pas d'yeux, mais encore qu'elles n'ont pas de cœur.

Alors, le roi lui répondit :

— En vérité, tu me fais grande peine, pauvre femme ; car tu te trompes : les taupes ont un cœur et plus sensible même que celui des hommes ; mais je ne puis laisser partir ton fils, puisque, demain il épouse ma fille.

— Oh ! que Dieu ait pitié de moi ! s'écria Madeleine ; aurais-je jamais pu penser que j'élevais un si beau garçon, un si bon chrétien pour qu'il épousât une princesse des taupes ? Non, non, il n'en sera pas ainsi, vous me le rendrez, je l'emmènerai avec moi ou je mourrai.

— Écoute, dit le roi, tu peux ne pas te séparer de ton fils, mais alors il faut demeurer avec nous.

— Oh ! je le veux, je le veux, répondit la pauvre mère avec passion ; il est vrai que c'est affreux de demeurer ici ; mais, avec mon Joseph, toute demeure est belle.

— Oui, reste ici, ma bonne mère, dit Joseph, et, moi non plus, je n'aurai plus rien à désirer si je t'ai là, près de moi.

— Soit, dit le roi ; mais cela ne peut pas se passer tout à fait ainsi.

— Pourquoi cela ? demanda la mère.

— Il y a une condition pour que tu restes parmi nous.

— Laquelle ?

— Nous autres taupes, nous sommes aveugles, comme tu vois.

— Eh bien ? demanda la pauvre Madeleine en frissonnant.

— Eh bien, il faut que tu deviennes aveugle comme nous.

— Oh ! c'est bien épouvantable, dit la pauvre mère ; car, si je deviens aveugle, je ne pourrai plus voir mon enfant.

— En effet, répondit le roi des taupes, tu ne le pourras plus voir ; mais tu resteras près de lui, il t'aimera, tu le toucheras et tu entendras sa voix.

— Hélas ! hélas ! dit la mère, je voudrais cependant bien le voir ! songez qu'il y a un an que je ne le vois plus ! laissez-moi mes yeux, je vous en prie, je ne regarderai que lui, et, si je regarde autre chose, je consens à perdre la vue.

— Non, dit le roi, accepte ou refuse ; il n'y a pas de milieu : ou l'on va te crever les yeux à l'instant même, ou à l'instant même tu vas retourner sur la terre et tu ne verras plus ton fils.

— Non ! non ! s'écria la bonne femme, non, je ne puis pas, non, je ne veux pas me séparer de lui. Crevez-moi donc les yeux et laissez-moi près de mon Joseph ; seulement, tandis qu'on me les crèvera, je demande à lui tenir les mains, afin qu'on ne me le vole pas une seconde fois.

— C'est bien, dit le roi, ta demande t'est accordée.

Joseph vint s'agenouiller devant sa mère et lui prit les deux mains sur lesquelles il appuya ses lèvres.

De grosses larmes coulaient de ses yeux.

Lorsque Madeleine vit cela, elle essuya vite les siennes et lui dit :

— Ne pleure pas, Joseph, je suis bien heureuse, va !

Et, en effet, elle se mit à rire bruyamment pour lui faire croire qu'elle était gaie.

Pendant ce temps, deux taupes faisaient rougir à un réchaud deux aiguilles, tandis que deux autres soufflaient le feu pour redoubler l'intensité du foyer.

La pauvre femme tourna la vue de ce côté et frissonna ; mais, détournant les yeux et les arrêtant sur son fils avec une telle passion, qu'on eût dit qu'elle voulait graver le portrait de son Joseph dans son cœur :

— Si vous êtes prêt, dit-elle, je le suis.

Alors, le roi lui dit une dernière fois :

— Femme, es-tu bien décidée à ce que tu vas faire ? Réfléchis, tu es encore libre de te dédire ; c'est une grande souffrance que tu vas éprouver quand ces aiguilles rougies pénétreront dans le globe de ton œil.

— Ne me tentez pas et faites ce qui est convenu, dit la mère ; que je souffre, que je ne voie plus, que je reste aveugle pour toujours mais que je ne quitte pas mon enfant.

Et, ayant regardé une dernière fois Joseph avec une tendresse inouïe :

— Maintenant, dit-elle, faites ce que vous voudrez.

Et elle embrassa son fils, qu'elle tint en pleurant dans ses bras.

— Ô ma mère ! ma mère ! s'écria celui-ci, Dieu récompensera un pareil amour.

Les deux taupes s'approchèrent alors chacune avec une aiguille rouge à la patte, et, se dressant sur leurs pieds de derrière, elles approchèrent lentement l'aiguille des yeux de Madeleine.

Mais, au moment où les aiguilles allaient toucher la rétine, un grand coup de tonnerre retentit et la terre trembla tellement que le palais des taupes s'écroula.

Madeleine ne savait ce qui lui arrivait, tant elle était abasourdie par cet effroyable tremblement de terre, mais bientôt elle reprit ses sens, elle était couchée aux bras de son fils, elle ouvrit les yeux avec terreur, car elle le sentait encore, elle tremblait de ne plus le voir mais elle le vit.

Non seulement lui, mais, à côté de lui, un homme d'une belle figure et d'une haute taille, avec un manteau de pourpre et une couronne d'or sur la tête.

Auprès de cet homme était la belle princesse, fiancée de son fils telle qu'elle lui était apparue sur la terre, elle ne pouvait pas embellir étant déjà ce que l'on pouvait rêver de plus beau.

Beaucoup de seigneurs et de dames richement vêtus étaient à leurs côtés.

Le palais de terre avait disparu, il était remplacé par un palais de marbre, et l'on était, non pas au fond d'un souterrain, mais dans une belle ville éclairée par les rayons du so-

leil, et tout autour d'eux régnaient le plus grand luxe, le plus grand mouvement et la plus grande joie.

— Que signifie tout cela ? demanda Madeleine, qui prenait tout ce qu'elle voyait pour un beau rêve.

Alors, l'homme au manteau de pourpre prit la parole et lui dit :

— Je suis le roi des taupes. Un méchant magicien m'avait, par vengeance, métamorphosé en taupe, moi et mes sujets, de sorte que nous devons vivre sous terre et sous une forme hideuse, jusqu'à ce qu'un être humain se fût décidé, par amour, à se laisser crever les yeux, pour revenir parmi nous. Depuis deux mille ans, nous aspirons à notre délivrance. Nous avons attiré parmi nous beaucoup de créatures terrestres, mais aucune n'avait un amour assez grand pour se dévouer. Tu nous as délivrés, femme, et ta récompense sera égale au service rendu. Ton fils aime ma fille, je la lui donne pour femme, et, un jour, il me succédera comme roi. Le méchant magicien ne peut désormais nous nuire, car c'est lui qui reprend ma place, et qui habite sous terre, à cette heure, avec ses enfants, aussi méchants que lui. Quant à toi, femme, tu vas vivre dans ce palais avec nous, et nous ne cesserons de te témoigner notre reconnaissance.

Mais Madeleine, secouant la tête :

— Sire roi, dit-elle, je ne suis point habituée à toute cette splendeur et à tout ce luxe, je vous remercie donc de vos bonnes intentions, mais voulez-vous me rendre heureuse, laissez-moi vivre tout simplement dans le voisinage de mon fils en me donnant à proximité du palais une petite chaumière avec un petit jardin, que je voie tous les jours mon Joseph, que je me réjouisse de son bonheur, et je serai

grandement récompensée. Quant à ce que j'ai fait, je l'ai fait par amour pour mon fils, et, si vous avez attendu si longtemps pour être délivrés, c'est que vous n'avez pas songé à vous adresser à une mère.

Joseph épousa la belle princesse, vécut heureux avec elle, succéda au roi son père, et fit pendant toute sa vie le bonheur de ses sujets.

Sa mère mourut à quatre-vingts ans dans la chaumière que le roi des taupes lui avait fait bâtir, et elle ferma les yeux en lui disant :

— Je suis bien heureuse, car je vais t'attendre dans le monde où les mères ne deviennent jamais aveugles, et ont pour récompense la joie de voir éternellement leurs enfants !

Saint Népomucène et le savetier

Si par hasard, chers lecteurs, il vous arrive de voyager dans la Silésie, vous trouverez dans plusieurs vieilles villes, dans les églises comme sur les ponts, les statues en pierre ou en bois d'un saint fort révééré.

Ce saint se nomme saint Népomucène.

Quant au véritable saint, au saint en chair et en os, né à Népomuck en 1330, il fut chanoine de Prague et aumônier de l'empereur Wenceslas mais, ayant refusé de lui révéler la confession de l'impératrice Jeanne, il subit héroïquement la torture et fut jeté dans la Moldau, où il se noya.

Vous voyez qu'il méritait bien la canonisation. Aussi Benoît VIII le canonisa-t-il.

Dans une vieille localité dont je n'ai pas pu savoir le nom, quelques recherches que j'aie faites pour y arriver, se passa une histoire miraculeuse que je vais vous raconter.

Il y avait un savetier dans le genre de celui dont nous parle La Fontaine, seulement, celui-là avait de plus que l'autre d'être profondément dégoûté de son état.

Il est vrai qu'eût-il exercé tout autre état que celui de savetier, il eût pensé de même. Car, à vrai dire, le travail, quel qu'il fût, était pour lui une chose insupportable, et il pensait très sérieusement que le bon Dieu aurait parfaitement pu donner à un brave homme comme lui assez de for-

tune pour vivre tranquillement sans rien faire, jusqu'à la fin de ses jours.

Vous devez penser, chers lecteurs, qu'avec ce penchant à la paresse notre savetier ne devait pas avoir en abondance ce qu'il regardait comme les condiments nécessaires d'une existence heureuse, c'est-à-dire la bonne chère et le bon vin, mais au contraire il était, il faut l'avouer, fort misérable, et s'il avait la large part de ce que Dieu dispense, c'est-à-dire d'air et de soleil, il lui manquait, en compensation, ce qui ne se gagne qu'à la sueur du corps, le boire et le manger.

Il en résultait que, souvent, ne voulant pas travailler, et n'ayant pas la plus petite croûte à se mettre sous la dent, il se jetait sur son lit, ou plutôt sur son grabat, pour mettre en pratique le proverbe tant soit peu illusoire, qui dort dîne.

Un jour, au lieu de se coucher, ce qu'il avait fait la veille, et ce qui n'avait pas produit les fruits qu'il en attendait, il résolut de convertir le sommeil en promenade et, sortant de son taudis, passa, vers onze heures du matin, sur le pont de son village.

Sur ce pont il y avait un saint Népomucène de pierre qui le regarda d'un air souriant.

Le savetier prit ce sourire tout bienveillant du saint pour une moquerie.

— Oui, oui ! s'écria le savetier, tu peux bien rire et te moquer de moi, toi, là-haut ! Tu n'as que du bon temps sur ton perchoir ; pas faim, pas soif, pas besoin de travailler pour gagner ta vie. Oh ! si j'étais à ta place !

À peine eut-il laissé échapper ces mots, que l'image de pierre lui fit un signe de tête, et d'une voix claire et distincte prononça ces mots :

— Eh bien, soit, ton vœu sera accompli bientôt, tu vas prendre ma place, et nous verrons si ce changement fait ton bonheur.

À cette réponse à laquelle il ne s'attendait pas, le savetier eut une peur effroyable, et prit tout courant le chemin de sa maison, ni plus ni moins que s'il eût le feu au derrière.

Sa femme était occupée à laver du linge à la fontaine.

— Dépêche-toi, dépêche-toi ! lui cria-t-elle, monsieur le sacristain t'attend à la maison.

Il entra chez lui et trouva en effet le sacristain qui l'attendait avec impatience.

— Ah ! vous voilà enfin ! s'écria-t-il en l'apercevant.

— Oui, me voilà, répondit le savetier tout essoufflé, que me voulez-vous ?

— Par ma foi, compère, lui répondit celui-ci, j'ai une drôle de besogne à vous confier, mais comme je sais que vous êtes un brave garçon et que pour de l'argent et un bon repas vous ne refuserez pas de me rendre un service, surtout lorsqu'il n'exige pas grand-peine, je n'ai point hésité un instant à m'adresser à vous. Voici, compère, de quoi il s'agit :

« C'est aujourd'hui la fête de saint Népomucène, et par conséquent c'est aujourd'hui qu'aura lieu le pèlerinage annuel à notre chapelle, ou se trouve, comme vous le savez, un saint Népomucène sculpté et peint au naturel. Figurez-vous ma frayeur lorsque ce matin j'ai voulu arranger cette statue

pour la fête, elle est tombée de son piédestal et s'est brisée en vingt morceaux. Pas moyen de la raccommoder, et cependant la fête doit être célébrée. Mais, vous comprenez, pas de saint, pas de fête. Or, il m'est passé une idée par la tête et la voici ; c'est que, comme le hasard, ou plutôt la Providence, vous a fait ressembler comme deux gouttes d'eau à saint Népomucène, vous ne me refuseriez pas, en bon compère que vous êtes, et d'ailleurs pour récompense honnête, de prendre aujourd'hui, dans la chapelle, la place de saint Népomucène. Voilà tout franc l'objet de ma visite ; cela vous va-t-il, compère ?

Mais le savetier ne répondait pas ; il était stupéfait des paroles qu'il avait entendues sur le pont, paroles qui coïncidaient si bien avec celles du sacristain.

Il regarda l'homme d'Église les yeux tout écarquillés et la bouche à moitié ouverte en balbutiant :

— Certainement, certainement, monsieur le sacristain, avec grand plaisir ; mais comment nous y prendrons-nous ?

— Oh ! mon Dieu, rien de plus facile, répondit le sacristain ; suivez-moi tout de suite à la maison et je vous donnerai les explications nécessaires. Si, par hasard, vous n'aviez pas encore dîné, je vous offrirais une excellente soupe à la bière, et votre part de ces délicieuses omelettes que ma cuisinière sait si bien préparer. Quant à une bonne bouteille de vin de Hongrie, ne vous en inquiétez point : vous savez que j'en ai quelques-unes en cave.

C'était plus qu'il n'en fallait pour séduire notre savetier, à jeun comme il était. Il suivit à grands pas le sacristain, ayant la tête tellement brouillée de ce qui lui arrivait qu'il cria en passant à sa femme :

— Ne t'inquiète pas de moi, Catherine, je vais dîner chez saint Népomucène.

Celle-ci le suivit des yeux avec étonnement. La bonne femme craignait que la faim n'eût monté au cerveau de son mari et ne l'eût rendu fou.

En effet, comme le sacristain le lui avait promis, notre héros trouva le dîner prêt, et la soupe à la bière fumant sur la table. Trois assiettes qu'il se servit successivement de celle-ci, et qu'il absorba en moins de trois minutes, prouvèrent le cas qu'il en faisait ; puis vint l'omelette, jaune comme de l'or, rissolée à point, pas trop ferme, pas trop baveuse, une véritable omelette d'amateur, dans laquelle entraient quinze œufs et un quart de beurre, et que le futur saint Népomucène mangea presque entièrement à lui seul.

Il va sans dire que, pour son compte, notre homme arrosa de deux bouteilles de vin ce copieux repas.

Aussi, se renversant sur sa chaise, poussa-t-il, lorsqu'il eut terminé, un soupir de satisfaction comme il ne lui en était pas échappé depuis longtemps.

— Eh bien, lui demanda le sacristain, cela va-t-il mieux ?

— Cela va à merveille, répondit le savetier, et je suis, de corps et d'esprit, compère, disposé à faire tout ce que vous voudrez.

— Alors, vite, vite et vite ! s'écria le sacristain en se levant et obligeant son convive à faire comme lui. Il faut vous habiller promptement, car les cloches commencent déjà à sonner, et les pieux pèlerins ne tarderont pas à venir.

Là-dessus, ils se rendirent tout courant à la chapelle. Et là notre savetier fut revêtu des splendides habits et du bon-

net pointu de saint Népomucène ; ensuite le sacristain lui colla une longue barbe qui lui emboîta le bas du visage. Et, en effet, habillé de cette façon, notre homme avait une si grande ressemblance avec le saint que sa femme elle-même eût eu peine à le reconnaître.

— Là ! dit le sacristain lorsque le déguisement fut complet. Montez maintenant sur ce piédestal, au-dessous de ce grand lustre. C'est là votre place. Tenez ce livre dans votre main droite et étendez le bras gauche comme vous me voyez le faire. Là ! maintenant levez un peu la tête et dirigez votre regard vers le ciel, afin de paraître convenablement pieux.

Après avoir instruit de cette façon son compère, et ne trouvant plus rien à lui dire sur l'attitude du corps et l'expression de la figure, le sacristain s'éloigna en disant :

— Pas mal du tout, pas mal, pas mal ! cela ira bien.

Mais, à peine le sacristain, la main placée en abat-jour sur les yeux, avait-il fait quelques pas en arrière en félicitant son compère, que celui-ci poussa un cri terrible qui résonna par toute la chapelle.

— Marie et Joseph ! hurla-t-il, en même temps qu'il saisissait son nez de la main gauche, comme s'il eût eu l'intention de l'allonger jusqu'à sa ceinture.

— Pour l'amour de Dieu, compère, qu'avez-vous donc ? demanda le sacristain en revenant vivement à lui. Est-ce que quelque tarentule vous a piqué, pour que vous criiez si pitoyablement ?

— Non, répondit le savetier, les larmes aux yeux, non, c'est cette maudite bougie du lustre qui coule, et qui, en coulant, me dégoutte toute ardente sur le bout du nez. Que l'on

m'appelle coquin si dans cinq minutes il n'y paraît point une cloche large comme une pièce de vingt sous !

— Voyons, voyons, dit le sacristain cherchant à l'apaiser, tournez la tête un peu de côté, et ce qui est arrivé une fois n'arrivera plus. Du reste, je ne regarderai pas à quelques pièces de monnaie comme prix de vos douleurs. Seulement, pour l'amour de Dieu, ne faites pas de scandale pendant l'office ; la chose pourrait nous coûter cher à tous deux, car vous comprenez qu'il faut rester muet et immobile comme si vous étiez une vraie statue.

— Soyez tranquille, compère, répondit le savetier alléché par la promesse de quelques pièces de monnaie offertes par le sacristain et en reprenant une meilleure attitude. Je vais tâcher de faire ma besogne en conscience.

Le sacristain s'éloigna tout à fait rassuré, et le nouveau saint demeura seul dans la chapelle.

Notre saint Jean Népomucène par intérim éprouva un véritable sentiment de bien-être en se trouvant seul dans l'église. Cette solitude lui permettait de se mettre à l'abri des gouttes de bougie qui continuaient de couler du lustre et de tomber à l'endroit où un instant auparavant se trouvait son nez.

Mais un instant après il se trouva que les rayons ardents d'un soleil de juin, pénétrant par une fenêtre ouverte, s'avancèrent graduellement sur son visage et finirent par lui donner en plein dans les yeux.

Ce n'était rien tant que le pauvre savetier pouvait rejeter son visage à gauche et à droite et cligner des yeux. Mais cela promettait de devenir insupportable lorsque la chapelle serait pleine de monde et qu'il lui faudrait rester immobile

sous ce rayon de soleil qui lui brûlait les yeux et sous cette cascade de bougie qui lui brûlait le nez.

Il n'y pensait qu'en frémissant.

Mais il était trop tard maintenant pour réfléchir, et, si critique que fût sa position, il était forcé de l'accepter, puisque c'était lui qui, par son souhait inconsidéré, se l'était faite.

Au reste, le supplice qui lui était promis ne se fit point attendre. La porte de la chapelle venait de s'ouvrir. La foule commençait d'entrer, et bientôt elle fut si grande que, quoique l'on s'étouffât littéralement dans la chapelle, il y avait encore plus de monde dehors que dedans.

Vous concevez, chers lecteurs, que cette affluence si considérable ne fit qu'augmenter la grande chaleur. Le pauvre savetier, dont le soleil, toujours plus chaud et plus ardent, continuait de brûler le visage, se trouva en peu de temps baigné de sueur, de sorte qu'il soupirait à voix basse :

— Hélas ! hélas ! quel bonheur est celui des gens qui sont indignes de la lumière du soleil !

Et non seulement il souffrait physiquement, mais à cette souffrance se joignait la crainte que l'on ne s'aperçût de cette sueur qui lui coulait du visage, et de ce tressaillement involontaire qui agitait tout son corps à chaque goutte de cire qui lui tombait sur le nez.

Par bonheur, sa terreur était exagérée. Les pieux campagnards et les sombres mineurs de la Silésie ne pouvaient supposer la substitution, car la ressemblance avec le saint était, grâce à la barbe, si grande, qu'ils croyaient être en face d'une véritable statue, tous étaient agenouillés autour du

faux Népomucène et disaient ardemment leur chapelet, et si quelqu'un d'entre eux levait la tête, ce n'était pas doute ou curiosité, c'était par dévotion.

Aussi, parmi toute cette foule qui encombrait la chapelle, il n'y avait que le sacristain qui sût à quoi s'en tenir ; pour le punir de son imposture sans doute, saint Népomucène lui avait rendu la vue plus perçante encore, de sorte qu'il comptait chaque goutte de sueur qui tombait de son front, de sorte qu'il tressaillait à chaque goutte de sueur qui lui tombait sur le nez.

Il en résultait qu'il tremblait et frissonnait à chaque tremblement et à chaque frissonnement du malheureux save-tier.

Pour donner quelque soulagement à son compère, il monta dans le chœur et ouvrit une fenêtre. De cette façon, se disait-il en lui-même, mon pauvre compère pourra respirer, et l'air qui arrivera jusqu'à lui le soulagera.

C'était une bien malheureuse idée qu'avait là le sacristain.

En dehors de la fenêtre se jouait une immense quantité de mouches. Ces pauvres insectes, que la chaleur avait altérés outre mesure, se précipitèrent dans l'église et, plus clairvoyants que les fidèles, virent cette rivière de sueur qui coulait le long du visage de la fausse statue ;, en outre, le save-tier était si pressé qu'après avoir mangé la soupe à la bière, soit par faute de temps, soit par sensualité, il avait négligé d'essuyer ses lèvres, de sorte que ce fut particulièrement sur ses lèvres encore sucrées que s'abattit l'essaim bourdonnant.

En quelques secondes, la tête du faux Népomucène eut l'air d'une ruche.

Vous avez éprouvé, chers lecteurs, le chatouillement que vous cause une mouche qui, quoique vous la chassiez, revient obstinément se poser sur votre visage. Ainsi, jugez, si vous avez éprouvé tant d'ennui pour une seule, ce que le savetier devait éprouver d'impatience pour toute une nuée !

Le pauvre diable se croyait dans le purgatoire.

Le supplice devint si grand que, sans l'influence du vrai Népomucène, influence vraiment miraculeuse, il n'y a aucun doute que les formidables grimaces que faisait le savetier eussent chassé tout le monde de la chapelle.

Les lèvres surtout étaient, à cause de cette malheureuse soupe à la bière dont elles avaient conservé le parfum, dans une agitation continuelle, d'abord ce fut la lèvre supérieure qui s'agita convulsivement, tantôt cherchant à atteindre le nez, tantôt cherchant à s'abaisser jusqu'au menton. Puis ce qu'il ne pouvait faire avec la lèvre supérieure, il tenta de le faire avec la lèvre inférieure, et comme il ne réussissait ni avec l'une ni avec l'autre, il imprima à sa bouche tout entière un mouvement de va-et-vient qui semblait avoir pour but de se mordre tantôt l'oreille droite, tantôt l'oreille gauche.

Mais comme cette torture n'était point assez grande, le faux Népomucène en vit une autre s'apprêter pour lui.

Elle s'approchait sous la forme d'un énorme bourdon, menaçant, grondant, tournoyant. D'abord l'animal parut être entré par hasard, et parce qu'il avait trouvé la fenêtre ouverte, il volait innocemment à droite, à gauche, sans paraître avoir aucun mauvais dessein ; puis son attention parut attirée par l'essaim de mouches qui tournoyait autour du savetier. Il se dirigea du côté où il vit la foule de ses congénères sans autre but apparent qu'une vague curiosité.

Le faux Népomucène, depuis son entrée dans l'église, ne l'avait point perdu de vue ; ses yeux le suivaient avec inquiétude dans tous les cercles qu'il avait tracés, et c'était avec terreur qu'il s'apercevait que chaque cercle le rapprochait de lui.

Enfin il entendit retentir son bourdonnement à ses oreilles, et comprit que ce n'était qu'un choix bien calculé de la place où il devait se reposer qui arrêtait le bourdon.

Bientôt tous ses doutes furent fixés. Le bourdon se posa sur le bout extrême de son nez.

Le savetier, à moitié fou, au risque du scandale qu'il allait causer résolut de sauter de son piédestal au milieu du chœur. Il fit un violent effort, mais ses pieds tenaient au piédestal ; impossible à lui de bouger.

En ce moment le chatouillement du bourdon devint tellement insupportable qu'il essaya de l'écraser avec son livre, mais la main resta immobile.

Comme s'il eût été au courant des mauvaises intentions que le savetier avait à son égard, le bourdon lui enfonça son aiguillon dans le nez.

Oh ! cette fois la douleur lui arracha un cri terrible.

Par bonheur, il n'eut que l'intention de crier ; de même qu'il était devenu immobile, il était devenu muet.

Alors il comprit qu'il était bien autrement malheureux encore qu'il n'avait pu jusque-là s'en douter. Il était devenu une vraie statue, sans acquérir les privilèges du marbre ni du bois ; c'est-à-dire que, muet, immobile, avec l'apparence d'un corps de bois, il avait les tristes privilèges de l'homme, c'est-à-dire de continuer à penser et à souffrir.

— Oh ! mon Dieu ! murmura-t-il au fond de lui-même en se rappelant la malédiction du Christ sur son confrère le savetier de Jérusalem, me voilà donc devenu le contraire du juif errant ; lui, une fois en marche, n'a pas pu s'arrêter ; moi, une fois arrêté, je ne puis plus me mettre en marche. Oh ! malheureux, malheureux que je suis, j'en ai pour jusqu'au jour du jugement dernier.

Cette pensée, vous le comprenez bien, chers lecteurs, joignit à ses souffrances corporelles des souffrances morales bien autrement terribles.

En attendant, le chapelain prononça les mots sacramentels : *Ite, missa est.*

La messe était finie.

Au bout d'un quart d'heure, il ne restait plus dans l'église que le sacristain et le faux Népomucène.

— Ah ! Dieu soit loué ! s'écria le sacristain pour alléger son cœur ; tout est heureusement fini, mais, foi d'honnête homme, cela ne m'arrivera plus, compère. Ah ! si vous saviez, mon brave ami, ce que vos terribles grimaces m'ont fait souffrir ! C'est au point que je ne saurais comprendre comment les autres ne se sont aperçus de rien. Mais tout est fini maintenant ; descendez de votre piédestal, mon ami, descendez. Je n'ai plus besoin de vos services, le ciel en soit béni. Eh bien, pourquoi donc ne descendez-vous pas ? Êtes-vous devenu sourd ? ajouta-t-il en élevant la voix ; je vous dis de descendre !

Mais le sacristain avait beau parler, élever la voix, crier même, le pauvre savetier demeurait immobile.

— Voyons, voyons, continua-t-il, pas de farce. Peste ! tu es d'une bonne constitution, toi, d'avoir encore le courage de rire après ce qui vient de se passer. Descends, descends !

Et, joignant le geste à la parole, il le prit par la jambe pour hâter cette descente qu'il réclamait.

Mais à peine l'eut-il touché qu'il poussa un cri.

Il venait de sentir que la jambe du savetier était devenue dure comme du bois.

— Miracle ! épouvantable miracle ! s'écria-t-il plein de terreur. Saint Népomucène me punit de mon imposture. Non seulement je vais perdre mon emploi et mon pain, mais on va m'accuser d'avoir tué mon compère, que l'on a vu près de moi dans les derniers moments. Ô grand saint Népomucène, ajouta-t-il en se jetant à genoux à demi mort de frayeur, je ne t'ai offensé que cette fois, mais je te jure de ne plus le faire. Aide-moi donc à me tirer de cette terrible position, ô grand saint Népomucène !

Et en même temps, à cette prière du sacristain le savetier en joignait une autre, muette il est vrai, mais non moins ardente.

« Ô grand saint Népomucène, disait-il au fond de son cœur, toute ma vie je n'ai été qu'un paresseux et un vaurien, mais à partir d'aujourd'hui je te promets de devenir un tout autre homme et de ne plus obéir à mes mauvais instincts ; aide-moi seulement à quitter cette attitude ; si j'ai tant souffert pour deux heures, que serait-ce donc, bon Dieu, pour l'éternité ! »

À peine cette double invocation était-elle terminée, qu'un effroyable craquement se fit entendre, et que le mur

de la chapelle s'ouvrant laissa passer le véritable saint Népomucène, celui qui était taillé en pierre sur le pont, et dont le savetier avait jaloué la paresse.

— J'ai entendu vos promesses, dit-il, et je viens exaucer vos prières. Toi, sacristain, tu as été suffisamment puni par les angoisses que tu as éprouvées, et tu n'oseras plus, à l'avenir, je le présume, me choisir un si triste remplaçant. Quant à toi, continua-t-il en s'adressant au compère, paresseux et insouciant savetier, je te prédis que si tu ne tiens pas l'engagement que tu viens de prendre vis-à-vis de moi, que si, à partir de cette heure, tu ne deviens pas un garçon honnête et laborieux, je reviendrai tout exprès pour te changer en statue, et que statue tu resteras cette fois jusqu'au jour du jugement dernier.

Et quand il eut dit ces paroles, le saint s'éloigna comme il était venu, c'est-à-dire à pas lents et solennels, dont on entendit encore le retentissement même lorsqu'il fut sorti de l'église.

Lorsqu'il eut disparu, il sembla au sacristain et à son compère que pour la seconde fois ils revenaient au monde. Le dernier s'élança au bas de son piédestal et sauta au cou du premier.

Et jamais il n'y eut depuis ce jour-là un savetier plus rangé et plus laborieux, sans compter que jamais fidèle, si pieux qu'il fût, n'a témoigné un plus profond respect à saint Népomucène, n'ayant jamais passé sur le pont non seulement sans se découvrir, mais encore sans faire sa prière.

Les deux frères

1

Il y avait une fois deux frères, l'un riche et l'autre pauvre.

Celui qui était riche était orfèvre et avait le cœur aussi dur que la pierre sur laquelle il touchait son or.

Celui qui était pauvre gagnait sa vie à faire des balais, celui-là était bon et honnête.

Le pauvre avait deux enfants, deux fils, le riche n'en avait pas.

Ces deux fils étaient jumeaux et se ressemblaient au point que, dans leur enfance, leurs parents avaient dû adopter un signe pour les reconnaître.

Ils allaient et venaient souvent dans la maison du riche, et ils attrapaient parfois quelques miettes de sa table.

Or, il arriva que le pauvre, allant un jour au bois pour chercher de la bruyère, vit un oiseau d'or si beau que jamais il n'en avait vu de semblable. Il ramassa une pierre, la lui jeta et atteignit l'oiseau.

Mais, comme il l'avait atteint au bout de l'aile, et au moment où l'oiseau étendait cette aile pour s'envoler, il n'en tomba qu'une plume. Seulement cette plume était d'or.

Le pauvre faiseur de balais la ramassa et la porta chez son frère, qui l'examina, la toucha à la pierre d'épreuve, et dit :

— Elle est d'or pur, sans aucun alliage !

Et il lui donna beaucoup d'argent pour sa plume.

Le lendemain, le pauvre grimpa sur un bouleau pour en couper quelques branches. Mais voilà que le même oiseau qu'il avait vu la veille s'envola une seconde fois.

Alors il chercha soigneusement dans l'arbre et trouva son nid, lequel contenait un œuf qui était d'or, comme l'oiseau.

Il emporta cet œuf à la maison et le montra à son frère, qui lui dit encore :

— C'est de l'or pur et sans aucun alliage !

Et il lui en donna scrupuleusement la valeur, seulement il lui dit :

— Je voudrais bien avoir l'oiseau lui-même, je t'en donnerais un bon prix.

Le pauvre retourna le lendemain au bois et vit l'oiseau d'or perché sur un arbre.

Il prit une pierre, le visa de son mieux, l'atteignit, et cette fois le tua roide.

L'oiseau tomba à terre.

Le pauvre faiseur de balais le ramassa et le porta à son frère.

— Tiens, lui dit-il, voici l'oiseau que tu m'as demandé.

L'orfèvre lui en donna vingt pièces d'or.

Le pauvre marchand de balais rentra tout joyeux à la maison : il avait de quoi vivre pendant un an ; aussi ne fit-il pas un seul balai de toute l'année.

L'orfèvre était instruit et rusé ; il connaissait la légende de l'oiseau d'or.

Il appela sa femme et lui dit :

— Fais-moi rôtir l'oiseau d'or et aie soin que rien ne s'en perde. J'ai grande envie de le manger tout entier et à moi tout seul.

L'oiseau, comme vous vous en doutez bien, n'était pas un oiseau ordinaire, et celui qui mangeait son foie et son cœur était sûr de trouver, chaque matin en s'éveillant, deux pièces d'or sous son oreiller.

La femme arrangea l'oiseau convenablement, l'embrocha et le fit rôtir.

Or, il arriva que, tandis que l'oiseau rôissait, la femme ayant été obligée de sortir pour une course nécessaire, les deux enfants du pauvre faiseur de balais vinrent chez leur oncle, entrèrent dans la cuisine et, craignant que l'oiseau de leur oncle ne brûlât, lui firent faire quelques tours de broche.

Et, comme il tomba, pendant un des tours qu'opérait le rôti, deux morceaux de l'oiseau dans la lèchefrite :

— Bon ! dit le plus âgé au plus jeune ; tout ce qui tombe dans le fossé est pour le soldat.

Alors chacun des deux enfants prit un morceau et le mangea.

Sur ces entrefaites, la femme rentra et leur vit mâcher quelque chose.

— Qu’avez-vous mangé ? leur demanda-t-elle.

— Deux morceaux qui sont tombés de l’intérieur de l’oiseau, lui répondirent-ils.

— C’est le cœur et le foie ! s’écria la femme fort effrayée.

Et, pour que son mari ne devinât rien, elle tua vite un pigeon et en enferma le cœur et le foie dans l’oiseau d’or.

Dès que l’oiseau fut cuit, elle le porta à l’orfèvre, qui le mangea tout entier sans en rien laisser ; mais, le lendemain matin, lorsqu’il visita son oreiller pour y trouver les deux pièces d’or, à son grand étonnement, il n’y trouva rien de plus que de coutume.

Quant aux deux enfants, ils ignoraient quel bonheur leur était échu en partage. Mais, le lendemain matin du jour où ils avaient mangé, l’un le foie, l’autre le cœur de l’oiseau d’or, ils firent, en se levant, tomber à terre quelque chose qui sonna.

Ils ramassèrent ce qui était tombé, et il se trouva que c’étaient deux pièces d’or.

Ils les apportèrent à leur père, qui s’en étonna et dit :

— Comment cela s’est-il fait ?

Mais quand, le lendemain, ils trouvèrent encore deux pièces d'or, puis le lendemain, puis le surlendemain, et ainsi de suite chaque matin, le marchand de balais alla trouver son frère l'orfèvre et lui raconta cette étrange histoire.

L'orfèvre devina à l'instant même comment la chose avait eu lieu, et que les enfants avaient mangé, l'un le cœur, l'autre le foie de l'oiseau d'or.

Et, pour se venger, et parce qu'il était jaloux et cruel, il dit au père :

— Tes enfants sont en rapport avec le démon ; cet or te porterait malheur ; ne les garde donc pas plus longtemps chez toi : après s'être attaqué à eux, Satan s'attaquerait à toi.

— Mais que veux-tu que je fasse de ces deux pauvres innocents, frère ? dit-il à l'orfèvre.

— Perds-les dans la forêt. Si le diable n'a rien à faire dans ce qui leur arrive, Dieu saura bien les protéger ; si, au contraire, ils appartiennent à Satan, eh bien, ils débrouilleront leur affaire avec lui.

Quoique ce fût une grande douleur pour lui, le pauvre marchand de balais suivit le conseil de l'orfèvre.

Il conduisit ses enfants dans le bois et les abandonna à l'endroit où le fourré était le plus épais.

Bientôt, les deux enfants s'aperçurent que leur père n'était plus là et, essayant de regagner la maison, reconnurent qu'ils étaient perdus.

Plus ils marchèrent, plus ils s'enfoncèrent dans la forêt.

Ils marchèrent toute la nuit, appelant et criant ; mais la seule réponse qu'ils obtinrent furent les hurlements des loups, le glapissement des renards et les cris des chats-huants.

Le matin, enfin, ils rencontrèrent un chasseur, qui leur demanda :

— À qui appartenez-vous, mes enfants ?

— Hélas ! monsieur, répondirent-ils, nous sommes les fils d'un pauvre faiseur de balais, qui n'a pas voulu nous garder dans sa maison parce que, chaque matin, nous trouvions, mon frère et moi, une pièce d'or sous notre oreiller.

— Bon ! dit le chasseur, il me semble cependant qu'il n'y a pas grand mal à cela, si toutefois vous restez honnêtes, et que cette pièce d'or ne soit pas cause que chacun de vous couche dans la peau d'un paresseux.

— Monsieur, dirent les deux enfants, nous sommes honnêtes et ne demandons pas mieux que de travailler.

— Eh bien, venez avec moi, dit le brave homme, je serai votre père et vous élèverai.

Et, comme il n'avait pas d'enfants, il les recueillit chez lui et tint la promesse qu'il leur avait faite.

Alors ils apprirent à chasser et devinrent les meilleurs tireurs de tout le canton.

En outre, comme, tous les matins, chacun des deux jeunes gens trouvait une pièce d'or sous son oreiller, le chasseur mettait soigneusement cette pièce d'or de côté, afin qu'un jour, et au besoin, chacun retrouvât son petit trésor.

Quand ils furent grands, et que leur réputation de chasseurs fut faite, leur père nourricier les emmena un jour avec lui au bois.

— Aujourd’hui, dit-il, chacun de vous va tirer son coup d’honneur afin que je puisse vous reconnaître chasseurs et vous donner votre liberté.

Et ils allèrent ensemble à l’affût.

Mais ils attendirent longtemps ; le gibier ne se montra point.

Le vieux chasseur regarda en l’air et aperçut toute une longue bande d’oies sauvages volant sous la forme d’un triangle.

— Allons, dit-il à l’aîné, qui se nommait Wilfrid, abats l’oie qui vole à chaque extrémité.

Wilfrid mit en joue, fit feu, et abattit les deux oies indiquées par le père nourricier.

Ainsi il avait fait son coup d’honneur.

Un instant après, une autre bande d’oies se montra : elle volait sur une seule ligne.

— À ton tour, dit le père nourricier en s’adressant au cadet, qui se nommait Gottlieb, abats-moi la première et la dernière de ces oies.

Et Gottlieb fit deux fois feu, et à chaque fois abattit l’oie désignée.

Lui aussi avait fait son coup d’honneur.

Le père nourricier dit aux deux frères :

— Vous avez terminé votre apprentissage de chasseurs, vous êtes libres.

Les deux jeunes gens alors s'écartèrent de leur père nourricier et échangèrent quelques mots à voix basse.

Puis ils revinrent avec lui à la maison.

Mais, quand le soir fut venu, et qu'on les appela pour souper, Wilfrid, prenant la parole en son nom et en celui de son frère, dit au vieux chasseur.

— Père, nous ne toucherons à aucun aliment avant que vous nous ayez accordé une demande.

— Et quelle est cette demande ? fit le vieux chasseur.

Wilfrid répondit :

— Voilà que, de votre aveu, nous avons fait notre apprentissage de chasseurs. Nous voulons maintenant voir le monde ; permettez-nous donc, à mon frère et à moi, de partir et de voyager.

Le vieillard eut à peine entendu ces paroles qu'il s'écria joyeusement :

— Vous parlez comme de vrais chasseurs, et ce que vous désirez a été mon propre souhait. Partez donc, et je vous prédis qu'il vous arrivera bonheur.

Alors ils burent et mangèrent joyeusement.

Quand le jour désigné pour le départ fut arrivé, le vieux chasseur donna à chacun de ses fils adoptifs un bon fusil à deux coups et leur dit de prendre dans le trésor commun autant de pièces d'or qu'ils voudraient.

Puis il les accompagna un bout de chemin ; mais, arrivé à l'endroit où il était décidé à les quitter, il leur donna, avant de prendre congé d'eux, un beau couteau dont la lame était brillante et sans aucune tache, et leur dit :

— Si vous devez vous séparer un jour, mes chers enfants, enfoncez ce couteau dans un arbre, à l'endroit où les routes se sépareront, et, quand l'un de vous reviendra par ce chemin, il pourra voir comment les choses auront été pour son frère, car, si l'un des deux est mort, le côté de la lame tourné vers la route que celui-là aura suivie sera tout rouillé, tandis qu'au contraire, tant que vous vivrez tous deux, la lame restera pure et brillante.

Wilfrid prit le couteau ; puis tous deux embrassèrent leur père nourricier et continuèrent leur route.

Le soir, ils arrivèrent à une forêt si grande qu'ils n'eurent pas même l'idée de chercher à la traverser le même jour. Ils s'assirent donc au pied d'un arbre, mangèrent ce qu'ils avaient apporté dans leur carnier et dormirent à la belle étoile.

Le lendemain, ils se remirent en marche ; mais ils eurent beau ne point s'arrêter de la journée, le soir, vers cinq heures, ils n'étaient pas encore arrivés à l'extrémité de la forêt.

Ce jour-là, comme les carniers étaient vides, l'un dit à l'autre :

— Il faut nous décider à tuer un animal quelconque pour nous nourrir, ou nous allons passer une mauvaise nuit.

Il chargea alors son fusil et, battant les broussailles du pied, il en fit sortir un lièvre.

Il mit le lièvre en joue et allait tirer, quand le lièvre lui cria :

— Mon bon chasseur, laisse-moi la vie, et je te donnerai deux levrauts.

C'était un peu lâcher la réalité pour l'ombre ; mais le jeune homme se fia à la parole du lièvre, qui rentra dans le bois, et, un instant après lui ramena, en effet, deux jeunes lièvres.

Mais ils étaient si gentils et jouaient si gracieusement ensemble que les chasseurs ne purent se décider à les tuer ; ils les gardèrent donc près d'eux, et les levrauts reconnaissant les suivirent, marchant sur leurs talons, comme deux chiens.

Cependant il fallait manger et, quoique les deux jeunes gens eussent un peu calmé leur faim avec quelques glands doux, l'un d'eux, ayant fait lever un renard, le mit en joue.

Mais le renard lui cria :

— Oh ! mon bon chasseur, laisse-moi la vie, et je te donnerai deux renardeaux.

Le chasseur pensa que deux renardeaux seraient meilleurs à manger qu'un vieux renard. Il lui fit signe, en abaissant son fusil, qu'il consentait à l'échange et, un instant après, le renard lui amena deux petits.

Mais, au moment de les tuer, le cœur manqua aux jeunes chasseurs, et ils les donnèrent pour compagnons aux deux levrauts, se contentant pour leur souper de quelques châtaignes, qu'ils abattirent d'un arbre.

D'ailleurs ils étaient bien décidés à tuer le premier animal qu'ils rencontreraient.

Ce premier animal fut un loup.

Un des deux jeunes gens allait le tuer, en effet, quand le loup lui cria :

— Oh ! mon bon chasseur laisse-moi la vie, et je te donnerai deux louveteaux.

Les jeunes gens acceptèrent l'échange, et les deux louveteaux furent adjoints aux deux levrauts qui les suivaient déjà.

Vint ensuite un ours, qui, se voyant menacé, cria en toute hâte, comme les autres :

— Oh ! mon bon chasseur, laisse-moi la vie, et je te donnerai deux oursons.

Les deux oursons furent amenés et mis avec les autres animaux ; et comme non seulement ils étaient les plus forts, mais encore qu'ils avaient l'air grand et raisonnable, ils furent chargés par les jeunes gens de veiller sur eux.

À peine venaient-ils de leur faire cette recommandation et entraient-ils en fonctions qu'un lion s'avança vers eux en rugissant et en secouant sa crinière ; mais, sans se laisser effrayer par ces menaces, les deux chasseurs le mirent en joue, et leurs deux coups allaient n'en faire qu'un, lorsque le lion, voyant à qui il avait affaire, leur cria :

— Mes bons chasseurs, laissez-moi la vie, et je vous donnerai deux lionceaux.

Et il alla chercher ses lionceaux, de sorte que les chasseurs avaient deux lions, deux ours, deux loups, deux renards et deux lièvres, qui les suivaient et qui les servaient.

Seulement, ne trouvant que très peu de chose à manger dans cette forêt, et ayant de plus en plus faim, ils dirent aux deux renards :

— Voyons, vous autres qui êtes des rusés, pouvez-vous nous donner quelque chose à manger ?

Les renards se consultèrent et, après s'être consultés :

— Tout près d'ici, dirent-ils, il y a un village d'où notre père et notre mère nous apportaient des poules ; nous allons vous en montrer le chemin.

Les renards montrèrent donc le chemin du village aux deux frères ; ceux-ci y achetèrent de quoi manger et firent aussi donner la pitance à leurs bêtes ; puis ils se remirent en route.

Les renards connaissaient, aux environs, une foule de bons poulailleurs et pouvaient les indiquer aux jeunes chasseurs qui, dès ce moment, grâce aux renards, n'eurent plus à souffrir de la faim.

Ils voyagèrent ainsi pendant quelque temps, offrant leurs services aux grands seigneurs dont les châteaux se trouvaient sur leur chemin ; mais partout on leur disait :

— Nous avons besoin d'un chasseur, mais non pas de deux.

Ils résolurent donc de se séparer.

Ils se partagèrent les animaux de manière que chacun eût un lion, un ours, un loup, un renard et un lièvre ; après quoi, ils se dirent adieu, se jurant une amitié fraternelle jusqu'à la mort.

Mais, avant de se séparer, ils plantèrent dans un arbre le couteau que leur avait donné leur père nourricier ; et Wilfrid prit vers l'orient, et Gottlieb vers l'occident.

Suivons Gottlieb, dont le nom veut dire *aimé de Dieu*.

2

Gottlieb arriva bientôt, avec son lion, son ours, son loup, son renard et son levraut dans une grande ville qui était toute tendue de noir.

Il demanda au premier venu de lui indiquer une auberge, et le premier venu lui indiqua l'auberge de la *Corne du Cerf*.

Il alla donc à la *Corne du Cerf*, prit une chambre pour lui et une écurie pour ses bêtes, qui avaient l'habitude de vivre en bonne amitié les unes avec les autres, et couchaient d'habitude sur la même paille, comme si elles eussent toutes été de la même espèce.

L'aubergiste lui donna une bonne chambre pour lui, mais il ne lui restait pour ses animaux qu'une écurie qui avait un trou pratiqué dans le mur.

Le lièvre y passa le premier. Comme il avait les jambes les plus agiles, c'était lui que, d'habitude, on envoyait en éclaireur. Il est vrai que, comme il était d'un caractère fort timide, il lui prenait souvent des peurs paniques, et qu'il rapportait les nouvelles les plus absurdes. Dans ce cas, on envoyait le renard, qui était plein de ruse et de finesse et il était rare, quand celui-ci revenait, que l'on ne sût point au juste ce qu'il y avait réellement à craindre ou à espérer.

Cette fois, le lièvre allait tout simplement aux provisions, et rapporta un chou.

Le renard y passa à son tour et rapporta une poule.

Le loup, en se faisant petit, suivit le renard et rapporta un agneau.

Mais l'ours et le lion ne purent passer ; et l'aubergiste leur donna une vieille vache avec laquelle ils purent se rassasier pendant trois jours.

Lorsque Gottlieb eut pourvu à l'entretien de ses bêtes, ce qui était toujours son premier soin, il demanda à l'aubergiste pourquoi la ville était tendue de noir.

— Parce que demain, répondit l'aubergiste, la fille de notre roi doit mourir.

— Est-ce qu'elle est malade à ce point ? demanda le jeune homme.

— Non, répondit l'aubergiste ; tout au contraire, elle est jeune, fraîche et bien portante : elle doit mourir et d'une mort bien cruelle.

Et l'aubergiste poussa un gros soupir.

— Comment donc, alors, cela se fait-il ? demanda Gottlieb.

— Là-haut, sur la montagne, répondit l'aubergiste, il y a un dragon à sept têtes qui, tous les ans, dévore une jeune fille ; sans quoi, il dévasterait le pays. Il ne reste plus que la fille du roi, et comme il n'y a pas de grâce à attendre du dragon, demain la fille du roi sera exposée, et après-demain elle sera morte.

— Mais, demanda le chasseur, pourquoi ne tue-t-on pas le dragon ?

— Hélas ! dit l'aubergiste, déjà beaucoup de chevaliers l'ont tenté, et ils ont payé cette tentative de leur vie.

— C'est bien, dit Gottlieb, laissez-moi réfléchir un instant à ce que vous venez de me dire.

Gottlieb descendit dans l'écurie, rassembla son conseil de bêtes et s'assit, comme président, sur un escabeau.

Lorsqu'il eut exposé la situation, le lion rugit, l'ours grogna, le loup hurla, le renard réfléchit, le lièvre trembla.

Le lion dit :

— Il faut l'attaquer et le mettre en pièces.

L'ours dit :

— Il faut l'attaquer et l'étouffer.

Le loup dit :

— Ce que feront les autres, je le ferai.

Le renard dit :

— Il doit cependant y avoir un moyen de le vaincre sans risquer sa peau.

Le lièvre dit :

— Mon avis est qu'il faut fuir et que le plus tôt sera le mieux.

Le chasseur dit au renard :

— Je suis de ton avis ; sors et informe-toi.

Le renard sortit : deux heures après il rentra.

Il avait conféré de l'événement avec le plus vieux des renards des environs.

Le vieux renard lui avait dit :

— Je ne saurais indiquer à ton maître un moyen de vaincre le dragon ; mais il y a, à mi-chemin de la montagne, une petite chapelle dédiée à saint Hubert, patron des chasseurs. Que ton maître aille y faire sa prière ce soir et y passer la nuit ; peut-être saint Hubert, lui voyant cette dévotion, lui inspirera-t-il quelque bonne idée.

Gottlieb remercia le renard et se décida à suivre le conseil de son vieil ami.

Le soir venu, sans rien dire de ses intentions, il fit sortir ses animaux de l'écurie et s'achemina avec eux vers la chapelle.

Une fois arrivé là, il se mit à genoux et fit sa prière au saint, tandis que les animaux se tenaient respectueusement sur leurs pattes de derrière.

Sa prière faite, il se coucha dans un coin et s'endormit.

Alors saint Hubert lui apparut.

Il était tout resplendissant de lumière.

— Demain, en t'éveillant, lui dit le saint, tu trouveras sur mon autel trois coupes de cristal : l'une remplie d'un vin rouge comme du rubis, l'autre de vin jaune comme de la topaze, la troisième, enfin, de vin blanc limpide comme le diamant. Quiconque videra ces trois coupes deviendra l'homme le plus fort de la terre et pourra alors lever la pierre qui est sous le porche de la chapelle et y prendre le glaive de Goliath qui y est enfoui. À ce glaive seul est réservé de couper les sept têtes du dragon.

Au point du jour, Gottlieb se réveilla. Son rêve était si présent à sa pensée qu'en ouvrant les yeux il tourna la tête du côté de l'autel.

Sur l'autel, où la veille il n'avait rien vu, il vit les trois coupes.

Il s'approcha de l'autel, prit les trois coupes l'une après l'autre et les vida.

Alors, et au fur et à mesure qu'il vidait les coupes, il lui sembla que la force de tous les hommes de la création entraînait en lui, que, comme Hercule, il pourrait lutter avec le lion de Némée, et que comme Samson, il tuerait mille Philistins avec une mâchoire d'âne.

Aussitôt il s'en alla sous le porche et reconnut la pierre sous laquelle était enfoui le glaive.

Il appela l'ours et le lion.

— Levez donc cette pierre, leur dit-il.

L'ours et le lion se mirent à l'œuvre ; mais ils ne purent même pas parvenir à l'ébranler.

Alors Gottlieb dit :

— À mon tour.

Et, passant les doigts sous la pierre, il la souleva.

Sous cette pierre était un sabre de quatre coudées de long, sans compter la poignée, et qui pesait plus de cinq cents livres.

Gottlieb le prit et fit avec lui le moulinet aussi facilement qu'il eût fait avec une batte d'arlequin.

Dès lors, il ne douta plus qu'il ne remportât la victoire, puisqu'il avait pour lui saint Hubert, le patron des chasseurs, et il monta hardiment au sommet de la montagne.

Cependant l'heure était venue de livrer la princesse ; le roi l'accompagna, avec le maréchal et les courtisans, jusqu'au pied de la montagne.

La princesse continua sa route avec le maréchal jusqu'à la chapelle ; là, le maréchal devait rester pour assister au sacrifice et venir en rendre compte au roi.

La princesse continua sa route jusqu'au sommet, allant bien à contrecœur et pleurant à chaudes larmes.

En arrivant en haut de la montagne, elle eut grand-peur, car elle crut que le chasseur et ses cinq animaux n'étaient rien autre chose que le dragon qui devait la dévorer.

Mais le chasseur, au contraire, s'avancant respectueusement au-devant d'elle, suivi de son lion, de son ours, de son loup, de son renard et de son lièvre, à qui il avait re-

commandé de faire la plus agréable mine possible, la salua et lui dit :

— Belle princesse, ne craignez rien de moi ni des animaux qui me suivent ; bien au contraire, loin de vouloir vous faire du mal, nous sommes venus combattre le dragon et vous délivrer.

— Beau chasseur, lui dit la princesse, Dieu vous soit en aide, mais je n'ai pas grand espoir ; beaucoup ont déjà essayé ce que vous allez tenter, et tous y ont perdu la vie.

— Eh bien, dit le jeune chasseur encore encouragé par la merveilleuse beauté de la princesse, ou je vous délivrerai, ou je perdrai la vie comme eux ; ce qui fait que je n'aurai pas la douleur de voir périr la plus belle princesse de la terre.

En ce moment, on entendit dans l'air comme une tempête : c'était le battement des ailes du dragon ; puis le jour s'obscurcit sous un nuage de fumée, qui n'était rien autre chose que l'haleine du monstre.

— Mettez-vous sous ce chêne, princesse, dit Gottlieb et, de là, priez Dieu pour votre dévoué serviteur.

La princesse, toute tremblante, alla se mettre sous le chêne : le lièvre la suivit. Les quatre autres animaux, c'est-à-dire le lion, l'ours, le loup et le renard, restèrent près de leur maître.

Pendant ce temps, le dragon à sept têtes s'était abaissé peu à peu et n'était plus qu'à vingt-cinq ou trente coudées de terre.

Le chasseur l'attendait, le glaive de Goliath à la main.

Quand le dragon vit Gottlieb, il lui dit :

— Que viens-tu faire sur cette montagne ? Je ne te veux point de mal ; va-t'en !

Mais Gottlieb lui répondit :

— Si tu ne me veux point de mal, moi, j'ai juré ta mort, et je viens te combattre ; défends-toi donc.

— Je ne me défends jamais, dit le dragon, j'attaque.

Et, à ces mots, il s'éleva jusque dans les nues, au point qu'il ne paraissait pas plus gros qu'une hirondelle, et, en jetant des flammes par ses sept gueules, il se laissa tomber, rapide comme l'éclair, sur le chasseur, croyant le prendre dans ses griffes et l'enlever en l'air comme un milan enlève un passereau.

Mais Gottlieb se jeta de côté et, du revers de son glaive, il lui abattit une patte.

Le dragon jeta un cri de douleur, remonta en l'air, s'abattit de nouveau, mais sans plus de succès : de son second coup, Gottlieb lui abattit la seconde patte.

Trois fois encore, le dragon essaya de la même manœuvre, et, chaque fois, il perdit deux têtes.

Enfin il s'affaiblit à ce point que, ne pouvant plus s'envoler, il rampa ; mais, privé de l'aide de ses pattes, il ne put se garantir de l'attaque de Gottlieb, qui, de deux coups de son glaive, lui coupa encore et la queue et la tête qui lui restaient.

Puis il cria à l'hallali et livra le cadavre du dragon à ses bêtes pour en faire curée.

Elles mirent le dragon en pièces, à l'exception du lièvre, qui n'osait pas plus s'approcher de l'animal mort que de l'animal vivant.

Le combat terminé, le chasseur alla à la belle princesse, qu'il trouva étendue sans connaissance sous le chêne.

Elle s'était évanouie de terreur.

Le lièvre était près d'elle, les yeux fermés et, sans le tremblement convulsif qui agitait tout son corps, on eût pu croire qu'il était trépassé.

Gottlieb alla à un ruisseau qui coulait près de là, prit de l'eau dans une large feuille de nénuphar et revint la jeter sur le visage de la princesse.

La fraîcheur de l'aspersion fit revenir la princesse à elle.

Le chasseur lui montra le dragon mort et lui dit :

— Vous n'avez plus rien à craindre, princesse, vous êtes délivrée. La princesse commença par remercier Dieu, qui avait donné à son libérateur la force et le courage ; puis, revenant à Gottlieb, elle lui dit :

— Maintenant, beau chasseur, tu vas être mon époux bien-aimé ; car mon père m'a promise pour femme à celui qui tuerait le dragon.

Et, pour récompenser les animaux, elle défit son collier d'émeraudes, qu'elle agrafa autour du cou du lion, ses boucles d'oreilles de diamants qu'elle mit aux oreilles de l'ours, son bracelet de perles qu'elle passa à la patte du loup, et deux bagues d'un grand prix, l'une en saphir, l'autre de rubis, qu'elle donna au renard et au lièvre.

Quant au chasseur, elle lui donna son mouchoir de poche encore tout trempé de ses larmes, et aux quatre coins duquel était son chiffre brodé en or.

Le chasseur coupa les sept langues du dragon, et les mit dans le mouchoir.

Cette opération terminée, comme il était fatigué du combat, il dit à la jeune princesse, non moins brisée par la crainte que lui ne l'était par la fatigue :

— Princesse, nous sommes tellement épuisés tous deux que nous devrions, pour prendre la force de redescendre jusqu'à la ville, dormir quelques instants.

Elle répondit :

— Oui, mon cher chasseur.

Et tous deux s'étendirent à terre côte à côte.

Seulement, avant de s'endormir, le chasseur dit au lion :

— Lion, tu vas veiller à ce que personne ne nous attaque pendant notre sommeil. Entends-tu ?

— Oui, répondit le lion.

La princesse dormait déjà.

Le chasseur s'endormit à son tour.

Le lion se coucha près d'eux ; mais, comme lui-même était très fatigué, il dit à l'ours :

— Ours, fais-moi le plaisir de veiller à ma place. Je suis si fatigué que j'ai besoin de dormir un peu. Seulement, au moindre danger, éveille-moi.

L'ours se coucha près du lion. Mais il était, de son côté, tellement épuisé par le combat, qu'il appela le loup et lui dit :

— Loup, tu vois que je n'ai pas la force de tenir les yeux ouverts ; si quelque événement survient, réveille-moi.

Le loup se coucha près de l'ours, mais ses yeux se fermaient malgré lui ; il fit donc signe au renard de s'approcher.

— Renard, lui dit-il, je meurs de sommeil ; fais bonne garde à ma place, et réveille-moi au moindre bruit.

Mais le renard sentit bien qu'il ne pourrait pas faire cette bonne garde qui lui était recommandée, tant sa fatigue était grande. Il appela donc le lièvre et lui dit :

— Lièvre, toi qui ne dors jamais que d'un œil, veille à ma place, je te prie et, si tu vois quelque chose qui t'inquiète, éveille-moi.

Mais le pauvre lièvre avait éprouvé de telles angoisses qu'il était en réalité le plus fatigué de tous. Ainsi la recommandation ne lui eut pas été plus tôt faite qu'il dormait aussi profondément que tous les autres.

Ainsi donc le chasseur, la fille du roi, le lion, l'ours, le loup, le renard et le lièvre étaient profondément endormis, sans personne qui veillât sur eux.

Si bien que le maréchal, qui était resté dans la chapelle pour observer, ne voyant pas le dragon enlever la fille du roi dans les airs, et remarquant que tout était tranquille sur la montagne, prit courage et s'avança pas à pas, l'œil au guet, dressant l'oreille et prêt à fuir au moindre danger.

La première chose qu'il aperçut en arrivant au sommet fut le dragon mis en pièces.

Alors son regard se porta plus loin.

Il vit la fille du roi, le chasseur et ses animaux, tous plongés dans le plus profond sommeil, et, comme le maréchal était un homme plein d'envie et d'ambition, il lui vint à l'instant même dans l'esprit de se faire passer pour le vainqueur du dragon et d'épouser la fille du roi.

Mais, pour en arriver là, il fallait d'abord se débarrasser du véritable vainqueur.

Il tira donc son sabre, s'approcha si doucement de Gottlieb qu'il n'éveilla aucun des animaux, pas même le lièvre, et que, tirant son sabre, il trancha d'un seul coup la tête de Gottlieb.

Puis il réveilla la princesse, qui fut fort effrayée : mais le maréchal lui dit :

— Tu es dans mes mains, et je vais te couper la tête comme j'ai fait au chasseur, si tu ne me jures pas que tu diras que c'est moi qui ai tué le dragon.

— Je ne puis commettre un si gros mensonge, dit la princesse, car c'est en réalité le chasseur qui a tué le monstre, et ses animaux qui l'ont achevé.

— Tu feras cependant à ma volonté, dit le maréchal en faisant tourner autour de la tête de la princesse son sabre tout sanglant, ou je te coupe en morceau et je dis que c'est le dragon qui t'a arrangée ainsi.

La princesse eut si grand-peur qu'elle jura tout ce que voulait le maréchal.

Ayant donc obtenu ce serment, il la conduisit au roi, qui pensa mourir de joie en revoyant sa chère fille, qu'il tenait pour perdue.

Le maréchal dit au roi :

— C'est moi qui ai tué le dragon et délivré non seulement la princesse, mais l'empire ; je demande donc qu'elle soit ma femme ainsi que la promesse a été faite sur votre parole sacrée.

Le roi se tourna vers sa fille, et, comme le maréchal ne passait pas pour un homme courageux :

— Est-ce vrai ce que raconte le maréchal ? lui demanda-t-il.

— Hélas ! oui, répondit-elle, il faut bien que cela soit vrai ; seulement, je tiens à ce que le mariage n'ait lieu que dans un an et un jour.

Le maréchal insistait pour que le mariage eût lieu tout de suite ; mais la princesse demeura ferme dans son désir, et, comme le maréchal craignait qu'en la brutalisant il ne la poussât à dire tout dans un moment de désespoir, il fallut bien passer par ce délai.

Quant à la princesse, quoiqu'elle eût vu la tête de son beau chasseur séparée du corps, elle espérait que Dieu, qui avait déjà fait un miracle pour elle, daignerait peut-être en faire un second.

3

Cependant, les animaux dormaient toujours sur la montagne du Dragon, autour de leur maître, qui dormait, lui, du sommeil de la mort.

Mais voilà qu'une heure environ après que le maréchal eut commis le crime et emmené la princesse, un gros bourdon vint se poser sur le museau du lièvre.

Le lièvre, tout en dormant, passa sa patte sur son museau et chassa l'importun.

Mais le bourdon vint une seconde fois se poser à la même place.

Le lièvre, avec sa patte, toujours dormant, le chassa une seconde fois.

Alors le bourdon revint une troisième fois, et, cette troisième fois, ne se contenta point de le chatouiller avec ses pattes, mais le piqua de son aiguillon.

— Ouïe ! fit le lièvre en se réveillant.

Une fois réveillé, le lièvre réveilla le renard, le renard réveilla le loup, le loup réveilla l'ours et l'ours réveilla le lion.

Mais quand le lion vit que la princesse était partie et que son maître avait la tête séparée du corps, il se mit à rugir d'une terrible façon en criant :

— Ours, qui a fait cela ? et pourquoi ne m'as-tu pas réveillé ?

— Loup, qui a fait cela ? demanda l'ours, et pourquoi ne m'as-tu pas réveillé ?

— Renard, qui a fait cela ? demanda le loup, et pourquoi ne m'as-tu pas réveillé ?

— Lièvre, qui a fait cela ? demanda le renard, et pourquoi ne m'as-tu pas réveillé ?

Et, comme le lièvre n'avait personne à interroger, ce fut sur lui que tomba la colère des quatre animaux.

Tous voulaient le tuer, mais lui prit une posture suppliante et leur dit :

— Ne me tuez pas. Je connais un petit bois, au haut d'une petite colline, dans lequel pousse la racine de vie. Celui à qui l'on met cette racine dans la bouche est guéri de toute maladie et même de toute blessure, et son corps eût-il été séparé en deux tronçons, rien qu'en lui mettant cette racine dans la bouche et en rapprochant les deux tronçons, ils se rejoindraient.

— Où est ce bois ? demanda le lion.

— À deux cents lieues d'ici, répondit le lièvre.

— Je te donne vingt-quatre heures pour aller et revenir, dit le lion ; va donc, et rapporte un bon morceau de racine.

Le lièvre se mit à courir de toutes ses forces et, au bout de vingt-quatre heures, il était de retour avec une racine de la longueur et de la forme d'une rave.

Le lion dit à l'ours :

— Toi qui es adroit, rajuste la tête de notre maître, tandis que je le maintiendrai debout, et que le lièvre, monté sur les épaules du loup, lui introduira la racine dans la bouche.

Les quatre animaux se mirent à l'œuvre avec une grande émotion, car ils aimaient leur maître de tout leur cœur ; aussi furent-ils tous bien joyeux lorsque, le lièvre ayant introduit la racine de vie dans la bouche de Gottlieb, la tête et le corps se rejoignirent, que le cœur battit et que la vie fut revenue.

Seulement une dernière crainte leur restait, c'est que la tête n'eût pas bien repris. Le renard chatouilla le nez de Gottlieb avec sa queue, Gottlieb éternua : la tête ne bougea point. L'opération avait donc réussi.

Alors le chasseur demanda à ses animaux ce qu'était devenue la princesse et quel événement était arrivé qui les faisait tous si préoccupés.

Les animaux lui racontèrent tout, sans cacher leur faute, que leur dévouement, au reste, venait de racheter.

Tout à coup, le lièvre poussa un cri de terreur.

— Maladroit ! dit-il à l'ours, qu'as-tu fait ?

L'ours regarda Gottlieb et faillit tomber à la renverse.

Il lui avait recollé la tête, mais, dans son émotion, la lui avait recollée à l'envers, de sorte que le chasseur avait la bouche dans le dos, et la nuque du côté de la poitrine.

Par bonheur, le lion avait recommandé au lièvre de rapporter un bon bout de racine, et le lièvre, comme nous l'avons vu, avait suivi la recommandation.

L'ours plaça le sabre de Goliath, qui coupait comme un rasoir, le tranchant en l'air. Le renard, qui était adroit comme un singe, ajusta sur la lame le cou juste à l'endroit où il avait déjà été coupé. Le lion appuya sur la tête, qui se détacha presque sans douleur et, cette fois, avec plus de précautions que la première, la tête fut rajustée, mais à l'endroit, et, grâce à la racine de vie, se recolla immédiatement.

Mais Gottlieb était triste, et souvent il disait au lion en soupirant :

— Pourquoi n'as-tu pas laissé ma tête et mon corps séparés l'un de l'autre ?

Et, en effet, il croyait que c'était la princesse qui, pour ne pas l'épouser, lui avait fait couper le cou pendant son sommeil.

Il se mit donc à parcourir le monde, montrant ses animaux, et chacun accourait voir ce lion qui avait un collier d'émeraudes, cet ours qui avait des boucles d'oreilles de diamants, ce loup qui avait un bracelet de perles, et ce renard et ce lièvre qui avaient, l'un une bague de rubis, l'autre une bague de saphir.

Or, il arriva que, juste au bout d'un an, il était de retour dans la même ville où il avait délivré la fille du roi du dragon à sept têtes.

Seulement, cette fois, toute la ville était tendue d'écarlate.

Il demanda alors à son hôtelier :

— Que signifie cela ? Il y a un an, votre ville était tendue de noir, et aujourd'hui elle l'est de rouge.

L'aubergiste répondit :

— Vous rappelez-vous qu'il y a un an la fille du roi devait être livrée au dragon ?

— Parfaitement, dit Gottlieb.

— Eh bien, le maréchal a combattu et vaincu le monstre et, demain, on va célébrer son mariage avec la fille du roi ; voilà pourquoi il y a un an la ville était en deuil ; voilà pourquoi aujourd'hui elle est en fête.

Le lendemain, jour de la noce, le chasseur dit à l'aubergiste :

— Voulez-vous parier, mon hôte, qu'aujourd'hui je mangerai du pain de la table du roi ?

— Je parie cent pièces d'or que cela ne sera point, répondit l'aubergiste.

Le chasseur tint le pari et déposa un sac contenant la somme pariée ; puis il appela le lièvre et lui dit :

— Mon bon petit coureur, va vite me chercher du pain dont le roi mange.

Comme le lièvre était le plus petit et le moins important de la troupe, il ne put charger aucun autre de la commission, et force lui fut de la faire lui-même.

« Aïe, aïe ! pensa-t-il, quand je vais courir tout seul par les rues de la ville, tous les chiens des quartiers par lesquels je passerai vont se mettre à mes trousses. »

Ce qu'il avait prévu arriva ; au bout de cinq minutes de course, il eut à sa queue une véritable meute de chiens de

toute espèce, dont l'intention bien visible était de lui entamer la peau.

Mais lui courut et sauta si bien que c'était à peine si on le voyait passer ; enfin, poussé à bout, il finit par se glisser dans une guérite, si adroitement que le factionnaire ne s'aperçut pas qu'il n'était plus seul.

Les chiens voulurent l'y poursuivre.

Mais le factionnaire, ne sachant pas à qui cette meute en avait, et croyant que c'était à lui, distribua aux chiens force coups de crosse et quelques coups de baïonnette.

Les chiens se dispersèrent en hurlant.

Dès que le lièvre vit que le passage était redevenu libre, il s'élança hors de la guérite, au grand étonnement du soldat, et, d'un seul saut arrivant au palais, alla droit à la princesse et, se glissant sous sa chaise, il lui gratta doucement le pied.

La princesse crut que c'était son favori ; mais, comme elle était dans une de ces dispositions d'esprit où tout vous importune :

— Allez-vous-en, Phœnix ! dit-elle, allez-vous-en !

Mais le lièvre gratta de nouveau, et la princesse lui dit encore :

— Veux-tu t'en aller, Phœnix !

Le lièvre continua de gratter. Alors la princesse se pencha et regarda.

Le lièvre alors lui montra la patte où était sa bague.

La princesse reconnut le rubis qu'elle avait donné au lièvre de son libérateur. Elle prit le lièvre contre sa poitrine et l'emporta dans sa chambre.

— Cher petit lièvre, lui demanda-t-elle, que me veux-tu ?

— Mon maître, qui a tué le dragon, est ici, lui dit-il, et il m'envoie pour chercher un des pains que le roi mange.

Toute joyeuse, la princesse fit venir le boulanger et lui commanda de faire apporter un des pains de la table du roi.

— Mais il faut aussi, dit le lièvre, que le boulanger me rapporte chez mon maître, afin que les chiens ne mangent pas mon pain, et moi avec.

Le boulanger prit le lièvre et un des pains du roi dans son tablier et les porta jusqu'à la porte de l'auberge.

À la porte de l'auberge, le petit lièvre prit le pain entre ses pattes de devant, se dressa sur ses pattes de derrière et porta en sautillant le pain à son maître.

— Voyez, mon hôte, dit le chasseur, les cent pièces d'or sont à moi. Voici le pain que le roi mange, et la preuve, c'est qu'il est à ses armes.

L'hôtelier resta tout étonné : mais son étonnement redoubla lorsqu'il entendit le chasseur ajouter :

— J'ai le pain du roi, voilà qui est bien, mais maintenant je veux avoir du rôti du roi.

— Ah ! je voudrais bien voir cela, dit l'aubergiste ; seulement, je ne parie plus.

Gottlieb appela son renard et lui dit :

— Mon petit renard chéri, va vite me chercher un peu de rôti dont le roi mange.

Maître renard était bien autrement fin que son ami le lièvre ; il s'élança dans une ruelle, prit des chemins détournés et fit si bien que pas un chien ne le vit. Il pénétra comme le lièvre dans le palais, comme le lièvre se plaça sous la chaise de la fille du roi et lui gratta le pied.

Elle se pencha et regarda. Le renard passa, entre les bâtons de la chaise, sa patte où était la bague de saphir que la princesse lui avait donnée.

Aussitôt, la princesse l'emmena dans sa chambre, où, à peine entrée, elle lui demanda :

— Mon cher renard, que me veux-tu ?

— Mon maître, répondit le renard, celui qui a tué le dragon, est ici, et m'envoie pour vous prier de me donner du rôti que mange le roi.

Elle fit venir le cuisinier et lui ordonna de mettre dans un panier le renard et un morceau de rôti du roi et de porter l'un et l'autre jusqu'à la porte de l'auberge, ce qui fut ponctuellement exécuté. Là, le renard prit le plat des mains du cuisinier, en chassa les mouches avec sa queue et l'apporta à Gottlieb.

— Tenez, mon hôte, dit le chasseur, voici le pain et le rôti ; maintenant, je vais envoyer chercher des légumes de la table du roi.

Appelant alors le loup, il lui dit :

— Mon bon petit loup, va vite au palais, et rapporte-moi des légumes dont le roi mange.

Le loup courut tout droit au palais, car lui n'avait pas peur d'être attaqué. Il entra jusque dans la chambre de la princesse et, la tirant par sa robe, il la força de se retourner. Elle le reconnut à son bracelet de perles, le caressa et, comme elle était seule, elle lui dit :

— Mon cher petit loup, que veux-tu ?

— Mon maître, répondit le loup, celui qui a tué le dragon, vous fait demander quelques légumes dont mange le roi.

Elle fit de nouveau appeler le cuisinier, lui commanda de porter des légumes dont mange le roi jusqu'à la porte de l'auberge.

Le cuisinier se mit en route, suivi du loup comme d'un chien. À la porte de l'hôtellerie, il remit le plat au loup, qui le porta à son maître.

— Voyez, mon cher hôte, dit Gottlieb, voilà déjà du pain de la table du roi, du rôti de la table du roi, des légumes de la table du roi ; mais mon dîner restera incomplet si je n'ai pas de friandises dont mange le roi.

Et appelant son ours :

— Mon petit ours, lui dit-il, toi qui t'y connais si bien en miel, en bonbons et en gâteaux, va au palais, et apporte-moi quelque bonne friandise de la table du roi.

L'ours partit au petit trot, se cachant encore moins que le loup ; car, bien loin d'être inquiété par qui que ce fût, il faisait fuir tout le monde sur son passage. Arrivé à la porte du palais, la sentinelle croisa la baïonnette devant lui, refusant de le laisser entrer dans le palais ; et, comme l'ours insistait en grognant, la sentinelle appela le poste.

Mais l'ours se redressa sur ses pattes de derrière et distribua tant et de si vigoureux soufflets à droite et à gauche que les soldats du poste roulèrent pêle-mêle à terre ; après quoi l'ours entra tranquillement, vit la princesse, se plaça derrière elle et grogna d'une façon tout à fait gentille.

La princesse se retourna à ce grognement, qu'elle se souvenait déjà avoir entendu quelque part, et reconnut l'ours à ses boucles d'oreilles en diamants.

Elle le conduisit alors dans sa chambre et lui dit :

— Mon gentil petit ours, que me veux-tu ?

— Mon maître, dit l'ours, celui qui a tué le dragon, m'envoie ici, et vous prie de lui donner des sucreries dont mange le roi.

La princesse fit venir le confiseur et lui ordonna de porter jusqu'à la porte de l'hôtel un plateau couvert de sucreries de la table du roi.

Arrivé là, l'ours commença de ramasser du bout de la langue tous les bonbons qui étaient tombés à terre, puis, se redressant debout, prit le plateau et le porta à son maître.

— Ah, ah ! monsieur l'aubergiste, dit Gottlieb, voici nos friandises qui arrivent. J'ai donc maintenant du pain, du rôti, des légumes et du dessert de la table du roi ; maintenant il me faudrait du vin dont le roi boit, car je ne saurais manger toutes ces bonnes choses sans boire.

Il appela donc son lion et lui dit :

— Mon bon petit lion, va au palais et apporte-moi du vin dont le roi boit à sa table.

Le lion se mit aussitôt en route pour aller au palais ; à sa vue chacun commença de se sauver à toutes jambes, les boutiquiers fermèrent leurs boutiques et toutes les portes furent closes. Lorsque le lion parut devant le palais, tout le poste prit les armes et voulut l'empêcher d'entrer ; mais le lion poussa un seul rugissement, et tout le poste prit la fuite.

Il entra donc au palais sans empêchement, arriva à la porte de la fille du roi et frappa avec sa queue ; la princesse vint ouvrir et fut d'abord si effrayée à la vue du lion qu'elle recula ; mais elle le reconnut bientôt au collier d'émeraudes qu'il portait au cou et qui venait d'elle ; elle le fit entrer et lui dit :

— Mon cher lion, que veux-tu ?

— Mon maître, répondit le lion, celui qui a tué le dragon, m'envoie à vous pour vous prier de lui envoyer du vin dont boit le roi.

La princesse fit aussitôt venir le sommelier et lui dit d'aller à la cave tirer du vin du roi et de le porter jusqu'à l'auberge.

Le sommelier descendit à la cave ; mais le lion dit :

— Un instant, ami sommelier, je connais les gens de ton espèce et je descends à la cave avec toi afin de voir ce que tu vas me donner.

Il suivit donc le sommelier à la cave, et comme, arrivé là, le sommelier, croyant le tromper facilement, voulait lui tirer du vin que les domestiques buvaient à l'office, le lion lui dit :

— Halte-là, camarade ! Il faut que je me montre digne de la confiance que mon maître a eue en moi et que je déguste le vin avant de le lui porter.

Il en tira donc un demi-broc et l'avala d'un trait ; mais, secouant la tête :

— Ah, ah ! dit-il, c'est comme cela que tu voulais m'en donner à garder, drôle ? D'autre vin, et lestement ! Celui-là est bon pour les domestiques tout au plus.

Le sommelier regarda le lion de travers, mais n'osa rien dire ; il le conduisit donc à une autre tonne réservée au maréchal du roi.

Mais le lion lui dit :

— Halte-là ! il faut que je déguste.

Et il en tira donc un autre demi-broc, l'avala d'un trait, fit claquer la langue et, un peu plus satisfait, dit :

— Il est meilleur que l'autre, mais ce n'est pas encore le vrai.

Là-dessus le sommelier se fâcha, et dit :

— Que peut comprendre au vin un animal aussi stupide que toi ?

Mais il n'avait pas achevé cette phrase, que le lion lui avait envoyé un coup de queue et l'avait fait rouler à l'autre extrémité du caveau.

Le sommelier se releva, et, sans souffler mot, le conduisit à un petit caveau où était le vin réservé à Sa Majesté, et dont jamais aucune autre personne n'avait bu.

Le lion, après avoir bu un demi-broc de vin pour le déguster, hocha la tête de haut en bas, en signe de satisfaction, et dit :

— Oui, en effet, celui-là doit être bon.

Il en fit donc remplir six bouteilles ; après quoi il remonta, suivi du sommelier ; mais, quand il fut dans la cour, le grand air agit sur lui, et il commença d'aller tellement de travers que le sommelier fut obligé de porter le panier jusqu'à l'auberge, dans la crainte que le lion ne cassât les bouteilles ou ne se les laissât voler.

Là, le sommelier lui mit le panier dans la gueule et le lion le porta à son maître.

Alors le chasseur dit :

— Voyez, monsieur l'aubergiste, j'ai là du pain, du vin, du rôti, des légumes, du dessert de la table du roi. Je vais donc dîner comme un roi avec mes bêtes.

Et, ce disant, il se mit à table, donnant au lion, à l'ours, au loup, au renard et au lièvre chacun sa part du dîner, et il mangea bien, but bien, étant de joyeuse humeur, car il avait pu reconnaître, à la promptitude qu'elle avait mise à remplir ses souhaits, que la princesse l'aimait toujours.

Le repas terminé, il dit à l'aubergiste :

— Monsieur l'aubergiste, maintenant que j'ai mangé et bu de ce que le roi mange et boit, je veux aller au palais et épouser la fille du roi.

— Comment cela se pourrait-il ? demanda l'aubergiste. La princesse est déjà fiancée et, aujourd'hui même, le mariage doit se célébrer.

Alors le chasseur tira de sa poche le mouchoir de la princesse, qui contenait les sept langues du dragon.

— Ce que j'ai là-dedans, dit-il à l'aubergiste, m'aidera dans mon projet, si fou qu'il vous paraisse.

L'aubergiste ouvrit de grands yeux et dit :

— Je crois volontiers à tout ce que l'on me raconte ; mais, quant à épouser la fille du roi, je parierais bien ma maison et mon jardin que vous ne l'épouserez pas.

Le chasseur prit un sac contenant mille pièces d'or et dit :

— Voici mon enjeu contre votre propriété.

Pendant que ce que nous venons de raconter se passait à l'auberge, le roi, étant à table, dit à sa fille :

— Que te voulaient donc toutes ces bêtes qui sont venues vers toi, sont entrées dans mon palais et en sont sorties ?

— Je ne puis le dire, répliqua la princesse ; mais envoyez chercher leur maître, vous ferez bien.

Le roi envoya aussitôt un des domestiques dire au chasseur de venir au palais. Le domestique arriva à l'auberge juste au moment où le chasseur venait de conclure le pari avec l'aubergiste.

Alors le chasseur dit à l'aubergiste :

— Tenez, mon cher hôte, voici déjà le roi qui m'envoie un de ses serviteurs pour m'inviter à l'aller voir ; mais je ne vais pas voir le roi si facilement.

Et, se retournant vers le messenger :

— Retourne et dis au roi, répondit-il, qu'il veuille bien m'envoyer des habits de gala, une voiture attelée de six chevaux et une escorte pour me faire honneur.

Lorsque cette réponse fut transmise au roi par le messenger, le roi demanda à sa fille :

— Que dois-je faire ?

— Faites ce qu'il vous demande, répondit-elle, et vous ferez bien.

Alors le roi envoya au chasseur des habits de gala, une voiture attelée de six chevaux et une escorte. Lorsque Gottlieb aperçut la voiture royale :

— Tenez, mon hôte, dit-il, voici que l'on vient me chercher comme je le désirais.

Et il endossa les habits de gala, monta dans la voiture et se rendit au palais.

Lorsque le roi le vit venir, il dit à sa fille :

— Comment dois-je le recevoir ?

— Allez au-devant de lui, mon père, dit la princesse ; vous ferez bien.

Le roi alla donc au-devant du chasseur et l'introduisit dans le palais, lui et ses bêtes.

Comme on était en grande assemblée, le roi le fit placer entre lui et sa fille, en face du maréchal ; mais celui-ci ne le reconnut pas, bien qu'il lui eût coupé la tête.

Ce fut alors que l'on exposa aux regards des convives les sept têtes du dragon.

Le roi dit :

— Ces sept têtes sont celles du dragon que le maréchal a tué ; c'est pourquoi, aujourd'hui, je lui donne ma fille en mariage.

Alors le chasseur se leva, ouvrit les sept gueules, et dit :

— Voilà bien les sept têtes du dragon, mais où sont les sept langues ?

Le maréchal, qui n'avait pas remarqué l'absence des langues, parce que jamais il n'avait osé ouvrir les gueules du dragon, pâlit, et répondit en balbutiant :

— Les dragons n'ont pas de langue.

Le chasseur regarda le maréchal, et dit :

— Ce sont les menteurs qui n'en devraient pas avoir ; mais les dragons en ont et ce sont les sept langues du dragon qui sont le témoignage du triomphe du vainqueur.

Et, dénouant le mouchoir que lui avait donné la princesse, il montra les sept langues ; puis, les prenant les unes après les autres, il plaça chacune d'elles dans la gueule à laquelle elle appartenait, et toutes ces langues s'ajustèrent parfaitement.

Puis, secouant le mouchoir, il demanda à la princesse si elle se rappelait l'avoir donné à quelqu'un.

— Je l'ai donné à celui qui a tué le dragon, répondit la princesse.

Alors le chasseur appela le lion, et lui ôta son collier d'émeraudes ; l'ours, et lui ôta ses boucles d'oreilles de diamants ; le loup, et lui ôta son bracelet de perles ; le renard et le lièvre, et leur ôta leurs bagues.

Puis, montrant tous ces bijoux à la princesse :

— Connaissez-vous ces bijoux ? lui demanda-t-il.

— Certainement, répondit la princesse, puisque c'est moi qui les ai partagés entre les animaux qui ont aidé dans sa lutte celui qui a tué le dragon.

— Et quel est celui qui a tué le dragon ? demanda enfin Gottlieb.

— C'est vous, répondit la princesse.

— Mais comment cela s'est-il fait, que vous ne vous soyez point vanté de la victoire, et que vous n'ayez pas réclamé la main de ma fille ? demanda le roi.

— Comme j'étais fatigué, je me suis couché et endormi, répondit Gottlieb, et alors le maréchal est venu et m'a coupé la tête. Puis il a entraîné la princesse et s'est fait passer pour le vainqueur du dragon. Mais le véritable vainqueur, c'est moi, et je le prouve par les langues, le mouchoir et les bijoux.

Puis, comme quelques incrédules s'étonnaient qu'ayant eu la tête coupée par le maréchal il se portât si bien, il raconta de quelle façon ses animaux l'avaient ressuscité, comment il avait couru le monde pendant un an avec eux et comment enfin il était revenu dans la capitale du royaume, où il avait appris de son hôte la fourberie du maréchal.

Alors le roi demanda à sa fille :

— Est-il vrai que ce soit ce jeune homme qui ait tué le dragon ?

— Oui, c'est vrai, répondit celle-ci. J'avais juré, j'ai donc dû me taire ; mais aujourd'hui que, sans ma participation, l'infamie du maréchal est connue, je puis parler. Oui, ajouta-t-elle en montrant Gottlieb, oui, voilà le vainqueur du dragon, et c'est bien à lui que j'ai donné mon mouchoir, et c'est bien à ses animaux que j'ai donné mes bijoux. Voilà pourquoi j'avais demandé un an et un jour avant d'épouser le maréchal, espérant que, dans l'espace d'un an et un jour, la lumière se ferait.

Alors le roi assemble un conseil composé de douze conseillers pour juger le maréchal, lequel fut condamné à être écartelé par quatre bœufs.

Le jugement fut exécuté, à la grande satisfaction des sujets du roi qui détestaient le maréchal.

Le roi donna sa fille en mariage au chasseur et le nomma gouverneur en chef de tout le royaume.

Les noces furent célébrées avec une grande magnificence, et le jeune gouverneur fit venir près de lui son père et son père adoptif.

Il n'oublia pas non plus l'hôtelier et, appelé à la cour, il lui dit :

— Eh bien, mon hôte, voici que j'ai épousé la fille du roi et que par conséquent, votre jardin et votre maison m'appartiennent.

— Oui, dit l'hôtelier, c'est selon la justice.

— Non, dit le jeune gouverneur, cela sera selon la clémence. Garde ta maison et ton jardin et, par-dessus le marché, prends encore les mille pièces d'or.

Peut-être croyez-vous que mon histoire finit ainsi ; détrompez-vous. Plus tard, vous apprendrez une vérité bien triste : c'est que, quand on croit toucher au suprême bonheur, on est souvent près de tomber dans la plus cruelle infortune.

4

Le jeune prince et son épouse vivaient fort heureux et, comme Gottlieb, tout prince qu'il était, n'avait pas oublié son ancien métier, il allait souvent à la chasse et prenait toujours à cet exercice un extrême plaisir.

Il va sans dire que, chaque fois qu'il allait à la chasse, ses bêtes l'y accompagnaient.

Seulement, il y avait, à quelques lieues de la ville, une forêt qui passait pour giboyeuse, et qui en même temps jouissait du plus mauvais renom ; on y avait vu entrer beaucoup de chasseurs, jamais on n'en avait vu sortir un seul ; ce qu'ils étaient devenus, personne ne le pouvait dire.

Cependant, chaque fois que le jeune prince passait en vue de cette forêt, il s'arrêtait, secouant la tête en disant :

— Je ne serai pas content que je n'aie pénétré dans cette forêt et que je ne sache par moi-même ce qui s'y passe.

Cette envie devint si grande que Gottlieb ne laissa aucun repos au vieux roi que celui-ci ne lui eût accordé la permission qu'il sollicitait.

Un matin, il partit donc à cheval, accompagné d'une nombreuse escorte ; arrivé à la lisière du bois, il y aperçut une biche blanche comme la neige.

— Attendez-moi ici, dit-il à son escorte, je veux chasser cette magnifique bête.

Et il entra dans le bois, suivi seulement de ses fidèles animaux.

Ses gens l'attendirent jusqu'au soir ; mais, ne le voyant point revenir, ils retournèrent au palais et racontèrent à la jeune reine ce qui s'était passé.

La pauvre princesse, qui adorait son Gottlieb, tomba dans une effroyable tristesse.

Le jeune prince cependant avait poursuivi la biche blanche, ne la perdant pas de vue, mais ne pouvant pas l'atteindre. Depuis cinq heures déjà, cette poursuite durait, quand, tout à coup, l'animal s'évanouit comme une fumée.

Alors seulement il s'aperçut qu'il était bien avant dans la forêt. Il prit son cor, en sonna de toutes ses forces ; mais il eut beau écouter, il n'entendit que l'écho qui lui répondait. Dans cette situation, et comme la nuit tombait, il résolut de demeurer dans la forêt jusqu'au lendemain matin, pensant qu'il lui serait impossible de retrouver sa route. Il descendit donc de cheval, alluma du feu au pied d'un arbre et s'apprêta à bivouaquer.

Il s'était déjà étendu près de son feu, ainsi que ses bêtes, et il ne voyait plus que dans le rayon de lumière projeté par

ce feu, lorsqu'il crut entendre comme une voix humaine qui se plaignait. Il jeta les yeux tout autour de lui, mais n'aperçut âme qui vive.

Un second gémissement se fit entendre : celui-là venait positivement d'en haut.

Gottlieb leva la tête, regarda en l'air et vit une vieille femme perchée au haut d'un arbre.

— Hou, hou, hou ! disait la vieille ; hou, hou, hou ! que j'ai froid !

Le jeune prince la regarda avec étonnement et, quoiqu'elle eût plutôt l'air d'un hibou que d'une femme, il en eut pitié.

— Si vous avez si froid que cela, la mère, lui dit-il, descendez et venez vous chauffer.

— Non, répondit la vieille, vos bêtes me mordraient.

Puis elle répéta :

— Hou, hou, hou ! Je gèle ici.

— Mes bêtes ne font de mal à personne, répondit Gottlieb ; ne les craignez donc aucunement, et venez vous asseoir près de mon feu.

Mais la vieille, qui était une sorcière, lui dit :

— Non, j'ai trop peur, je ne descendrai pas, à moins cependant que vous ne vouliez toucher le dos de vos animaux avec la branche que je vais vous jeter, auquel cas je descendrai.

Gottlieb se mit à rire, et, comme il ne voyait aucun inconvénient à faire ce que lui demandait la vieille, qu'il prenait pour une folle :

— Cassez votre branche, envoyez-la-moi, et j'en toucherai le dos de mes animaux, lui répondit-il.

Il n'avait pas achevé ces paroles que la branche tombait à ses pieds.

Il la ramassa sans défiance et en toucha ses animaux, qui, à ce contact, demeurèrent complètement immobiles ; ils étaient changés en pierre.

Pendant que Gottlieb regardait avec stupéfaction le prodige qui venait de s'opérer, la vieille se laissa glisser le long du tronc de l'arbre et vint par-derrière toucher de sa baguette le jeune prince, qui fut à l'instant même pétrifié comme ses animaux.

Puis elle le traîna, lui et ses cinq animaux, dans une caverne, où se trouvaient déjà beaucoup d'autres personnes changées en pierre par ses maléfices.

Plusieurs jours s'écoulèrent, et la jeune princesse, ne voyant pas revenir son mari, devenait de plus en plus triste.

Ceci se passait, par bonheur, juste au moment où le frère du prince, celui qui avait pris vers l'orient, rentrait dans le royaume. Il avait cherché du service et, n'en ayant pas trouvé, il avait promené ses bêtes en les faisant danser dans les marchés et les foires.

Mais enfin, comme par une inspiration du ciel, il lui prit envie d'aller consulter le couteau qu'ils avaient planté dans un arbre et, quand il arriva à cet arbre, il vit que la lame du

couteau était luisante du côté où il arrivait et rouillée du côté par lequel avait pris son frère.

Seulement elle n'était rouillée qu'à moitié. Il fut effrayé et se dit :

« Il faut qu'il soit arrivé un grand malheur à mon frère ; mais peut-être puis-je encore le sauver, puisque la moitié de la lame est restée blanche. »

Il prit donc aussitôt, sans perdre une minute, la route de l'occident ; et lorsqu'il arriva à la porte de la capitale, l'officier de garde à cette porte lui demanda s'il désirait que l'on fit prévenir sa femme de son arrivée, la princesse étant depuis quelques jours dans une inquiétude mortelle, persuadée qu'elle était qu'il avait péri dans la forêt enchantée.

L'officier, en effet, croyait avoir affaire au jeune prince lui-même, tant la ressemblance était grande entre les deux frères. Ajoutez à cela que, comme le jeune prince, il était suivi d'un lion, d'un ours, d'un loup, d'un renard et d'un lièvre.

Le nouveau venu comprit qu'il était, selon toute probabilité, question de son frère ; il pensa que mieux valait se faire passer pour lui, et que cette erreur contribuerait probablement à sauver Gottlieb.

Il se fit donc accompagner et conduire au palais, où il fut reçu avec une grande joie.

La jeune princesse, de son côté, crut fermement que c'était son mari et lui demanda pourquoi il était resté si longtemps absent.

— Je m'étais égaré dans la forêt, lui répondit-il, et j'ai été jusqu'à aujourd'hui sans pouvoir retrouver mon chemin.

Pendant deux jours, Wilfrid s'enquit de tout ce que l'on racontait du bois enchanté, et le troisième, il dit :

— Décidément, il faut que je retourne chasser dans la forêt.

Le vieux roi et la jeune princesse firent tout ce qu'ils purent pour l'en dissuader ; mais il persista et, le lendemain, il partit, suivi de la même escorte qui avait accompagné son frère.

Pendant toute la route, il causa adroitement avec l'officier qui la commandait, de sorte que, quoique l'officier crût parler au jeune prince, il avait dit à Wilfrid tout ce que celui-ci voulait savoir.

Arrivé au bois, il vit la biche blanche qu'avait vue son frère et, comme son frère, il dit à son escorte :

— Restez là, je veux chasser seul ce bel animal.

Et il entra dans la forêt, suivi de ses bêtes seulement, poursuivit la biche sans pouvoir l'atteindre, la vit s'évanouir au moment où il croyait la forcer, et, la nuit venant, il se trouva forcé, comme son frère, de bivouaquer dans le bois.

Ayant, comme son frère, allumé du feu, comme lui il entendit, au-dessus de sa tête, des gémissements.

— Aïe ! aïe ! aïe ! disait une voix, qu'il fait froid ici !

Il leva la tête et vit la vieille sorcière aux yeux de hibou.

— Si tu as froid là-haut, bonne mère, lui dit-il, descends et viens te chauffer.

— Je n'ai garde, répondit la sorcière, tes bêtes me mangeraient.

— Mes bêtes ne sont pas méchantes, elles ne te feront rien, descends.

— Je vais te jeter une baguette, dit-elle ; et, en effet, si tu les frappes avec cette baguette, elles ne me feront rien.

En entendant ces paroles, le chasseur témoigna quelque surprise et dit :

— Quand je te répons de mes bêtes, cela doit te suffire ; descends, ou sinon je vais aller te chercher.

— Bah ! dit la vieille, venir me chercher ! quand tu le voudrais, tu ne le pourrais pas.

— C'est ce que nous allons voir, dit le chasseur ; et, pour commencer, je vais t'envoyer une balle.

— Je me moque de tes balles, dit la sorcière ; essaye, et tu verras.

Le chasseur la coucha en joue et lui envoya une balle.

Mais, comme sorcière, elle était à l'épreuve des balles de plomb.

— Tu n'es guère adroit ! dit la sorcière en ricanant.

Et elle lui rejeta sa balle de plomb.

En voyant cet échec, le chasseur, qui manquait si rarement son coup, n'eut plus de doute sur celle à qui il avait affaire.

Mais il essaya d'un autre moyen et, rechargeant son fusil, il glissa dans le canon un des boutons d'argent de son habit, et comme la sorcière n'était pas à l'épreuve des balles

d'argent, il lui cassa la cuisse, si bien que la sorcière dégringola du haut en bas de l'arbre.

Le chasseur lui mit le pied sur la poitrine et lui dit :

— Vieille coquine, si tu ne me dis pas à l'instant ce que tu as fait de mon frère, je te prends de mes mains et je te jette au feu.

Elle eut peur et demanda grâce.

— Où est mon frère ? demanda plus impérativement encore que la première fois le chasseur.

— Ton frère est dans une caverne, répondit-elle ; il est changé en pierre, lui et ses bêtes.

Il força la sorcière de le conduire à la caverne, ce qu'elle fit en sautillant sur sa jambe ; et, lorsqu'ils y furent arrivés :

— Maintenant, vieille sorcière, dit-il, tu vas non seulement rappeler à la vie mon frère et ses bêtes, mais encore toutes les personnes qui sont ici pétrifiées.

La sorcière, voyant qu'il fallait obéir, prit une baguette et en toucha chaque pierre, et le jeune prince et ses bêtes se levèrent, ainsi qu'une foule de personnes, voyageurs, marchands, artisans, soldats, qui remercièrent chaudement leur libérateur et s'en allèrent chacun chez soi.

Quand les deux jumeaux se reconnurent, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, se réjouissant de tout leur cœur de s'être si miraculeusement retrouvés.

Puis ils saisirent la sorcière et, pour qu'elle ne fit plus à d'autres ce qu'elle leur avait fait, ils la jetèrent dans le feu, où elle fut brûlée comme une magicienne qu'elle était.

À peine eut-elle rendu le dernier soupir, que la forêt enchantée disparut comme une vapeur et que, de l'endroit où ils étaient, les deux frères purent voir non seulement la ville, mais encore le palais du roi.

Ils prirent à l'instant même le chemin du château et, tout en marchant, se racontèrent leurs aventures. Gottlieb raconta à son frère comment il était devenu gendre du roi et gouverneur général de tout le royaume.

Lorsqu'il eut fini son récit, son frère prit la parole à son tour :

— Je m'en suis bien aperçu, dit-il en souriant ; car, lorsque je suis entré dans la ville, tout le monde m'a pris pour toi, et m'a rendu les honneurs royaux.

Deux heures après, ils arrivèrent aux environs de la ville.

Alors Gottlieb dit à son frère :

— Tu me ressembles à s'y méprendre, tu as comme moi des habits royaux, comme moi tes bêtes te suivent. Entrons dans la ville chacun par une porte opposée et arrivons en même temps au château royal.

Cette proposition sourit à l'aîné ; ils se séparèrent donc.

Arrivés à la ville, chacun se présenta, comme il était convenu, à la porte opposée.

Aussitôt l'officier de garde se mit en route, et comme il y en avait un à la porte où se montrait le jeune prince, et un autre à celle où se montrait son frère, tous deux se présentèrent au palais en même temps, annonçant chacun l'arrivée du jeune prince avec ses bêtes.

— Oh ! pour cela, ce n'est point possible, dit le vieux roi. Comment mon gendre peut-il être à la fois à la porte du Nord et à la porte du Midi ? Les deux portes sont à une lieue l'une de l'autre.

En ce moment, et des deux côtés opposés, arrivèrent les deux frères. Ils descendirent de cheval dans la cour, chacun d'un côté du perron, et montèrent ensemble à la salle de réception.

— Ma foi, ma fille, dit le vieux roi à la princesse, vois lequel des deux est ton mari : quant à moi, je m'y perds.

La jeune princesse demeurait dans une grande perplexité, quand, tout à coup, elle pensa aux cadeaux qu'elle avait faits aux bêtes.

Derrière Gottlieb étaient le lion avec son collier d'émeraudes, l'ours avec ses boucles d'oreilles de diamants, le loup avec son bracelet de perles, le renard et le lièvre avec leurs bagues, l'une de saphir, l'autre de rubis.

Elle étendit la main vers Gottlieb et dit :

— Voilà mon mari.

— C'est vrai, dit le jeune prince en riant.

Et tout le monde se mit à table.

Les mains géantes

Un pauvre petit garçon revenait de la forêt, chargé d'autant de bois qu'un enfant de son âge pouvait en porter.

Il se nommait Willie, et avait onze ans.

Il était fatigué ; la faim se faisait sentir, et de grosses larmes coulaient le long de ses joues.

Mais ce qui faisait couler ses larmes, ce n'était ni la faim ni la fatigue, c'était le souvenir de son père, qu'il avait perdu au printemps dernier ; c'était l'idée qu'il allait rentrer et trouver la maison vide, sa mère travaillant sans doute de son côté à quelque labeur aussi rude que le sien.

En effet, la maison était vide, mais en même temps si pauvre que sa mère n'avait pas eu l'idée, en sortant, d'en fermer la porte à la clé, rien ne pouvant tenter les voleurs dans une si misérable habitation.

Il entra dans la pièce qui eût été la cuisine dans une maison où l'on eût mangé, et jeta une ou deux poignées de son bois sur les cendres du foyer. Bientôt il s'en éleva une flamme éclatante, à laquelle il réchauffa ses pieds nus et enflés. Alors, tout en regardant la fumée qui dessinait des figures fantastiques dans la large cheminée et qui cachait sous ses nuages les solives du toit, il poussa un gros soupir, car il ne voyait pas sur le feu la marmite qui à cette heure eût dû s'y trouver.

Un chat maigre était assis sur l'âtre et semblait faire les mêmes réflexions que lui.

« Il est impossible que cela dure plus longtemps, pensa l'enfant ; car voilà que je commence à devenir grand et fort, et Dieu m'a donné dans sa bonté des bras assez solides pour ne pas les laisser oisifs ; ma pauvre mère, au contraire, s'affaiblit de jour en jour. Jusqu'ici, c'est elle qui a travaillé pour moi ; aujourd'hui, c'est à moi de travailler pour elle. Quand je serai tout à fait un homme, elle ne travaillera plus du tout, mais elle restera au coin du feu à faire le dîner, qui manque aujourd'hui, et qui alors ne manquera point, grâce à mon travail. »

Willie avait raison de parler ainsi, car il était naturellement laborieux et ne restait point inactif dès qu'il pouvait utiliser ses petites forces.

Il attendit donc, plus tranquille de sa résolution prise, le retour de sa mère ; il était sûr qu'elle rentrerait, épuisée de labeur, pour partager avec lui son repas, si maigre qu'il fût.

Il n'eut pas longtemps à attendre ; le loquet se souleva et la bonne femme parut sur la porte. Elle embrassa Willie puis se laissa tomber en pleurant sur une chaise.

Elle était fatiguée, presque anéantie, et ne rapportait qu'un morceau de pain...

L'enfant l'embrassa à son tour et lui dit alors tout bas :

— Mère, j'ai pris la ferme résolution de m'en aller courir le monde pour chercher de l'ouvrage afin de ne plus être à ta charge.

La bonne femme éclata en sanglots.

— Je sais bien que c'est dur, continua le petit Willie ; mais tu deviendras, bonne mère, qu'il n'y a que ce moyen d'éviter la famine. Quand tu seras seule, tu gagneras suffisamment pour toi et, quand je serai seul à mon tour, il faudra bien que je me tire d'affaire ; puis je grandirai, je deviendrai fort, je ferai fortune et tu me reverras riche pour avoir soin de ta vieillesse et te soigner à mon tour, sans que tu aies plus besoin de rien faire.

La mère de Willie avait le cœur navré ; mais elle comprenait, comme l'intelligent petit garçon, que c'était le seul moyen de se tirer d'affaire.

Le jour se leva brillant et gai, comme s'il eût voulu encourager la vaillante résolution de l'enfant. La vieille armoire de noyer fut ouverte, et l'on en tira les uniques souliers du petit garçon, soigneusement conservés pour les jours de fête. Ils furent brossés, ainsi que les vêtements des dimanches, qui, en vérité, ne valaient guère mieux que ceux de tous les jours, raccommodés avec tant d'obstination par la pauvre mère. Néanmoins, Willie se trouva fort élégant, et fut convaincu qu'une pareille toilette parlerait fort en sa faveur.

La mère et le fils mangèrent tristement le reste de leur morceau de pain de la veille, évitant les regards l'un de l'autre pour se cacher les larmes qui roulaient dans leurs yeux.

Oh ! croyez-le, chers petits enfants qui aimez vos mères et qui êtes adorés par elles, il fallut beaucoup de courage au pauvre petit Willie pour dire adieu à la sienne.

— Allons, chère mère, balbutia-t-il enfin, il faut que je parte ; vois, le temps est beau, le soleil me sourit, le chemin

semble se dérouler devant moi comme une immense pelouse de gazon.

Sa mère le regarda avec des yeux égarés, comme si, pour la première fois, elle entendait parler de ce projet ; sa douleur éclata avec une violence sans pareille, et elle jeta ses bras autour du cou de son fils en sanglotant, comme une mère tendre peut seule le faire.

L'enfant essaya de la consoler et de sourire à travers ses pleurs et, mettant enfin son chapeau sur sa tête avec un geste résolu, il saisit son bâton et son bissac, embrassa sa mère une dernière fois et fit, en s'élançant courageusement loin d'elle, son premier pas dans ce monde qui lui était complètement inconnu.

Mais sa mère jeta un cri de douleur ; Willie se retourna, et la pauvre femme vint se suspendre à son bras pour traverser avec lui le petit jardin qui était leur seule joie et qui se trouvait sur la route de l'enfant.

Là, ils ralentirent un peu le pas. Chaque fleur était une amie qui, à son tour, semblait, en s'inclinant sur leur passage, demander que l'on prît congé d'elle. Enfin, la petite grille en bois fut ouverte toute grande, et Willie en franchit courageusement le seuil.

Là encore, il y eut des larmes et des baisers ; enfin, la bonne femme, comprenant que cette situation ne pouvait durer, tant elle était douloureuse pour tous deux, se couvrit le visage et pleura silencieusement. L'enfant se retourna, car il sentait combien il lui était difficile de quitter une affection si chère et si dévouée ; cependant son devoir était tracé par sa volonté, son cœur devait obéir ; aussi, jetant un dernier adieu à sa mère, s'éloigna-t-il en pleurant.

L'alouette s'élançait dans l'azur du matin en chantant sa joyeuse chanson ; l'air doux et embaumé des premières heures du jour rafraîchissait la tête en feu de Willie ; ses larmes cessèrent peu à peu de couler, mais sa petite poitrine, oppressée de sanglots, se soulevait encore de temps à autre, car, au fond, sa douleur était la même ; seulement, plus il s'éloignait de sa maison, plus sa marche était alerte. Devant lui était la terre promise et son imagination d'enfant était remplie de rêves de succès. Il pensait à la joie qui inonderait son cœur quand son pied foulerait, au retour, les mêmes prairies qu'il foulait en partant et qu'il reviendrait chargé de richesses qu'il mettrait aux pieds de sa mère.

À mesure que ces pensées se pressaient dans son esprit, elles le consolait, et il se mit à fredonner en marchant pour se prouver à lui-même qu'il était plein de courage et de volonté.

Tout à coup, en traversant une vallée jonchée de tous côtés de fleurs sauvages qui exhalait de délicieux parfums, il aperçut, à travers le sentier qu'il suivait, un nuage vaporeux et diaphane, d'où sortaient deux mains géantes. Il n'y avait point à s'en effrayer, car elles étaient étendues ouvertes devant lui sur le gazon, et leur attitude ne trahissait pas la moindre intention de menace.

Il s'était arrêté, les regardant avec surprise, lorsqu'une voix, qui paraissait partir du nuage, lui dit :

— Willie, ne crains rien, je connais tes projets et je suis venu pour te protéger. Persévère dans ton intention d'être laborieux et nous serons toujours prêtes à t'aider. Nous serons invisibles à tous les yeux, exceptés aux tiens, et nous nous mettrons à l'œuvre toutes les fois que tu auras sérieusement besoin de nous. Marche donc, sans rien redouter ; le

chemin du succès est ouvert devant toi, comme il l'est toujours pour ceux qui sont sincèrement industriels.

— Je vous remercie, bonnes grandes mains, dit Willie en leur ôtant son chapeau. Je suis sûr que vous me voulez du bien. Je suis trop petit pour que vous me souhaitiez du mal ou pour que vous m'en fassiez ; et j'ai toujours vu, même chez les animaux, les grands et les forts protéger les petits.

Les deux mains disparurent et Willie continua son chemin.

Le gentil garçon se sentait si rassuré par cette aventure extraordinaire et qui promettait tant pour ses succès futurs que, tout en marchant, il sautait et dansait avec une joie qu'il n'avait jamais ressentie, même au milieu de ses jeux. Il lui semblait, d'après une telle promesse, qu'aucun obstacle ne pouvait plus entraver sa carrière, et il se réjouissait tout en continuant son chemin.

Cependant, la journée avançait et le petit Willie ralentissait le pas, car la fatigue commençait à se faire sentir. Il se coucha sur le gazon, regarda le ciel bleu, suivit dans l'azur la marche des nuages floconneux qui fuyaient les uns devant les autres dans l'immensité du firmament ; mais, tandis qu'il était étendu ainsi, prenant un peu de repos, il lui sembla entendre quelque chose de pareil au roulement du tonnerre ; il redoubla d'attention ; le bruit n'était pas très éloigné et, à coup sûr, ne venait point du ciel. Willie se leva et marcha dans la direction du bruit, qui, à mesure que le petit garçon marchait, devenait de plus en plus fort. Enfin, il arriva au bord d'un précipice et vit une grande et imposante chute d'eau écumante qui se précipitait d'une hauteur de cinquante pieds au moins avec un fracas étourdissant.

Willie regarda à droite et à gauche, mais le formidable obstacle lui barrait complètement le passage. Il lui fallait remonter la rivière, car c'était une véritable rivière, jusqu'à ce qu'il trouvât un pont. Ce pont, le trouverait-il ? Existait-il même ? C'était douteux.

Le cœur manqua au pauvre enfant ; il s'assit près de la cataracte, épuisé de forces, et versa des pleurs.

Il y avait une minute à peine qu'il s'abandonnait ainsi à son chagrin, lorsqu'il se sentit soulevé doucement de terre par une main gigantesque, qui l'éleva au-dessus des eaux menaçantes et le déposa sain et sauf sur la rive opposée.

Dès que la main eut mis l'enfant sur ses pieds, elle devint impalpable, puis indistincte ; mais, avant qu'elle se fût évanouie tout à fait, Willie, qui était un enfant bien élevé, avait eu le temps de lever son chapeau et de lui dire :

— Je vous remercie de tout mon cœur, ma grande et bonne main ; vous avez tenu votre promesse et je vous en suis reconnaissant.

Certain désormais que l'apparition des mains géantes n'était plus un rêve, puisque, par leur aide, il se trouvait transporté d'un côté à l'autre de la cataracte, le courage de Willie s'augmenta avec la certitude de la protection qui veillait sur lui, et de l'immense puissance de cette protection.

Il arriva bientôt à un bois épais, où il y avait des arbres prodigieusement élevés avec des troncs noueux, et tout enchevêtrés les uns dans les autres, dont les énormes branches s'entrelaçaient de la façon la plus fantastique, sans compter les buissons et les racines, qui le bordaient, pareils à des serpents à travers le sentier, comme pour défendre à

l'aventureux voyageur l'entrée de ces profondeurs verdoyantes.

Mais Willie considéra ces obstacles comme nuls en se rappelant celui qui lui avait barré le passage et dont il avait triomphé grâce à ses mains géantes. En conséquence, il s'enfonça résolument dans le fourré, frappant à droite et à gauche pour se frayer un passage avec un bon bâton qu'il avait coupé en entrant dans la forêt. Tandis qu'il cheminait ainsi, marchant de tout cœur, un hurlement féroce se fit entendre à quelques pas de lui.

Il s'arrêta court et tout tremblant de frayeur.

Il jeta les yeux de tous côtés et aperçut avec une véritable consternation un loup énorme qui s'élançait du fourré et s'apprêtait à lui barrer le chemin.

Sa terreur redoubla lorsqu'il vit les dents blanches et les yeux sanglants de la bête sauvage. Il se sentait perdu, car toutes ses forces et tout son courage ne pouvaient lutter contre un pareil adversaire. Il commençait donc à recommander sa pauvre petite âme à Dieu, lorsque, à son inexprimable joie, une des deux grandes mains, sortant de l'épais feuillage d'un arbre voisin, se plaça entre lui et son ennemi, tandis que l'autre main, saisissant le loup par les flancs, lui fit craquer les côtes et l'étouffa.

Willie commença par tomber à genoux et offrir à Dieu, qui bien certainement se tenait caché derrière ces grandes mains-là, de ferventes actions de grâces pour sa délivrance ; puis, lorsqu'il chercha les mains elles-mêmes, il ne les trouva plus ; elles s'étaient évanouies comme le nuage d'où elles sortaient.

Exténué de fatigue, il s'assit sous un arbre, décidé à s'y reposer toute la nuit ; puis il ouvrit le petit bissac où sa pauvre mère avait mis tout ce qu'elle avait pu recueillir de nourriture. Il avait été si préoccupé par les aventures extraordinaires qui lui étaient arrivées, par l'apparition des mains géantes, qu'à peine avait-il songé à manger de la journée.

Son frugal repas terminé, il songea à ce qu'il allait faire pour se préparer un lit dans l'immense chambre à coucher ; car, depuis que le loup avait été étranglé, il lui semblait avoir la forêt à lui tout seul. Il commença par réunir une quantité suffisante de feuilles sèches pour rendre plus doux son lit de repos. Il se disposait donc à se coucher à la belle étoile, lorsque, à son grand étonnement et à son ravissement suprême, il aperçut les mains gigantesques qui s'étendaient au-dessus de lui avec leurs doigts entrelacés, de manière à former une petite tente, la plus parfaite qu'il fût possible de voir. Son cœur bondissait de reconnaissance envers les grandes mains, car il sentait que, sous une pareille protection, il pouvait dormir en toute sûreté.

— Je vous remercie encore une fois, mes bonnes mains, dit-il, pour tous les soins que vous prenez de moi et tous les services que vous me rendez : mais, avant que je récite mes prières, ne pourriez-vous, puisque vous êtes si puissantes, me dire quelque chose de ma bonne mère ? Est-elle un peu consolée de mon absence, et a-t-elle de quoi manger ?

— Cher Willie, répondit une voix, votre mère n'est pas consolée, parce qu'un cœur de mère ne se console pas ; mais elle n'est plus inquiète, car elle sait que vous êtes sous la protection du bon Dieu, comme tous les bons petits enfants. Elle a et elle aura toujours de quoi manger, parce qu'elle est

laborieuse. Ses mains lui ont été envoyées de notre royaume, où jamais mains oisives n'ont été confectionnées. Dormez donc en paix, afin de vous lever reposé et prêt au travail de demain.

Willie dit ses prières, puis se coucha et s'endormit.

Comme sa nuit fut bonne, il fut sur pied de bonne heure ; car, suivant l'avertissement des mains, la journée devait être pour lui une journée de labeur qui porterait ses fruits.

Il laissa bientôt le bois derrière lui et se trouva en face d'un grand château.

« Il y aura sûrement quelque chose à gagner ici », pensa-t-il.

Aussi, quoique les marches fussent énormément hautes pour lui, il gravit le perron et essaya de frapper, mais le marteau était trop haut et trop lourd.

Heureusement, comme il se dressait sur la pointe des pieds pour y atteindre, les mains apparurent et frappèrent un double coup si vigoureux que le bruit en retentit dans la vallée comme le tonnerre et se répercuta au loin d'écho en écho.

Presque aussitôt la porte s'ouvrit avec violence et la maîtresse de la maison parut sur le seuil ; dès que Willie l'aperçut, il essaya de fuir, car c'était une ogresse de dix pieds de haut et hideuse à voir. Elle regarda avec stupéfaction le petit bonhomme par lequel le vigoureux coup avait été frappé ; puis, d'une voix aussi rauque que le croassement d'un corbeau, elle s'écria :

— Comment as-tu osé, petit misérable, frapper de cette façon à ma porte ? Es-tu fils de roi, de prince ou même de comte, pour faire un pareil bruit en annonçant ta visite ?

Willie s'arrêta tout tremblant aux accents de cette voix terrible, car il comprit que ce serait bien inutilement qu'il tenterait de fuir, et, le chapeau à la main :

— Hélas ! non, princesse, répondit-il, je ne suis rien de tout cela ; je suis un pauvre petit paysan qui désirait savoir si vous n'aviez pas besoin d'un domestique pour vous servir dans votre magnifique château.

— Un domestique, toi ! et que peux-tu faire avec de pareilles mains ? Je te le demande.

— Tout ce qu'il plaira à Votre Altesse, car j'ai grande envie de travailler.

— Oh, oh ! entre alors ; car mes domestiques m'ont quittée parce qu'ils n'avaient point assez d'ouvrage.

Willie n'avait jamais entendu dire que les domestiques eussent quitté une maison pour n'y avoir point assez à travailler. Il eût donc hésité, si la chose lui avait été possible, mais l'ogresse n'avait qu'à étendre la main pour le prendre et le faire entrer de force.

En effet, il s'aperçut bientôt que, loin qu'il n'y eût rien à faire dans le château de l'ogresse, il y avait de la besogne pour dix domestiques ; sa première occupation fut de préparer le dîner, et quel dîner ! un dîner de vingt personnes au moins, quoique l'ogresse fût seule.

Ajoutez à cela que, comme chez sa mère le pauvre Willie ne faisait pas grande chère, il n'avait pas les premières notions de cuisine.

Au reste, rien ne manquait au château ; le garde-manger était garni de gibier et de viandes fraîches, la cave de vins, le fruitier de légumes et de fruits. Puis, dans une office particulière, sur de grandes plaques de marbre, il y avait toute espèce de poissons.

Cette abondance faisait soupirer le pauvre Willie, car elle eût suffi à faire vivre tout son village.

Ajoutons qu'il était assez embarrassé de savoir par où commencer.

Dans ce moment, les mains géantes parurent et se mirent à l'œuvre.

L'une commença de gratter les carottes et d'éplucher les oignons du pot-au-feu, tandis que l'autre dépouillait les lièvres et les lapins et plumait les faisans et les perdreaux. Puis, quand cette besogne préparatoire fut finie, elles se mirent à faire farcir ceci ou à faire bouillir cela, à lier les sauces, à pétrir les pâtes, à tailler le pain, à écumer le pot-au-feu, à faire sauter les casseroles, que c'était un plaisir de voir marcher toute une cuisine avec tant d'ensemble.

Willie, de ses petites mains, aidait les grandes tant qu'il pouvait.

La table fut mise comme jamais elle ne l'avait été ; l'ogresse dîna, sourit avec complaisance au dessert et trouva que son nouveau domestique était un trésor.

Les égoïstes sont toujours ingrats ; c'est une vérité, chers petits enfants, que vous saurez plus tard ; l'ogresse ne manqua point de l'être ; elle devenait continuellement et de plus en plus exigeante avec le pauvre Willie qui, malgré

l'aide de ses grandes mains, n'avait point une minute pour se reposer.

Un jour qu'elle avait été plus difficile encore que de coutume, il se tourna vers elle et lui dit :

— Princesse, je travaille tant que je puis, et je vous assure qu'un autre y aurait déjà succombé. J'ai à peine le temps de dormir, et encore c'est à peine si j'arrive à satisfaire votre effrayant appétit.

Chers enfants, si vous eussiez pu voir le visage de l'ogresse à cette observation si simple cependant, vous eussiez été aussi effrayés que le fut le pauvre Willie.

— Petit misérable ! hurla-t-elle, j'ai bonne envie, je te jure, de te déchirer avec mes ongles et mes dents ; mais je te fais grâce pour cette fois ; seulement, rappelle-toi que si, à partir de ce moment, il manque un radis, je te mange toi-même à la place de ce radis.

— Alors, princesse, dit Willie, ayez la bonté de me donner mon congé.

Le visage de l'ogresse devint pourpre de colère, car elle comprit bien que, si le petit Willie la quittait, elle ne pourrait jamais le remplacer. Elle s'élança donc de son fauteuil pour mettre sa menace à exécution ; mais Willie, épouvanté, commença de fuir par la chambre, tournant autour des meubles, puis gagna la porte et s'élança dans le corridor.

L'ogresse l'y poursuivit, faisant claquer ses mâchoires l'une contre l'autre, et elle allait bien certainement l'atteindre, lorsque, tout à coup, une énorme main s'étendit, entourra sa taille et, malgré ses hurlements, passa avec elle à travers une fenêtre donnant sur la mer.

Le petit Willie suivait la main, tout joyeux, en lui rendant mille actions de grâces de ce qu'elle était venue si heureusement à son secours.

Cependant la main tenait l'ogresse suspendue au-dessus des vagues mugissantes.

— Grâce ! grâce ! criait l'ogresse en voyant l'horrible gouffre ouvert au-dessous d'elle.

Mais, comme c'était une méchante femme, la main géante n'en eut pas pitié ; elle se relâcha graduellement, et l'ogresse, en poussant un cri de désespoir, tomba dans la mer avec un tel fracas, que les éclaboussures jaillirent au-dessus de la plus haute tour, et que les poissons, épouvantés, s'enfuirent à plus de deux lieues.

Il va sans dire que l'ogresse alla au plus profond de la mer et ne reparut jamais à la surface.

Willie se hâta de sortir et, lorsqu'il se trouva sur le bord de la mer, il regarda les flots avec une certaine crainte, s'attendant à voir à chaque instant reparaître la tête de l'abominable ogresse ; mais comme nous l'avons dit, rien ne reparut.

Il ne vit que les bonnes mains, qui, comprenant le besoin qu'il avait d'elles, le suivaient. Elles plongèrent dans la mer juste à ses pieds. Il sauta dans la paume de l'une d'elles et s'y assit entre l'index et le pouce. Chaque main, en place de mât, tenait une énorme fourchette de cuisine, à laquelle, en guise de voiles, étaient attachés les deux plus beaux mouchoirs de l'ogresse. Les deux mouchoirs s'enflèrent au vent et, comme le vent était bon, il poussa Willie de l'autre côté de la mer.

Au lever de la lune, il se trouva débarqué en sûreté, et confortablement installé sous le toit d'un bon fermier, auquel il s'était adressé, et qui lui avait promis de lui donner autant d'ouvrage qu'il en pourrait faire. Mais, lorsque le fermier lui avait fait cette promesse, il ignorait quel rude travailleur la Providence lui envoyait.

Le matin suivant, le petit Willie alla aux champs ; c'était le temps de commencer la moisson et le fermier lui montra un grand champ de blé qu'il avait à faucher. Willie jeta son habit à terre, prit sa faucille et commença de moissonner.

Aussitôt, à sa droite et à sa gauche, les deux mains géantes se mirent à la besogne, fauchant le blé avec deux énormes faucilles et ne s'arrêtant de faucher que pour lier les gerbes.

Le soir, Willie avait fauché et mis en gerbes un champ de dix arpents, c'est-à-dire qu'il avait fait à lui seul la besogne de dix hommes.

Le lendemain, le fermier visita son champ et fut frappé de stupéfaction.

Il regardait alternativement le petit homme et le résultat de ses travaux, se promettant de faire tous les sacrifices possibles pour s'assurer les services d'un domestique si utile.

— Oh, oh ! se dit le fermier, puisqu'il sait si bien moissonner et si bien mettre en gerbes, sans doute sait-il aussi labourer !

En conséquence, dès que la moisson fut finie, et de même que le petit Willie l'avait commencée seul, il l'acheva seul — ses grandes mains l'aidant, bien entendu —, dès que la moisson fut finie, le petit Willie fut converti en laboureur.

On avait voulu lui donner des chevaux ou des bœufs ; mais lui, avait répondu qu'il tâcherait de s'en passer ; et, comme le fermier avait grande confiance dans son savoir-faire, il le laissa s'arranger à son caprice.

Vous devinez bien, mes chers enfants, que Willie avait compté sur ses deux bonnes mains géantes, et il n'avait pas eu tort : les deux mains s'attelèrent à la charrue, et, le soir, dix arpents de terre étaient labourés en sillons aussi droits que l'est la ligne suivie par une flèche lancée d'un bras vigoureux.

Le fermier faisait sa tournée à cheval et, sans y rien comprendre, car les grandes mains, visibles pour Willie, étaient invisibles pour lui, ce qu'il voyait seulement c'était une charrue marchant toute seule et faisait une besogne comme il n'en avait jamais vu faire à aucune charrue : sa vieille expérience était en défaut à la vue d'un pareil prodige ; mais, comme c'était un homme religieux, il bénissait la Providence, qui lui avait envoyé un petit laboureur si surprenant.

Willie fut admis à la table du bon fermier, qui pensa qu'il ne pouvait trop faire pour lui. Il était veuf et avait une fille de quinze ans qui avait hérité de sa mère le soin de la maison ; elle était jolie et, comme Willie, elle était née avec l'amour du travail.

Aussi Nancy — c'était le nom de la jeune fille — aimait-elle fort Willie, qui avait deux ans de plus qu'elle, de même que Willie eût fort aimé Nancy, s'il avait cru qu'il lui fût permis de lever les yeux jusqu'à la fille de son patron.

Le temps s'écoulait ainsi doucement, Willie envoyant tout ce qu'il gagnait à sa mère par ses bonnes mains, qui

étaient les messagers les plus prompts et les plus rapides qu'il pût trouver. Le soir, il donnait son argent à la main droite ou à la main gauche indifféremment, et aussitôt, quoiqu'il y eût cent lieues de la ferme à la maison de Willie, la main partait fermée et ne s'ouvrait que pour déposer la somme reçue sur la table de la bonne mère, où celle-ci la trouvait en s'éveillant.

Pendant ce temps, Willie devenait l'intendant du fermier. C'était un beau garçon de vingt et un ans, et Nancy une belle fille de dix-neuf.

Un jour qu'il était allé dans les montagnes pour rassembler les troupeaux qui y passaient l'été et pour les ramener passer, comme d'habitude, l'hiver à la ferme, où l'on devait les tondre, opération qui était un des revenus du brave fermier, un gros orage survint, et des torrents d'eau inondèrent la vallée, entraînant dans leur course furieuse troupeaux et bergers.

Willie, au lieu de s'exposer comme les autres, eut la sagesse de retenir sur le penchant de la montagne les bestiaux qui lui avaient été confiés ; mais il n'en fut pas moins effrayé de voir à quelle hauteur montaient les eaux, devenues une véritable rivière.

Il cherchait le chemin par lequel, au moyen d'un grand détour, il pourrait revenir à la ferme lorsque, au moment où il s'y attendait le moins, il vit les deux mains géantes s'étendre au-dessus des eaux et former le pont le plus parfait que l'on puisse imaginer.

Comme il était sans crainte, il passa le premier ; ses moutons le suivirent et, à la grande joie de tout le monde et surtout de Nancy, qui était plus inquiète encore du berger

que son père des moutons, il rentra à la ferme de son maître sans avoir perdu un seul agneau.

Willie reçut, cette fois, double récompense.

Il s'était donc couché plein de joie et songeant que, dans peu de temps, il serait assez riche pour aller retrouver sa bonne mère ; il s'était doucement endormi, remerciant le Seigneur, lorsque, tout à coup, il fut réveillé par des cris de terreur et de désespoir.

Il sauta à bas du lit, et, s'habillant à la hâte, il se précipita dans la cour de la ferme.

Là, à son inexprimable terreur, il trouva son maître se tordant les mains, en proie à la plus terrible angoisse, car les flammes qui dévoraient la ferme venaient d'atteindre la chambre de sa fille. Nancy s'était bien réfugiée dans le colombier avec les pigeons, ses bons amis ; mais la flamme l'avait suivie, et dévorait l'escalier, de sorte qu'elle se trouvait dans une espèce de tour isolée, d'où elle ne pouvait descendre, à moins d'avoir des ailes comme les pigeons qui volaient autour de sa tête, et où l'on ne pouvait l'aller chercher, aucune échelle n'étant assez haute.

Willie, qui s'était élancé sur le toit le plus voisin, était désolé ; car il ne voyait aucun moyen de délivrer sa chère Nancy, lorsque, tout à coup, les mains géantes apparurent, et, se plaçant le long de la muraille de la maison, formèrent une échelle dont chaque doigt fut un degré ; Willie s'y élança sans la moindre hésitation, arriva jusqu'à la fenêtre d'où Nancy appelait du secours, la prit dans ses bras, descendit le long de la gigantesque échelle avec le même bonheur qu'il y avait monté, et déposa Nancy saine et sauve dans les bras de son père.

Six mois après l'événement que nous venons de raconter, on entendit gémir, sur la route qui conduisait à la maison de la mère de Willie, les roues d'un chariot pesamment chargé et couvert d'une banne aussi blanche que la neige.

— Que renfermait ce chariot ? demanderez-vous, mes chers enfants.

Jetez-y un coup d'œil, et vous y verrez Willie assis auprès d'une belle jeune femme devenue la sienne.

Cette jeune femme, c'était Nancy, la fille du fermier.

Tous deux revenaient, traînés par les mains géantes, à la maison de la mère de Willie pour lui rapporter tout un mobilier superbe, si elle voulait continuer de demeurer à la maison, ou pour lui dire :

— Mère, voici une place à côté de nous deux, si vous voulez revenir à la ferme.

Enfin, l'on arriva au sentier qui conduisait à la chaumière. La mère de Willie était sur sa porte, inquiète, et, quoiqu'elle n'eût pas été prévenue, attendant quelque chose d'extraordinaire.

Les mères, chers enfants, ont de ces pressentiments-là.

Willie l'aperçut le premier et sauta à bas du chariot. Sa mère poussa un cri et tous deux se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre, tandis que Nancy joignait les mains et remerciait Dieu d'assister à ce doux spectacle de la réunion d'un fils avec sa mère.

Ce soir-là, on veilla tard dans la maison, près d'un feu pétillant et d'une table bien servie.

Pendant cette veillée, et comme Nancy, fatiguée, s'était endormie, Willie raconta tout à sa mère. Il croyait qu'elle allait fort s'étonner au récit merveilleux de l'aide à lui prêtée par les mains géantes, mais point du tout ; sa mère se prit à sourire et, embrassant son fils :

— Cher enfant, lui dit-elle, tu as, en effet, eu du bonheur, mais tu l'as mérité, par ta persistance, ta volonté et ton travail ; ce qui te paraît miraculeux devient pour moi tout naturel. Beaucoup de gens, avant nous, ont connu ces mains géantes, beaucoup les connaîtront après nous ; leur puissance est immense et elles sont toujours prêtes à venir en aide à ceux qui sont bons et courageux. On peut attendre d'elles des récompenses certaines et une fortune assurée ; car ce sont les puissantes mains de l'industrie.

La mère de Willie préféra rester avec son fils et sa belle-fille ; elle donna donc sa maison à une femme plus pauvre qu'elle et retourna avec eux à la ferme où, après une longue vie de joie et de bonheur, elle s'endormit du sommeil des bons et des justes, au milieu de ses enfants et de ses petits-enfants.

L'homme sans larmes

Il y avait dans une charmante maison, à quelques lieues de la petite ville de Hombourg, un homme fort riche, qu'on appelait le comte Baldrick.

Il possédait plusieurs maisons à Francfort, des châteaux dans tous les environs, et l'on pouvait, à ce que l'on disait, marcher une journée entière sans mettre le pied hors de ses domaines.

Il avait un grand nombre de domestiques, des équipages de chasse dont il ne se servait jamais, et une table toujours admirablement servie, de laquelle il se levait souvent sans avoir entamé un seul plat.

Sa cave passait pour contenir les meilleurs vins du Rhin, de la France et de la Hongrie ; ces vins, on les lui servait dans des coupes d'argent et de vermeil ; ces coupes, souvent il les portait à ses lèvres, mais presque toujours il les reposait sur la table les ayant à peine effleurées du bout des lèvres.

C'est qu'il lui manquait une chose, à cet homme, pour lequel la fortune semblait avoir épuisé ses trésors.

Il ne pouvait pas pleurer.

Ni joie ni douleur ne pouvait lui faire monter une larme aux yeux.

Il avait perdu son père, et n'avait pu pleurer ; il avait perdu sa mère, et n'avait pu pleurer ; il avait perdu deux de ses frères, et n'avait pu pleurer.

Enfin, après dix ans de stérilité, sa femme lui avait donné une fille, objet de tous ses désirs, et il n'avait pu pleurer.

Cette fille avait quatorze ans et se nommait Lia.

Un jour, elle entra dans la chambre de son père, et le trouva dans le coin le plus sombre de cette chambre, assis et soupirant.

— Qu'as-tu donc, père ? demanda l'enfant. Il me semble que tu es bien triste.

— Bien triste, en effet, dit le comte ; car je viens de perdre le dernier de mes frères : ton oncle Karl est mort.

Lia aimait fort son oncle Karl, qui, à la Noël, lui envoyait toujours de charmants cadeaux.

Aussi, à la nouvelle que lui annonçait son père, les larmes jaillirent-elles de ses yeux.

— Oh ! mon pauvre oncle ! s'écria-t-elle en sanglotant.

— Bienheureuse enfant, qui peut pleurer ! murmura le comte en regardant sa fille d'un œil d'envie.

— Mais, puisque tu as tant de chagrin, toi, pourquoi ne pleures-tu pas ? demanda-t-elle à son père.

— Hélas ! répondit le père, les larmes sont un don du ciel que le seigneur m'a refusé ; la miséricorde infinie est avec celui qui pleure, car celui qui peut pleurer pleure sa douleur en même temps que ses larmes, tandis que, moi, il faut que mon cœur se brise.

— Mais, pourquoi cela ?

— Parce que Dieu m'a refusé ce qu'il accorde à la dernière des créatures : des larmes.

— Si Dieu te les a refusées, Dieu peut les accorder, et je le prierai tant et si fort, qu'il te les rendra.

Mais le comte secoua la tête.

— Mon sort est fixé, dit-il, et je dois mourir faute de pouvoir pleurer. Quand mon cœur sera plein des larmes que mes yeux eussent dû verser, il se brisera, et tout sera dit.

Lia se mit à genoux devant son père, et, lui prenant les deux mains :

— Oh ! non, non, père, dit-elle, tu ne mourras pas ; il doit y avoir un moyen de te rendre les larmes que tu as perdues ; dis-moi ce moyen, et le reste me regardera.

Le comte hésita un instant comme si, en effet, il y avait un moyen ; mais, sans doute, ce moyen présentait de trop grandes difficultés pour un enfant de l'âge de la jeune fille ; car, sans répondre, il se leva et sortit.

Lia ne revit pas son père de la soirée. Le lendemain, au déjeuner, elle l'attendit encore inutilement. Il ne descendit pas.

Mais il lui fit dire de monter chez lui quand elle aurait déjeuné elle-même.

Elle se leva aussitôt de table et monta à la chambre de son père.

Il était, comme la veille, moitié assis, moitié couché dans son fauteuil, et avait le visage aussi pâle que s'il était déjà mort.

— Chère enfant, lui dit-il, mon cœur est déjà si plein et si lourd, qu'il me semble près d'éclater : je sens les larmes se soulever et gronder en moi comme un torrent près de briser sa digue, et, comme il me semble que je vais mourir, je t'ai appelée pour que tu saches bien que je porte la peine d'un crime qui n'a pas été commis par moi.

— Oh ! parlez, parlez, mon père ! s'écria l'enfant ; peut-être qu'en racontant vos malheurs, les larmes vous viendront.

Le comte secoua la tête comme un homme qui désespère, mais il n'en continua pas moins.

— Je vais donc te raconter, ma chère enfant, dit-il, comment il se fait que Dieu m'ait refusé des larmes.

« Mon grand-père était un homme dur, qui était arrivé à l'âge de cinquante ans sans avoir eu pitié d'un malheureux. Il était d'une santé robuste, et fort riche, si bien que, n'ayant jamais connu ni la maladie ni la misère, il disait que la maladie était un effet de l'imagination, et la misère le résultat du désordre. Ou, s'il était forcé de reconnaître que la maladie existait réellement, il disait que le malade s'était attiré son mal par sa vie irrégulière ou par un mauvais régime. De sorte que ni pauvre ni malade ne trouvant pitié près de lui, n'y trouvaient non plus des secours.

« Il y avait plus : l'aspect seul des gens malheureux lui était insupportable et la vue des larmes lui donnait des fureurs pendant lesquelles, ayant complètement perdu la raison, il était capable de tout.

« Un jour on signala, aux environs du château, un loup qui faisait d'énormes dégâts. Il avait étranglé des moutons et des chevaux, et même souvent attaqué des hommes ; de sorte que, bien plus encore pour ne plus entendre les plaintes et ne plus voir les larmes des victimes du terrible animal que par un sentiment de philanthropie, mon grand-père résolut de purger la contrée du monstre qui la désolait.

« Il partit avec plusieurs chasseurs du voisinage. Dans la nuit, le loup avait été détourné par un très habile piqueur, de sorte que l'on alla droit à son fort, et que l'animal prit chasse.

« Au bout d'une heure d'une course enragée, le loup, pressé par les chiens, au lieu de prendre un grand parti, comme c'est l'habitude de ces animaux, se réfugia dans la cabane d'un charbonnier.

« Par malheur, l'enfant du charbonnier, qui avait trois ou quatre ans, jouait sur la porte.

« Le loup, furieux, se jeta sur l'enfant et l'étrangla.

« La mère, qui était dans l'intérieur de la cabane, vit ce qui se passait ; mais, avant qu'elle eût pu porter secours à son enfant, le pauvre petit était déjà mort.

« Elle jeta de grands cris. Le père, qui abattait un arbre à vingt pas de là, accourut avec sa hache, et fendit la tête du loup.

« Sur ces entrefaites, mon grand-père, monté sur un cheval ruisselant de sueur, aussi échauffé que son cheval, arrivait avec ses rudes allures.

« Il vit le loup mort, le paysan sa hache sanglante à la main, et la femme qui sanglotait en tenant son enfant mort entre ses bras.

« — Pourquoi pleures-tu, femme, lui cria-t-il, quand le malheur qui t'arrive est de ta faute ? Si tu n'avais pas laissé vagabonder ton enfant, le loup ne l'eût point rencontré sur son chemin, et ne l'eût point étranglé. Et toi, demanda-t-il à l'homme, comment as-tu eu l'audace de tuer le loup que je chassais ?

« — Ah ! seigneur, ayez pitié ! s'écrièrent le charbonnier et sa femme, en pleurant tous les deux à chaudes larmes.

« — Par les cornes du diable ! en avez-vous bientôt fini avec toutes vos pleurnicheries ? fit mon grand-père.

« Et, comme la femme lui montrait, pleurant toujours, le cadavre de son enfant, croyant que cette vue l'attendrirait, exaspéré par cette vue, au contraire, il donna sur la tête de la pauvre femme un tel coup de manche de son fouet, qu'elle tomba à la renverse, roulant d'un côté, tandis que le cadavre de son enfant roulait de l'autre.

« Alors le charbonnier fit un mouvement de menace ; mais, jetant presque aussitôt la hache loin de lui, et levant son bras désarmé sur mon grand-père :

« — Ah ! cœur de marbre ! dit-il, tu ne peux pas voir couler les larmes d'une mère et d'un père qui pleurent leur enfant ; eh bien, au nom du Seigneur je te dis : il viendra pour toi une heure où tu voudras pleurer, où tu ne le pourras pas, où les larmes renfermées en toi te briseront le cœur. Va, et que cette punition de ta dureté pèse sur toi et sur tes enfants, jusqu'à la troisième génération !

« Si peu impressionnable qu'il fût, mon grand-père s'épouvanta de cette malédiction, et, tournant le dos à cette cabane maudite, il s'éloigna au grand galop de son cheval.

« Il avait quatre fils.

« L'aîné fut joueur, dilapida la fortune dont il lui avait rendu compte, s'embarqua pour l'Amérique, et fut noyé dans un naufrage.

« En apprenant cette nouvelle, mon grand-père eut bien envie de pleurer, mais il ne put pas.

« Son second fils entra dans une conspiration politique ; la conspiration échoua, et il eut la tête tranchée comme traître.

« En le voyant marcher à l'échafaud, la tête haute, mais déjà pâle de sa mort prochaine, mon grand-père eût bien voulu pleurer, mais il ne put pas.

« Son troisième fils, qui était son fils bien-aimé, était grand chasseur comme lui. Un jour, comme tous deux couraient le sanglier, le cheval du jeune homme fit un écart, et lança le cavalier contre un arbre où il se brisa la tête.

« Mon grand-père avait vu l'accident ; il sauta à bas de son cheval, mais n'arriva que pour recevoir le dernier soupir de son fils. Mon grand-père leva les mains au ciel, et, avec un effroyable accent de désespoir :

« — Ô mon Dieu ! s'écria-t-il, une larme, une larme !

« Mais la malédiction était là, et, comme il ne pouvait pleurer, son cœur se brisa et il mourut.

« Restait le plus jeune de ses fils, qui fut mon père.

« Celui-là était un jeune homme doux et bon : mais il n'en fut pas moins frappé par le sort, et comme, malgré sa bonté, il ne trouva point de larmes à chaque malheur qui lui arriva, il mourut jeune et quelque temps seulement après que ma mère m'eut mis au monde.

« Maintenant le châtiment pèse sur moi ; car, dans sa malédiction le charbonnier, d'accord avec les paroles de l'Écriture, a dit :

« — Je te maudis, toi et tes enfants, jusqu'à la troisième et la quatrième génération !

« Donc, je vais mourir bientôt, puisque je ne puis pas pleurer.

— Mais, mon père, demanda Lia, ne savez-vous donc pas un moyen d'être relevé de cette terrible malédiction ?

— Oui, répondit le comte, il y en a un, mais si difficile, qu'il ne me laisse aucun espoir.

— N'importe, mon père, s'écria Lia, dites, quel est-il ?

— Le charbonnier qui a prononcé la malédiction vit encore ; c'est aujourd'hui un vieillard de quatre-vingts ans. Après la mort de sa femme et de son enfant, il s'est retiré bien avant dans la montagne, du côté de Falkenstein. Cet homme, qui a fait le mal, sait seul le secret qui le peut guérir ; depuis longtemps, lui-même, en voyant les résultats produits par elle, a regretté la malédiction qu'il avait prononcée, et il l'eût retirée si cela lui eût été possible ; mais la chose lui est interdite. Je l'ai cherché et, à genoux devant lui, je l'ai supplié de m'indiquer un moyen de retrouver mes larmes. Mais lui, secouant la tête : « Le moyen, dit-il, oui, je le connais ; mais il m'est défendu de te l'indiquer, et il n'y a

qu'un cœur d'enfant innocent et pur qui puisse trouver la perle qui a le don précieux de rendre les larmes à ceux qui les ont perdues. »

— Eh ! n'as-tu donc pas, dit Lia en regardant son père avec amour, n'as-tu donc pas près de toi ce cœur innocent et pur ?

— Oui, sans doute, je l'ai, dit-il ; mais, pour moi, Dieu fera-t-il un miracle ?

— Pourquoi douter ? dit l'enfant ; Dieu ne peut-il donc pas tout ce qu'il veut ? Père, indique-moi le chemin qui conduit à la cabane du vieillard, et je me charge de te rapporter la perle qui fait pleurer.

Le comte regarda Lia, et, après un moment de réflexion :

— Eh bien, va donc, lui dit-il, pauvre enfant, pèlerine du bon Dieu ; le Seigneur t'a choisie pour m'apporter aide et consolation, et, pour la première fois, j'ai confiance et j'espère.

Puis il la bénit, et la jeune fille partit pour son aventureux voyage.

On lui avait fait faire un petit costume de paysanne pour qu'on ne s'étonnât point de la voir aller à pied.

Au bout de quatre jours de marche, où la pauvre petite fit de cinq à six lieues par jour, elle arriva à la cabane du charbonnier.

Elle frappa, car la nuit était arrivée. Le charbonnier vint ouvrir.

Comme le lui avait dit son père, c'était un beau vieillard de quatre-vingts ans, à la barbe et aux cheveux blancs ; la solitude et la tristesse avaient donné à son visage une sorte de majesté.

Le vieillard la regarda longtemps avant de lui adresser la parole ; car il voyait bien que ses traits fins et délicats, son teint blanc, ses petites mains fines aux ongles roses, n'étaient point en harmonie avec son costume de paysanne.

Enfin, il lui demanda qui elle était et ce qu'elle voulait.

Alors Lia lui raconta tout : comment elle avait promis à son père de venir demander au vieillard la perle qui fait pleurer, et comment, son père ayant eu confiance en elle, elle était venue.

— Ah ! dit le vieillard, ce n'est point une petite affaire que vous avez entreprise là, ma pauvre enfant, et qui, par malheur, ne dépend pas de moi seul ; mais, enfin, je ferai du moins tout ce que je pourrai.

Il ouvrit alors une armoire pratiquée dans la muraille et qui était toute remplie de flacons de différentes grandeurs ; car le vieillard faisait des élixirs tirés de plantes salutaires, qu'il donnait gratuitement aux malades qui, abandonnés des médecins, s'adressaient à lui.

Parmi tous ces flacons, il en choisit un si petit, qu'il contenait à peine un verre à liqueur. Il renfermait un breuvage couleur de pourpre, que le vieillard donna à la jeune fille.

— Prends ce flacon, mon enfant, lui dit-il, et bois-en le contenu au moment de t'endormir ; et ce que tu verras en rêve c'est ce qu'il te faudra faire pour venir en aide à ton père.

Lia remercia le vieillard de tout son cœur.

— Mais, lui demanda-t-elle avec inquiétude, où passerai-je la nuit ? Je ne puis me remettre en marche dans les ténèbres : je me perdrais ; d'ailleurs, il fait froid dehors, et je pourrais rencontrer sur mon chemin des bêtes féroces, ou des hommes méchants.

— Tu coucheras ici, mon enfant, lui dit le vieillard. Je donne souvent, dans ma pauvre cabane, l'hospitalité à des voyageurs égarés. Moi, je dors d'habitude dans un hamac ; toi, tu dormiras dans ma chambre, sur un lit frais de fougère et de mousse.

Et, en effet, il prépara dans un coin de la chambre le lit de l'enfant ; après quoi il lui servit, pour souper, du pain, du lait et d'excellentes fraises.

Lia fit un des meilleurs repas qu'elle eût jamais faits de sa vie ; puis, se retirant dans sa chambre, elle vida son flacon, et tout aussitôt tomba sur son lit de mousse et de fougère, accablée de sommeil.

Alors commença pour elle, et dès qu'elle eut les yeux fermés, un spectacle merveilleux.

Elle se trouvait dans un immense jardin émaillé de fleurs si splendides, que, n'en ayant jamais vu de pareilles, elle comprit qu'elle n'était pas sur la terre, et que, si elle n'était pas encore au ciel, elle était du moins dans quelque planète intermédiaire. De grands et magnifiques papillons aux ailes d'or et d'azur voltigeaient de fleur en fleur ; du calice des roses et des lis s'élançaient des jets d'eau qui avaient la couleur et le parfum des fleurs d'où ils sortaient ; chacun de ces jets d'eau formait un arc-en-ciel aux vives nuances, et reflé-

tait un soleil, et les yeux de Lia pouvaient se fixer sur tous ces soleils sans être éblouis.

Mais ce qu'elle vit de plus beau et de plus extraordinaire, ce fut une troupe d'anges avec des robes d'azur et des ailes d'argent : les uns avaient des couronnes de fleurs, les autres des couronnes d'étoiles, et quelques-uns une seule flamme au-dessus du front : c'étaient ceux-là qui, moins nombreux, semblaient commander aux autres.

Tous ces anges étaient beaux à ravir, et l'expression particulière de leur physionomie était une ineffable douceur.

Chacun d'eux était chargé d'une besogne qui lui était propre.

L'un remuait la terre du bout de son aile d'argent et là où la terre était remuée, poussaient des plantes et des fleurs.

C'était l'ange du printemps.

L'autre passait dans le ciel traînant après lui un long crêpe tout constellé d'étoiles.

C'était l'ange de la nuit.

Celui-ci montait comme une alouette au plus haut des airs, touchant l'orient du bout de son doigt, et l'orient s'enflammait de teintes roses.

C'était l'ange de l'aurore.

Celui-là, avec un sourire triste, mais d'une admirable sérénité, se précipitait dans le vide comme dans un abîme, tenant une croix à la main.

C'était l'ange de la mort.

Un ange couronné de fleurs expliquait tout cela à Lia.

— Oh ! que tout cela est beau, grand, magnifique ! s'écriait-elle. Mais dites-moi, mon bon ange, je vois là-bas un de vos frères qui tient à la main une balance d'or remplie de perles ; qu'a-t-il à faire, celui-là ? Il a l'air bien sérieux ; mais, en même temps, cependant, il paraît bien bon ?

— C'est l'ange des larmes, répondit celui qu'on interrogeait.

— L'ange des larmes ! s'écria Lia ; oh ! c'est celui-là que je cherchais !

Et elle s'avança vers le bel ange, les mains jointes, dans l'attitude de la prière et en lui souriant avec affabilité.

— Je sais ce que tu veux, lui dit l'ange ; mais crois-tu fermement que je puisse t'aider ? En un mot, as-tu la foi ?

— Je crois que tu peux m'aider, si toutefois Dieu te le permet.

— C'est la vraie foi qui remonte au Seigneur, dit l'ange. Vois ces perles qui sont pures et transparentes comme le cristal : ce sont les larmes d'amour que les hommes répandent sur une bien-aimée perdue ; vois ces perles sombres : ce sont les larmes que versent les victimes de l'injustice et de la persécution ; vois ces perles roses : ce sont les larmes de la pitié que versent les hommes bons sur les souffrances des autres hommes ; vois enfin ces perles dorées : ce sont les larmes du repentir, les plus précieuses de toutes aux yeux du Seigneur. C'est par l'ordre de Dieu que je rassemble toutes ces larmes, qui, un jour, lorsque viendra le moment de la récompense, seront posées dans la balance éternelle, dont l'un des plateaux s'appelle, *justice* et l'autre *miséricorde*.

— Ô bel et bon ange, toi qui sais tout, tu sais pourquoi je viens ; toi qui es l'ange des larmes, tu dois être le meilleur des anges : fais donc, je t'en prie, que mon père, qui n'est point coupable des fautes de son aïeul, puisse pleurer pour que son cœur ne se brise point !

— Ce sera difficile, dit l'ange ; mais Dieu nous aidera.

— Et en quoi Dieu peut-il nous aider ? demanda l'enfant.

— En te faisant trouver une larme, réunion de deux larmes : l'une de repentir, l'autre d'amour, et versées par deux personnes différentes ; ces deux larmes réunies forment la plus précieuse de toutes les perles, et cette perle est la seule qui puisse sauver ton père.

— Oh ! indique-moi donc alors où je puis la trouver ! s'écria Lia.

— Prie Dieu, et il te conduira, dit l'ange.

Lia, dans son rêve, se mit à genoux et pria.

Mais elle se réveilla en terminant sa prière ; la vision était évanouie.

Le jour venu, elle raconta au charbonnier ce qu'elle avait vu en songe, et lui demanda ce qu'elle devait faire.

— Reprends la route de chez toi, mon enfant, répondit le vieillard. L'ange t'a promis que Dieu te viendrait en aide ; attends avec confiance : les anges ne mentent pas.

Lia remercia le vieillard, déjeuna et se remit en chemin.

Mais, vers la moitié du second jour, survint un épais brouillard, qui non seulement fit que peu à peu Lia cessa de voir les montagnes au milieu desquelles elle voyageait, et

dont la double cime lui servait en quelque sorte de direction, mais qui bientôt couvrit jusqu'au chemin.

Tout à coup le chemin se trouva coupé par un précipice.

Au fond du précipice, on entendait gronder un torrent.

Lia s'arrêta ; il était évident qu'elle s'était trompée de route, puisque, en venant, elle n'avait pas vu ce précipice.

Elle regarda de tous côtés ; impossible de rien voir.

Elle appela : une voix lui répondit.

Elle marcha alors dans la direction de la voix.

Bientôt elle aperçut une vieille femme qui était venue pour ramasser du bois mort dans la forêt. Le brouillard l'avait interrompue dans sa besogne ; mais, comme sa charge était à peu près complète, elle s'apprêtait à regagner la maison au moment où elle avait entendu la voix de Lia et où elle avait répondu, comprenant que c'était l'appel d'une personne en détresse.

Lia, qui était pressée de continuer son chemin, lui demanda s'il y avait moyen de descendre dans le précipice et de le traverser.

— Oh ! pour l'amour de Dieu, mon enfant, s'écria la vieille, ne faites pas cela ! c'est un abîme à pic et qui se creuse de plus en plus. Il faudrait, pour sauter par-dessus, avoir les ailes d'un oiseau, ou pour le traverser, les pieds d'un chamois.

— Alors, bonne femme, dit Lia, indiquez-moi donc un autre chemin qui me ramène chez mon père.

Elle lui nomma Hombourg, disant que c'était là qu'elle désirait revenir.

— Oh ! que vous êtes loin de votre route, ma pauvre enfant ! répondit la bonne femme.

— N'importe, répondit l'enfant, j'ai du courage, dites toujours.

— Par cet affreux brouillard, vous ne vous retrouverez jamais, chère petite ; mieux vaut attendre que ce brouillard soit dissipé, il ne dure jamais plus de vingt-quatre heures.

— Mais, en attendant que ce brouillard soit dissipé, où irai-je ? Y a-t-il au moins une auberge dans les environs ?

— Il n'y en a pas à quatre lieues à la ronde, répondit la femme ; mais je vous donnerai volontiers l'hospitalité chez moi, si vous agréez ma pauvre cabane.

Lia accepta avec reconnaissance, et suivit la vieille, qui, malgré l'épaisseur du brouillard, la conduisit tout droit chez elle.

Elle habitait une petite hutte au pied de la montagne.

La hutte n'avait qu'une chambre unique et de l'aspect le plus misérable.

Lia cherchait où se reposer.

— Asseyez-vous sur cette natte, lui dit la vieille en lui présentant une tasse de lait et un morceau de pain noir.

Puis, avec un soupir :

— Voilà tout ce que je puis vous offrir, dit-elle, et cependant je ne fus pas toujours si pauvre. Dans le village, de

l'autre côté de la montagne, je possédais maisons, jardins, champs et prairies, des brebis, des vaches ; en un mot, on me disait riche. J'avais un fils unique qui m'a dissipé toute cette fortune. Mais, continua-t-elle, Dieu m'est témoin que ce n'est pas mon bien que je regrette, et que les larmes que je verse sont des larmes d'amour.

— C'était un méchant homme alors, que votre fils ? demanda Lia.

— Oh ! non, non ! s'écria la pauvre mère. On ne me fera jamais élever la voix contre mon enfant ; non, c'était un bon cœur, au contraire ; seulement, il était léger, et c'est plutôt ma faute que la sienne, s'il n'a pas réussi. Enfant, je négligeais de le punir quand il avait commis quelque faute. Dieu m'avait donné un bon terrain ; c'est ma trop grande faiblesse qui a semé l'ivraie.

Et elle éclata en sanglots.

Lia en eut grande pitié et chercha à la consoler, tout en mangeant son pain et son lait.

Mais, essuyant ses yeux, la femme commença de lui préparer un lit de feuilles sèches, tout en murmurant :

— Dieu l'a voulu ainsi ; ce que Dieu fait est bien fait.

Lia était déjà couchée sur son lit et sur le point de s'endormir, quand, tout à coup, on frappa à la porte.

— Qui êtes-vous ? interrogea la vieille.

— Un voyageur qui demande l'hospitalité, interrompit une voix d'homme venant du dehors.

— Oh ! ma chère femme, pour l'amour de Dieu, dit Lia, n'ouvrez point ; cet homme est peut-être un voleur qui vient nous assassiner.

— Soyez tranquille, ma pauvre enfant, répondit la bonne femme ; que viendrait chercher un voleur dans cette pauvre hutte ? Et, quant à nous assassiner, qui est-ce qui voudrait commettre un crime si inutile que de tuer un enfant et une vieille femme ? C'est quelque pauvre voyageur égaré dans le bois, qui risque de tomber dans le précipice, si je ne le reçois pas ; ne pas le recevoir serait donc agir peu chrétiennement.

Et la bonne femme ouvrit la porte.

L'étranger entra ; il était enveloppé d'un grand manteau qui cachait presque entièrement son visage ; la vieille raviva le feu dans la cheminée, lui présenta du lait et du pain, comme elle avait fait à l'enfant, et l'invita à manger.

Mais lui secoua la tête en signe de refus, tout en regardant la vieille à la lueur du foyer qui lui éclairait le visage.

— Pourquoi donc ne mangez-vous point ? demanda la bonne femme. Vous devez avoir faim, et ce que je vous offre, je vous l'offre de bon cœur. Mangez donc.

— Pas avant que vous m'ayez pardonné, dit l'étranger en rejetant son manteau, en ouvrant ses bras et en montrant son visage baigné de larmes.

— Mon fils ! s'écria la bonne femme.

— Ma mère ! ma mère ! fit le voyageur.

Et tous deux se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

C'était, en effet, le fils perdu, l'enfant prodigue, qui revenait près de sa mère.

Le premier moment fut tout entier à la joie, à l'émotion et aux larmes.

Puis, le fils raconta à sa mère ce qui lui était arrivé.

Nous dirons son histoire en deux mots.

Tant qu'il lui était resté quelque chose de l'argent emporté à sa mère, le jeune homme avait mené une vie légère et dissipée ; puis après la dissipation était venue la misère, et, enfin, une maladie qui l'avait conduit aux portes du tombeau.

Là, il avait trouvé le repentir ; là, il avait compris combien il avait péché contre Dieu et sa mère. Il pria Dieu de lui pardonner et jura de revenir près de sa mère s'il guérissait.

Dieu entendit sa prière et lui rendit la santé.

Alors il songea à accomplir son vœu et à revenir près de sa mère ; mais il avait tout dissipé et avait honte de revenir pauvre et dénué de tout, comme un mendiant.

Or, un jour, il était près du Danube, rêvant au moyen de gagner quelque argent pour retourner près de sa mère, et suivant machinalement des yeux un jeune homme qui s'amusait à nager.

Le père, lui aussi, était sur le bord et admirait la force et l'adresse de son fils.

Tout à coup, le nageur se mit à crier au secours ; il venait d'être pris d'une crampe et se noyait.

Le père se jeta à l'eau ; mais, au lieu de sauver son fils, il l'entraînait au fond, ne sachant pas nager lui-même.

Frantz, au contraire — c'était le nom du fils de la bonne femme —, était un excellent nageur, s'étant dès son enfance exercé dans le Rhin.

Un instant après, le père et le fils étaient sauvés.

Le lendemain, Frantz reçut douze mille francs d'une main inconnue. Son premier mouvement fut de les rendre, ne trouvant pas qu'il dût permettre qu'on lui payât une bonne action.

Mais le père et le fils avaient quitté le pays ; c'étaient deux voyageurs qui passaient, et nul ne savait d'où ils venaient ni où ils étaient allés.

Alors Frantz ne s'était plus fait scrupule, et, riche de ses douze mille francs, plus riche encore de son repentir, il était revenu chez sa mère.

La mère et le fils causèrent encore longtemps près du feu ; car ils avaient tant de choses à se dire, qu'ils ne songeaient point au sommeil.

Il n'en était pas ainsi de Lia. À peine le jeune homme avait-il achevé son récit, qu'elle s'endormit.

Alors elle fit le même rêve qu'elle avait déjà fait ; elle vit le même jardin, les mêmes fleurs, les mêmes papillons, les mêmes anges.

Seulement, cette fois, l'ange des larmes lui fit signe de venir à lui.

Elle y alla.

Il lui tendit alors une perle.

— Tiens, lui dit-il, voici la perle précieuse dont je t'avais parlé ; elle est composée de deux larmes : larme d'amour maternel, larme de repentir filial. Mets cette perle sur le cœur de ton père, et ton père pourra pleurer, et ton père sera guéri.

L'enfant éprouva une telle joie, qu'elle se réveilla.

Le rêve disparut.

Lia crut que c'était un rêve vain comme tous les rêves, et elle attendit tristement le jour.

Le jour vint ; le soleil, en se levant, avait dissipé le brouillard.

Lia voulut quitter la cabane à l'instant même.

— Non, dit la bonne femme ; il faut, mon enfant, que vous acceptiez à déjeuner ; nous pouvons vous le donner maintenant, et nous vous le donnons volontiers, car nous ne sommes plus si pauvres à présent. Le déjeuner fini, Frantz vous remettra sur votre chemin.

Pendant que Lia déjeunait, la vieille arrangea pour son fils, qui n'avait point dormi, le lit que Lia avait occupé.

En l'arrangeant, elle trouva une perle.

— Tenez, mon enfant, dit-elle, voilà ce que vous avez perdu ; c'est bien heureux que j'aie trouvé cette perle, qui me paraît être d'un grand prix.

— Ah ! s'écria Lia, c'est la perle de l'ange !

Et, tombant à genoux, elle remercia Dieu.

Sa prière faite, elle insista pour partir à l'instant même. Frantz la remit dans son chemin, comme la vieille le lui avait promis, et, le lendemain, elle arriva à la maison paternelle.

La vieille femme de charge, qui avait été la nourrice de son père, vint à sa rencontre tout en larmes.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria Lia, mon père serait-il mort ?

— Non ; mais il touche au tombeau. Il vous attendait hier ; il a cru, ou que vous aviez été dévorée par quelque bête féroce, ou que vous étiez tombée dans un précipice. Sa douleur a été immense, et, comme il ne peut pleurer, il a failli mourir étouffé par ses larmes.

— Où est-il ? demanda Lia.

— Dans sa chambre, répondit la vieille femme de charge. Dieu veuille que vous arriviez à temps pour recevoir sa suprême bénédiction et son dernier baiser !

Lia était déjà dans les escaliers. Elle ouvrit la chambre de son père en criant :

— Mon père, me voilà !

Le mourant fit un effort, et tendit les bras à son enfant, en balbutiant :

— Pardonnez-moi, mon Dieu, je meurs !

Mais en même temps qu'il prononçait ces paroles, Lia posait la perle sur le cœur de son père.

Il jeta un grand cri, et un double torrent de pleurs s'élança de ses yeux.

Puis, avec un accent d'ineffable joie :

— Quel bienfait que les larmes ! s'écria-t-il. Dieu en soit remercié et toi aussi, mon enfant !

Et il vécut encore de longues années, versant désormais des larmes dans la peine comme dans la joie.

Le sifflet enchanté

Il y avait une fois un roi riche et puissant qui avait une fille d'une beauté remarquable. Lorsque celle-ci arriva à l'âge de se marier, il fut enjoint par une ordonnance criée à son de trompe et affichée sur tous les murs, à ceux qui avaient des prétentions à l'épouser, de se réunir dans une vaste prairie.

Là, la princesse jetterait en l'air une pomme d'or, et celui qui parviendrait à s'en emparer n'aurait plus qu'à résoudre trois problèmes, après quoi il deviendrait l'époux de la princesse, et, par conséquent, le roi n'ayant point de fils, l'héritier du royaume.

Le jour fixé, la réunion eut lieu : la princesse jeta la pomme en l'air, mais les trois premiers qui s'en emparèrent n'avaient accompli que la tâche la plus facile, et aucun des trois n'essaya même d'entreprendre ce qui restait à faire.

Enfin, la pomme lancée une quatrième fois par la princesse, tomba aux mains d'un jeune berger, qui était le plus beau, mais aussi le plus pauvre de tous les prétendants.

Le premier problème, bien autrement difficile à résoudre qu'un problème de mathématiques, était celui-ci :

Le roi avait fait enfermer dans une écurie cent lièvres ; celui qui parviendrait à les mener paître dans la prairie où avait lieu l'assemblée, et, les ayant conduits le matin, les ramènerait tous le soir, aurait résolu le premier problème.

Lorsque cette proposition eut été faite au jeune berger, il demanda un jour pour réfléchir ; le lendemain, il répondrait affirmativement ou négativement.

La demande parut si juste au roi, qu'elle lui fut accordée.

Il prit aussitôt le chemin de la forêt, pour y méditer à son aise sur les moyens à employer pour réussir.

Il suivait lentement et la tête baissée un sentier étroit, longeant un ruisseau, lorsque, sur ce sentier même, il rencontra une petite vieille aux cheveux tout blancs, mais à l'œil encore vif, qui lui demanda la cause de sa tristesse.

Mais le jeune berger répondit en secouant la tête :

— Hélas ! personne ne peut me venir en aide, et, cependant, j'ai bien envie d'épouser la fille du roi.

— Ne te désespère pas si vite, répondit la petite vieille ; raconte moi ce qui te chagrine, et peut-être pourrai-je te tirer d'embarras.

Notre berger avait le cœur si gros, qu'il ne se fit aucunement prier et lui raconta tout.

— N'est-ce que cela ? demanda la petite vieille, en ce cas, tu es bien bon de te désoler.

Et elle prit dans sa poche un sifflet d'ivoire et le lui donna.

Ce sifflet ressemblait à tous les sifflets ; aussi le berger, pensant qu'il y avait sans doute une façon particulière de s'en servir, se retourna-t-il du côté de la petite vieille pour lui faire quelques questions, mais elle avait déjà disparu.

Mais, plein de confiance dans celle qu'il regardait comme un bon génie, il alla le lendemain au palais, et dit au roi :

— J'accepte, sire, et viens chercher les lièvres pour les mener paître dans la prairie.

Alors le roi se leva et dit à son ministre de l'Intérieur :

— Faites sortir tous les lièvres de l'écurie.

Le jeune berger se mit sur le seuil de la porte pour les compter ; mais le premier était déjà bien loin quand le dernier fut mis en liberté ; si bien que, lorsque le berger arriva dans la prairie, il n'avait plus un seul lièvre avec lui.

Il s'assit tout pensif, n'osant croire à la vertu de son sifflet. Mais, cependant, il lui fallut recourir à cette dernière ressource ; il l'appuya donc à ses lèvres et souffla dedans de toutes ses forces.

Le sifflet rendit un son aigu et prolongé.

Aussitôt, à son grand étonnement, de droite, de gauche, devant, derrière, de tous côtés enfin, accoururent les cent lièvres, qui se mirent tranquillement à paître autour de lui.

On vint annoncer au roi ce qui se passait, et comment le jeune berger allait probablement résoudre le problème des cent lièvres.

Le roi en référa à sa fille.

Tous deux furent fort contrariés, car si le jeune berger réussissait dans les deux autres problèmes comme il allait sans doute réussir dans le premier, la princesse devenait la

femme d'un simple paysan, ce qui était on ne peut plus humiliant pour l'orgueil royal.

— C'est bien, dit la princesse à son père, avisez de votre côté, je vais aviser du mien.

La princesse rentra chez elle, se déguisa de façon à se rendre méconnaissable ; après quoi elle fit venir un cheval, monta dessus, et se rendit près du jeune berger.

Les cent lièvres caracolaient joyeusement autour de lui.

— Voulez-vous me vendre un de vos lièvres ? demanda la jeune princesse.

— Je ne vous vendrais pas un de mes lièvres pour tout l'or du monde, répondit le berger, mais vous pouvez en gagner un.

— À quel prix ? demanda la princesse.

— En descendant de votre cheval, en vous asseyant sur le gazon et en passant un quart d'heure avec moi.

La princesse fit quelques difficultés ; mais comme il n'y avait que ce moyen d'obtenir le lièvre, elle mit pied à terre et s'assit près du jeune berger.

Au bout d'un quart d'heure, pendant lequel le jeune berger lui conta mille choses tendres, elle se leva, réclamant son lièvre, et, fidèle à sa promesse, le jeune berger le lui donna.

La princesse l'enferma avec joie dans un panier attaché à l'arçon de sa selle et reprit le chemin du palais.

Mais à peine eut-elle fait un quart de lieue, que le berger approcha le sifflet de ses lèvres et siffla, et qu'à ce bruit, qui

le rappelait impérieusement, le lièvre souleva le couvercle du panier, sauta à terre, et se sauva à toutes jambes.

Un instant après, le berger vit venir à lui un paysan, monté sur un âne ; c'était le vieux roi qui s'était aussi déguisé, et qui était sorti de son palais dans le même but que sa fille.

Un grand sac pendait au bât de son âne.

— Veux-tu me vendre un de tes lièvres ? demanda-t-il au berger.

— Mes lièvres ne sont point à vendre, dit le pâtre ; ils sont à gagner.

— Et que faut-il faire pour en gagner un ?

Le pâtre chercha un instant.

— Il faut baiser trois fois le derrière de votre âne, dit-il.

Cette condition bizarre répugnait fort au vieux roi, qui ne voulait pas, à toute force, s'y soumettre. Il offrit jusqu'à cinquante mille francs d'un des lièvres, mais le berger tint bon.

Enfin le roi, qui voulait absolument son lièvre, en passa par la condition imposée, si humiliante qu'elle fût pour un roi. Il baisa trois fois le derrière de son âne, fort étonné qu'un roi lui fit un pareil honneur, et le berger, fidèle à sa promesse, lui donna le lièvre demandé avec tant d'insistance.

Le roi fourra le lièvre dans son sac et partit au grand trot de son âne.

Mais à peine eut-il fait un quart de lieue, qu'un coup de sifflet se fit entendre, et qu'à ce coup de sifflet le lièvre gratta si bien qu'il fit un trou à son sac et s'enfuit.

— Eh bien ? demanda la princesse au roi en voyant celui-ci revenir au palais.

— Que vous dirai-je, ma fille, répondit le roi. C'est un garçon fort entêté, qui à aucun prix n'a voulu me vendre un lièvre. Mais soyez tranquille, il ne sortira pas aussi facilement des deux autres épreuves que de celle-ci.

Il va sans dire que le roi ne parla pas plus de la condition à l'aide de laquelle il avait un instant tenu son lièvre que la princesse n'en avait parlé elle-même.

— C'est absolument comme moi, dit la princesse, je n'ai pu obtenir un de ses lièvres ni pour or ni pour argent.

Le soir, le berger revint avec ses lièvres ; il les compta devant le roi : il n'y en avait ni un de plus ni un de moins ; ils furent remis au ministre de l'Intérieur, qui les fit rentrer dans leur écurie.

Le roi dit alors :

— La première épreuve est résolue. Il s'agit maintenant de triompher de la seconde.

« Fais bien attention, jeune homme.

Le berger prêta l'oreille.

— J'ai là-haut, dans mon grenier, continua le roi, cent mesures de petits pois et cent mesures de lentilles ; lentilles et pois sont mêlés les uns avec les autres ; si tu parviens

cette nuit à les séparer sans lumière tu auras résolu le second problème.

— J'en fais mon affaire, répondit le berger.

Et le roi appela son ministre de l'Intérieur, qui le conduisit au grenier, l'y enferma et remit la clef au roi.

Comme il faisait déjà nuit et que, pour une pareille besogne, il n'y avait pas de temps à perdre, le berger prit son sifflet et siffla.

Aussitôt accoururent cinq mille fourmis, qui se mirent à remuer les lentilles et les pois jusqu'à ce qu'ils fussent séparés en deux tas.

Le lendemain, le roi, à son grand étonnement, vit que le travail était accompli ; il eût bien voulu faire des difficultés, mais il n'y avait pas la plus petite objection à élever.

Il lui fallait donc compter sur cette chance passablement douteuse, après les deux premières victoires, que le berger succomberait dans la troisième épreuve.

Cependant, comme elle était la plus rude de toutes, le roi ne désespéra point.

— Il s'agit maintenant, lui dit-il, de te rendre, à la nuit tombante, à la paneterie du palais, et de manger en une nuit le pain cuit pour toute la semaine ; si demain matin il n'en reste pas une miette, je serai content de toi et tu épouseras ma fille.

Le soir même, le jeune berger fut conduit à la paneterie, laquelle était tellement pleine, qu'il n'y restait qu'une toute petite place vide près de la porte.

Mais à minuit, lorsque tout fut tranquille dans le palais, le berger prit son sifflet et siffla.

Aussitôt accoururent dix mille souris qui se mirent à ronger le pain de telle façon, que le lendemain il n'en restait plus une miette.

Alors le jeune homme frappa de toutes ses forces à la porte, et cria :

— Dépêchez-vous d'ouvrir, s'il vous plaît ; j'ai faim.

La troisième épreuve était donc aussi victorieusement accomplie que les deux autres.

Cependant, le roi tenta de lui chercher quelque chicane.

Il se fit apporter un sac contenant six mesures de blé, et, ayant réuni bon nombre de ses courtisans :

— Raconte-nous, lui dit-il, autant de mensonges qu'il en pourra entrer dans ce sac, et quand ce sac sera plein, tu auras ma fille.

Alors le berger raconta tous les mensonges qu'il put trouver ; mais il était à la moitié de la journée et au bout de ses mensonges que le sac était loin d'être plein.

— Eh bien, continua-t-il, tandis que j'étais en train de garder mes lièvres, la princesse est venue me trouver déguisée en paysanne, et, pour avoir un de mes lièvres, elle m'a permis de lui prendre un baiser.

La princesse, qui, ne se doutant pas de ce qu'il allait dire, n'avait pu lui fermer la bouche, devint rouge comme une cerise, si bien que le roi commença de croire que le mensonge du jeune berger pourrait bien être une vérité.

— Le sac n'est pas encore plein, s'écria le roi, quoique tu viennes d'y laisser tomber un bien gros mensonge ; continue.

Le berger salua et reprit :

— Un instant après que la princesse a été partie, j'ai vu Sa Majesté, déguisée en paysan et montée sur un âne. Elle aussi venait pour m'acheter un lièvre ; or, quand j'ai vu qu'il en avait si grande envie, figurez-vous que j'ai forcé le roi de...

— Assez, assez ! s'écria le roi, le sac est plein.

Huit jours après, le jeune berger épousa la princesse.

Le roi des quilles

1

Gottlieb le tourneur

Berlin, mes chers enfants, est, comme vous le savez, la capitale de la Prusse. Mais, ce que vous ne savez pas, c'est que, sous le règne de ce roi bossu et à longue queue nommé Frédéric le Grand, il existait à Berlin un excellent ouvrier tourneur nommé Gottlieb.

Lui, n'avait pas de queue, était droit et beau de visage : il pouvait avoir de vingt-quatre à vingt-cinq ans.

Sa figure rayonnait de franchise et de gaieté.

Mais à ces avantages physiques, il joignait quelque chose de plus précieux encore : il avait été, sinon au collège ou à l'université, du moins à l'école. Il savait lire, écrire, compter ; il dessinait suffisamment pour se faire à lui-même certains modèles nouveaux qui n'avaient pas peu contribué à le mettre en vogue, ou plutôt à mettre en vogue le patron chez lequel il travaillait, de sorte que chaque maître était ambitieux d'avoir dans son atelier un si brave compagnon.

Aussi les camarades de Gottlieb, qui avaient commencé par être jaloux de lui, avaient-ils fini par reconnaître fran-

chement sa supériorité et le traiter avec toutes sortes d'égards, tandis que les simples apprentis le regardaient avec admiration, en disant :

— Ah ! si je pouvais un jour devenir aussi fort que lui !

Par malheur, cette supériorité porta un mauvais fruit : elle enfanta l'orgueil.

Non pas l'orgueil à l'endroit de son état — ce n'eût rien été, car l'orgueil lui eût fait faire de nouveaux progrès —, mais l'orgueil à propos de toutes choses.

Or, l'orgueil a presque toujours une compagne encore pire que lui : c'est l'envie.

Ce fut par ce point faible que le mauvais esprit l'attaqua.

Gottlieb avait d'abord voulu être le premier en science et le premier en bonne conduite parmi ses compagnons ; mais bientôt cette louable émulation ne lui suffit plus : il voulut être le mieux mis, le plus fort et le plus adroit aux exercices du corps. Si à cet égard il se voyait surpassé par quelque autre, il concevait pour lui une antipathie qui dégénérait en haine, et ne trouvait de repos que lorsqu'il avait, non pas égalé, mais surpassé son rival.

C'est une triste passion que celle de l'envie, mes chers enfants, et qui devait être pour Gottlieb, comme vous allez le voir, la source des plus affreux tourments.

Tous les dimanches, Gottlieb allait se promener, de deux heures à cinq heures, c'est-à-dire entre son dîner et son goûter, sur la place des divertissements. Toute la classe d'ouvriers à laquelle appartenait Gottlieb, et même la classe supérieure de la bourgeoisie, se réunissaient aux mêmes heures sur cette place. Là, on jouait à toutes sortes de jeux,

au tonneau, aux quilles, au ballon, au cochonnet ; les enfants, de leur côté, jouaient à la toupie, au sabot, au bouchon, aux billes, à la balle, au cerf-volant et au cerceau. Les femmes et les vieillards s'asseyaient sur des bancs plantés à leur intention ; les hommes se tenaient debout ou se promenaient en causant des affaires du temps.

Gottlieb avait l'habitude, lorsqu'il arrivait sur la place, d'y produire une certaine sensation. On se retournait à son approche, on le suivait des yeux lorsqu'il passait, et l'on murmurait tout bas : C'est le beau Gottlieb, l'ouvrier tourneur.

Un dimanche, Gottlieb alla, selon son habitude, sur la place des divertissements, mais, à son grand étonnement, il n'entendit point le murmure habituel qui s'élevait à son approche. L'attention hebdomadaire dont il était l'objet ne se manifesta point. Tout le monde, hommes, femmes et enfants, courait aux quilles, et formait là un immense cercle autour d'un homme grand et maigre, qui avait défié les meilleurs joueurs.

Cet homme portait le costume d'un ouvrier endimanché, et il excitait l'étonnement général par l'adresse avec laquelle il lançait la boule, et par le succès qu'il obtenait.

Gottlieb fendit la presse et arriva au premier rang.

Deux choses le blessèrent vivement, d'abord l'attention que la foule, à son détriment, accordait à cet homme, et ensuite l'habileté réelle qu'il déployait à un jeu où Gottlieb avait la prétention de surpasser tous ses compagnons.

Aussi, emporté par son orgueil, Gottlieb offrit à l'inconnu de jouer contre lui un thaler.

Il espérait que l'inconnu n'oserait pas risquer une pareille somme ; mais il se mit à rire, tira une poignée de thalers de sa poche et en laissa tomber un près de celui que Gottlieb avait jeté à terre.

Mais au lieu de surpasser l'étranger comme il l'espérait, Gottlieb fit *blanc* sur *blanc*, ce qui ne lui était jamais arrivé.

Vous savez, mes chers enfants, que l'on appelle *faire blanc* passer au milieu ou à côté des quilles sans en renverser une seule.

Et à chaque blanc que faisait Gottlieb, l'étranger poussait un rire désagréable à tout le monde, mais particulièrement à Gottlieb.

Cependant, comme par complaisance, l'étranger laissait prendre à Gottlieb un certain nombre de points, mais aussitôt que Gottlieb approchait du chiffre qu'il fallait atteindre, en un ou deux coups l'inconnu l'atteignait, le dépassait et gagnait la partie, abattant, s'il était besoin, les neuf quilles d'un coup, ce que Gottlieb, non seulement n'avait jamais fait, mais n'avait jamais vu faire à personne.

Gottlieb joua deux heures avec l'inconnu, sans plus de succès une partie que l'autre, et perdit six thalers, ce qui était son gain de toute la semaine.

Mais ce n'étaient point ces six thalers qui lui faisaient le cœur gros, c'était la honte d'être battu devant toute cette foule si souvent témoin de son triomphe.

Aussi, à la dernière partie, furieux, hors de lui, aveuglé par la colère, Gottlieb était-il prêt à jeter sa boule à la tête de l'inconnu ; mais il eut le vague sentiment que, plus adroit que lui, l'étranger serait peut-être aussi plus fort, et qu'il ré-

jouerait les spectateurs, dont quelques-uns ne cachai-ent point leur satisfaction, par le spectacle d'une double défaite.

Il se contenta donc de murmurer entre ses dents.

— Il n'y a qu'un sorcier qui puisse jouer aux quilles comme cet homme y joue.

Mais, si bas qu'il eût mâchonné ces paroles, l'étranger les avait entendues.

— Si un long exercice et une grande adresse, dit-il d'une voix calme, sont de la sorcellerie, oui, je suis sorcier, mais j'ai joué aux quilles par toute l'Allemagne, et quoique partout j'aie gagné, je ne me suis jamais entendu faire un pareil reproche.

Et, ramassant son thaler à lui, le seul qu'il eût eu besoin de mettre au jeu, et les six thalers que Gottlieb avait successivement tirés de sa poche, il les mit tranquillement dans son gousset, en faisant au pauvre compagnon quelques éloges ironiques sur la façon dont il jouait aux quilles, et en lui souhaitant meilleure chance pour le dimanche suivant.

— Restez-vous donc ici jusqu'à dimanche ? lui demanda Gottlieb.

— Non, répondit l'étranger avec son ricanement sinistre, mais je reviendrai bien volontiers, si vous voulez prendre votre revanche.

Ainsi provoqué, Gottlieb n'osa refuser.

— Eh bien soit, dit-il, je vous attends.

— À dimanche donc, reprit l'étranger.

Et, saluant la foule, il s'éloigna en sifflant un air si singulier, que personne, non seulement n'avait entendu siffler cet air, mais même siffler de la façon dont sifflait l'inconnu.

Aussi, tant qu'on entendit l'étrange mélodie, personne n'eut-il l'idée de l'interrompre par ses paroles, de même que, tant qu'il fut visible, personne n'eut l'idée de regarder d'un autre côté que celui par lequel il s'éloignait.

Gottlieb semblait, comme les autres, être sous le charme.

Mais lorsque les yeux se détournèrent de l'étranger, ils se tournèrent vers Gottlieb.

Alors courut par la foule comme un écho du rire de l'étranger ; toute bienveillance semblait éteinte dans les cœurs à l'endroit du pauvre Gottlieb, et ce fut à qui lui jetterait la raillerie.

Gottlieb eût bien voulu tomber sur celui des railleurs qui était le plus près de lui ; mais il comprit que, s'il tombait sur celui-là, tous les autres tomberaient sur lui.

On lui faisait payer en un jour tous ses triomphes de l'année.

Gottlieb, tout enragé qu'il était au fond du cœur, se contenta donc de dire :

— C'est bien, on verra dimanche.

Et il se retira.

Mais il se retira avec une intention.

C'était de s'enfermer dans sa chambre, où il avait des instruments et du bois, d'y tourner un jeu de quilles et une

boule, et de s'exercer tous les jours, afin de disputer le dimanche suivant la victoire, s'il ne pouvait la remporter.

Ce qui l'avait humilié, c'était la plénitude de sa défaite.

Comme c'était un très habile ouvrier que Gottlieb, son jeu de quilles et sa boule furent achevés pour le lendemain à l'heure du dîner.

Dans l'ardeur qu'il avait mise à son travail, il n'avait ni soupé, ni déjeuné. Il se contenta de manger une grande assiettée de soupe, mit un morceau de pain dans sa poche, prit sous son bras ses quilles, dans sa main sa boule, s'achemina vers le jardin, et, refermant avec soin la porte derrière lui, il chercha un endroit propice à son étude.

L'endroit fut bientôt trouvé ; c'était sous une allée de tilleuls qui, par la régularité de sa double ligne, devait servir de conducteur à l'œil.

Il dressa les quilles, mesura la même distance que la veille, c'est-à-dire dix-huit pas, et se mit à jouer seul.

Là, il retrouva son adresse première.

Il abattit bien deux, trois, quatre, cinq, et même six quilles, mais jamais, comme l'étranger, il ne put abattre les neuf d'un seul coup.

Gottlieb mettait une telle action à cette espèce de répétition, qu'il comptait comme s'il jouait réellement.

Il en avait quatre-vingt-onze, qu'il avait amassés en vingt coups, et par conséquent il ne lui restait plus que neuf à faire, lorsqu'en revenant à sa place et en se retournant pour lancer sa boule, il vit, à son grand étonnement, l'étranger debout et les bras croisés près du jeu de quilles.

Une sueur froide courut par tout le corps de Gottlieb. Par où avait-il pu pénétrer dans le jardin, quand il croyait avoir fermé la porte avec tant de soin ?

L'étranger ne parut pas remarquer l'étonnement du compagnon tourneur.

— Ah ! ah ! dit-il, comme s'il eût compté les quilles abattues depuis le commencement de la partie, quatre-vingt-onze. C'est maintenant qu'il faudrait abattre les neuf quilles d'un coup.

— Impossible, murmura Gottlieb avec un soupir.

— Bah ! impossible, reprit l'étranger, parce que vous vous y prenez mal. Tenez, prêtez-moi votre boule, et vous allez voir comment on en fait neuf d'un coup.

Et il s'approcha de Gottlieb qui, espérant surprendre le secret de l'inconnu, lui mit sa boule dans la main.

L'inconnu, sans même viser, lança la boule, et abattit les neuf quilles.

— Vous le voyez, dit-il, ce n'est pas plus difficile que cela.

Gottlieb plongea sa main avec colère dans ses cheveux, il s'en fût volontiers arraché une poignée.

L'inconnu éclata de rire.

Il y avait dans ce rire quelque chose de métallique et de strident qui exaspérait Gottlieb.

Il en revenait à l'idée qui lui était déjà passée par l'esprit sur la place de divertissement, c'est-à-dire de tomber sur l'étranger et de l'assommer.

Mais en l'examinant, en le voyant si sec et si nerveux, Gottlieb comprenait que ce n'était pas une victoire facile, mais que c'était à coup sûr une lutte dangereuse.

En ce moment, l'étranger lui posa la main sur l'épaule.

Gottlieb tressaillit, il lui sembla que cinq ongles aigus lui entraient dans la chair.

Cependant on eût dit qu'une puissance surnaturelle le fixait à sa place.

— En vérité, lui dit l'inconnu, je t'avais cru jusqu'ici un homme intelligent, Gottlieb, mais à ma grande honte, je vois que je m'étais trompé.

— Pourquoi cela ? demanda le tourneur.

— Mais parce que, désirant apprendre mon secret, au lieu de chercher à entrer en amitié avec moi pour que je te le communique, tu songes de quelle façon tu pourras te venger d'un homme qui n'a d'autre tort à ton égard que d'être plus fort que toi aux quilles.

Gottlieb regarda l'étranger avec étonnement, il venait de lire au plus profond de sa pensée.

Mais, éludant une réponse directe, trop embarrassante à faire pour lui :

— Il y a donc un secret ? demanda-t-il.

— Sans doute, qu'il y a un secret, répondit l'inconnu.

— Et ce secret, tu peux me l'apprendre ?

— Non seulement je puis te l'apprendre, mais même je ne demande pas mieux.

Gottlieb fit un mouvement de joie qui n'échappa point à l'inconnu.

— Cependant, lui dit celui-ci, tu connais trop le monde, compagnon, pour ne pas savoir que l'on ne donne rien pour rien.

— Ah ! ah ! fit Gottlieb.

— Au reste, que t'importe, si je te demande une chose qu'il te soit facile de m'accorder ?

— Eh bien ! voyons, que me demandes-tu ? fit Gottlieb.

L'inconnu se gratta l'oreille.

— Parle donc ! insista Gottlieb.

— Attends donc, lui dit l'inconnu, il me faut le temps de réfléchir. Je voudrais te traiter en ami, et, comme je te l'ai dit, te demander quelque chose qu'il te soit facile de m'accorder. Par exemple, t'engagerais-tu à me promettre de ne plus jamais boire de la bière blanche ?

— Oh ! non, quant à cela, non ! Je ne ferai jamais une telle promesse ! s'écria Gottlieb avec fermeté. Je suis un véritable enfant de Berlin, et je ne saurais vivre sans bière blanche, aussi, demande-moi autre chose, ou garde ton secret.

— Eh bien, voyons, je veux être bon prince. Engage-toi, pendant tout le reste de ta vie, à jouer aux quilles au moins trois fois par semaine.

— Oh ! quant à cela, s'écria Gottlieb enchanté, de grand cœur et je te fais volontiers une promesse qui me procurera tous les deux jours un délassement agréable.

Et là-dessus il frappa amicalement dans la main de l'inconnu, mais au moment où les deux mains se touchaient, il sembla à Gottlieb que tout son sang s'allumait dans ses veines, une gaieté extraordinaire l'anima, il se mit à sauter de joie.

— Eh bien, à la bonne heure, voilà comme tu me plais, lui dit le grand maigre, finissons donc notre marche ; je te donne la faculté de renverser les neuf quilles à chaque coup, ce qui t'assure la victoire sur tous les joueurs de quilles de l'Allemagne, et même de France, et toi tu t'engages à jouer aux quilles trois fois la semaine, est-ce bien cela ?

— C'est cela ! : s'écria vivement Gottlieb.

— Seulement, prends garde à toi, si tu ne tiens pas ta parole ! reprit l'inconnu d'un ton menaçant.

— Sur quoi faut-il faire serment ? demanda Gottlieb.

— Sur ton salut éternel ! dit l'étranger.

— Je le jure ! fit Gottlieb en étendant la main.

— Oh ! dit l'étranger, cela ne se pratique pas ainsi : tu connais le proverbe qui dit : *Verba volant ; scripta manent*. Écrivons.

Et fouillant dans sa poche, il en tira du papier, de l'encre et une plume, dressa un contrat en règle, et invita Gottlieb à le signer.

Gottlieb prit lecture du contrat, et, comme il ne contenait que ce qui avait été convenu, il signa sans difficulté.

L'étranger relut à son tour le papier, le plia en quatre, et le fourra dans sa poche, en riant de ce rire qui avait tant in-

quiétude Gottlieb, et qui, cette fois, lui fit courir un frisson dans les veines.

— Là, dit-il, tout est maintenant en règle. Du moment où tu as buriné ton paraphe sur notre convention, tu as reçu la faculté que tu désirais : tu es maintenant le plus fort joueur de quilles qu'il y ait au monde ; seulement n'oublie pas de jouer trois fois par semaine. Si une seule fois tu oublies, tu es perdu. Tu as juré sur ta félicité éternelle, et tu m'appartiens, car je n'ai pas besoin de te dire, je présume, que je suis Satan.

« Toutefois, ajouta le mauvais esprit, comme poussé par une force supérieure, je dois te déclarer une chose, c'est que notre contrat devient nul du moment où tu trouves un joueur plus fort que toi.

« Mais, ajouta-t-il en riant de son rire diabolique, je suis tranquille, je sais bien que tu ne le trouveras point.

À ces mots, l'étranger disparut tout à coup, sortant de scène comme il y était entré, et laissant Gottlieb seul et stupéfait.

Car Gottlieb savait maintenant à quel joueur de quilles il avait eu affaire.

Comment Gottlieb fut proclamé le roi des quilles, mais ne trouva plus personne qui voulut jouer avec lui.

L'émotion qui s'était emparée de Gottlieb à la disparition de l'étrange compagnon avec lequel il venait de conclure son pacte ne fut pas de longue durée, car bientôt la pensée de la précieuse acquisition qu'il venait de faire chassa tout autre sentiment de son cœur.

— Ah ! s'écria-t-il dans sa joie, comme ils vont ouvrir les yeux et la bouche, les autres, en me voyant renverser les neuf quilles à chaque coup ! Ils vont devenir enragés de jalousie, et personne n'osera plus élever la voix contre moi. Toutes les neuf à chaque coup ! On m'appellera le roi des quilles, et l'on viendra de toute l'Allemagne pour m'admirer. On m'invitera dans tous les quilliers, et l'on donnera des fêtes en mon honneur.

« Et quand je pense au peu que me coûte un pareil talent, car, au bout du compte, qu'ai-je promis ? De jouer aux quilles trois fois par semaine, voilà tout, et ma supériorité doit durer jusqu'à ce que je trouve quelqu'un de plus fort que moi, c'est-à-dire toujours. Le plus grand joueur du monde, puisqu'il n'y a que neuf quilles au jeu, n'en pourra pas renverser plus de neuf. Hourra ! je suis l'homme le plus heureux de la terre !

Tout à coup son front se rembrunit ; cette pensée lui était venue que peut-être l'étranger n'avait fait que s'amuser à ses dépens : cette réflexion, en effet, lui causait une terrible anxiété ; en conséquence il redressa les quilles abattues, ramassa la boule, courut à la distance ordinaire, et, tout tremblant d'émotion, lança la boule.

L'inconnu ne l'avait pas trompé, les neuf quilles tombèrent.

— Toutes les neuf ! s'écria Gottlieb en sautant de joie.

Et il redressa de nouveau et de nouveau les abattit.

Il continua de jouer ainsi jusqu'à ce que la nuit fût venue, car il éprouvait une indicible sensation de joie à la chute de ses neuf quilles, si bien que, s'il y eût eu de la lune au ciel, il eût passé la nuit à jouer tout seul.

Mais quand l'obscurité fut si épaisse qu'il ne put voir à quatre pas de lui, force lui fut de rentrer, il se consola en disant qu'il rentrait pour prendre du repos.

Seulement Gottlieb avait trouvé le mot, mais il chercha inutilement la chose ; il se roula sur son lit plus de trois heures avant de pouvoir s'endormir ; puis, une fois endormi, il fit les rêves les plus bizarres, se réveillant en sursaut de dix minutes en dix minutes, heureux de n'avoir fait que rêver ; il va sans dire que l'homme grand, sec et maigre jouait toujours le principal rôle dans ses visions.

Le lendemain, Gottlieb, en se levant, se sentit tout brisé ; aussi résolut-il de se reposer en jouant. Il se leva, mit ses vêtements du dimanche, alla chez son patron et lui dit qu'une indisposition lui étant survenue, il ne pouvait travail-

ler ; il demandait donc un congé de vingt-quatre heures, promettant de rattraper incessamment le temps perdu.

Le patron fit la moue, mais il lui accorda sa demande, ne voulant pas contrarier un si habile ouvrier : d'ailleurs, son visage portait les traces de la fatigue de la veille et de l'insomnie de la nuit.

Gottlieb, ayant congé, se mit à flâner par la ville : mais, s'il faut le dire, il ne faisait guère attention à ce qui se passait autour de lui, ne pensant qu'à sa science, et voyant toujours les neuf quilles sauter en l'air au contact de la boule ; aussi ne tarda-t-il point, sans même avoir eu la volonté d'y venir, à se trouver sur la place de divertissement.

Il n'y avait encore personne.

Gottlieb regarda sa montre ; il n'était en effet que dix heures du matin, et la place de divertissement n'était réellement fréquentée que dans l'après-midi. Le jeune ouvrier s'assit à la porte d'un cabaret, se fit donner un pot de cette bière blanche à laquelle il avait refusé de renoncer, et s'abandonna à ses réflexions.

Mais les réflexions se résumaient toutes dans ces six mots :

Toutes les neuf à chaque coup !

Il but une première chope de bière, puis une seconde, puis une troisième ; alors la lassitude de la veille et l'insomnie de la nuit commencèrent à agir sur lui. Il s'endormit, murmurant encore dans son sommeil : Toutes les neuf à chaque coup.

Il dormit ainsi jusque vers deux heures de l'après-midi, heure à laquelle le jardin commença de se remplir de

monde, et où les premières quilles furent dressées sur le quillier. Mais à ce bruit, qui pénétra au plus profond de son sommeil, il se réveilla tout à coup joyeux et dispos.

D'un saut il était sur le quillier et s'écria gaiement :

— Bonjour à tout le monde. Voilà ma mise. J'en suis.

Les joueurs étaient en partie ceux de la veille, et, comme ils avaient encore en fraîche mémoire sa mauvaise chance de la veille à l'étranger, ils commencèrent à goguenarder, se réjouissant d'avance de lui gagner son argent.

Mais pour cette fois leur erreur fut grande.

Gottlieb, à leur grand étonnement, renouvela le miracle opéré la veille par l'étranger, renversant les neuf quilles à chaque coup, de sorte qu'en peu d'instantes il eut gagné une somme assez ronde.

Cette adresse surpassait celle de l'inconnu qui, quoique jouant de première force, avait de temps en temps laissé deux ou trois quilles debout.

Aussi les joueurs commencèrent-ils de chuchoter entre eux, et comme Gottlieb continuait d'abattre les neuf quilles à chaque coup, un de ses compagnons, plus mauvaise tête que les autres, donna un coup de pied dans les quilles, en disant que Gottlieb était un mauvais drôle et leur gagnait leur argent à l'aide de quelque tour infernal.

Mais Gottlieb se mit à rire, disant que chacun était libre de penser ce que bon lui semblerait. La veille, il avait fait à l'étranger le même compliment qu'on venait de lui faire, et tout le monde s'était moqué de lui. Il ajouta qu'il avait attentivement étudié la manière de procéder de l'inconnu, qu'il s'était, le même soir, exercé tout seul à faire le grand coup,

et qu'après une foule d'épreuves inutiles, il avait enfin trouvé le secret.

Ces paroles, qui pouvaient être la vérité, parurent logiques aux autres joueurs, qui réprimandèrent celui qui s'était emporté ; mais Gottlieb continuait d'abattre les neuf quilles à chaque coup, et par conséquent empochait les enjeux à chaque partie. Celui qui avait déjà insulté Gottlieb revint à la charge, et cette fois trouva ses compagnons disposés à le soutenir. En effet, au lieu de l'admiration qu'il avait cru exciter, le trop habile joueur n'avait fait naître que le mécontentement ; les uns, et c'étaient les moins acharnés, prétendaient que Gottlieb était un escroc qui employait un coup connu de lui seul ; les autres allaient plus loin, prétendant que Gottlieb s'était donné au diable, et que, voulût-il ne pas abattre les neuf quilles, il ne pourrait pas ; tous ensemble étaient d'accord qu'il ne fallait plus, sous aucun prétexte, jouer avec un homme qui était d'avance sûr de gagner.

Le jeu cessa donc ; mais comme Gottlieb continuait de railler ses camarades, les traitant de mauvais joueurs et de poltrons, bientôt, des railleries on en vint aux injures, et des injures aux violences, si bien qu'à la fin d'une mêlée où la garde fut forcée d'intervenir, on reporta notre roi des quilles tout meurtri à la maison.

Cependant il ne put s'abstenir, tout meurtri qu'il fût encore, de retourner le surlendemain au quillier. Il avait sa promesse à remplir envers l'étranger.

Mais il en fut de la deuxième fois comme de la première, et de la troisième comme de la seconde, si ce n'est cependant que les disputes devenant de plus en plus acharnées, les suites de cette troisième visite au quillier furent si graves, que Gottlieb n'osa plus y retourner.

Force lui fut donc de chercher, à une autre extrémité de Berlin, un quillier auquel il ne fût pas connu ; mais il eut le même sort, et le deuxième jour le roi des quilles fut mis à la porte du second comme du premier.

Gottlieb se mit donc à chercher un troisième endroit.

Mais, quoique la ville de Berlin ne manque pas d'endroits où l'on joue aux quilles, la mauvaise réputation de notre jeune tourneur se répandit si vite en tout lieu, qu'il en arriva à ne plus pouvoir se montrer sans être l'objet de mille injures et de mille violences.

Or, n'oubliez pas, mes chers enfants, qu'en vertu de son pacte avec Satan, il était obligé de jouer trois fois par semaine. Il en résulta que ne pouvant plus jouer à Berlin, force lui fut de quitter la ville pour aller chercher ailleurs des gens qui voulussent bien jouer avec lui.

Au reste, rien ne le retenait dans la capitale de la Prusse. Son premier patron l'avait renvoyé à cause de sa paresse. Le second ne l'avait gardé que quinze jours ; le troisième, deux ; et lorsque sa chance aux quilles avait été connue des autres patrons, aucun n'avait voulu prendre chez lui un homme que l'on accusait d'être en relations avec le diable.

Gottlieb fit donc son paquet, et, la valise sur le dos, le bâton à la main, il partit plein d'espoir pour l'étranger.

Où Gottlieb frise de bien près la damnation éternelle

Dans un autre temps, un pareil voyage eût eu pour Gottlieb un grand charme, car, en sa qualité d'Allemand, c'est-à-dire de rêveur, il eût savouré toutes les beautés de la nature, mais dans la disposition d'esprit où il était, il ne fit attention à rien. Pensant toujours aux maudites quilles, il jeta à peine un regard sur les montagnes et les vallées, et ne s'arrêta pas même à l'ombre de la forêt que le soleil faisait étinceler des nuances les plus charmantes et les plus variées.

Un autre se fût arrêté à écouter le murmure des feuilles, le bruissement de la source et le chant des oiseaux ; mais pour lui tous ces bruits étaient sans charmes, et il n'entendait que le roulement des boules et le fracas des quilles qui tombaient.

Lorsque, dans le lointain vaporeux, il voyait poindre une ville ou village, il ne remarquait pas la beauté du site : il ne songeait pas s'il y trouverait du travail ; il se demandait :

— Pourrai-je y faire ma partie de quilles ?

Son voyage ne lui apporta donc ni plaisir ni instruction. Il était toujours préoccupé et triste, se trouvant désappointé dans ses espérances de bonheur. Au lieu des égards et des honneurs qu'il croyait voir venir au-devant de lui ou marcher à sa suite, il ne rencontrait que jalousie et persécution. En effet, il ne put séjourner nulle part plus de huit jours, bien heu-

reux encore quand il pouvait quitter sain et sauf le pays où il avait passé ces huit jours.

Peu à peu, à la suite de toutes ces injures reçues, de toutes ces querelles soulevées, ses allures devinrent tellement suspectes qu'on le prit pour un vagabond, et que la police exerça sur lui une sévère surveillance.

Mais Gottlieb ne regrettait ni sa réputation tachée, ni son honneur perdu ; non, sa seule inquiétude était d'en arriver à une semaine où il lui serait impossible de jouer trois fois aux quilles.

Chaque fois que cette pensée se présentait à son esprit, tout son corps tremblait d'effroi, et qu'il y eût en vue ou non une ville ou un village il se mettait à courir comme un fou, pour trouver un endroit où il y eût un quillier.

Celui qui l'eût rencontré courant ainsi, l'œil hagard, le visage effaré, l'eût pris bien plutôt pour un criminel poursuivi par sa mauvaise conscience que pour un ouvrier habile, maître dans son état, ou pour un beau joueur, sachant faire tomber les neuf quilles d'un seul coup.

Aussi finit-il par maudire son habileté extraordinaire, surtout lorsqu'il lui arrivait pendant une moitié de semaine de ne point trouver l'occasion de jouer.

Dans cette situation, il suppliait alors le premier venu de faire une partie avec lui, il jouait avec le garçon qui dressait les quilles, pour ne pas tomber dans les griffes de Satan !

Six mois se passèrent ainsi.

Gottlieb, pendant ces six mois, devint de plus en plus misérable : s'adonnant à la boisson d'abord pour s'étourdir, et ensuite par habitude.

Un jour, il arriva dans un village près des frontières de la Silésie. C'était un samedi, et il n'avait encore joué que deux fois dans la semaine ; aussi entendit-il avec joie, en approchant d'un cabaret, le bruit des boules et des quilles, et les cris du garçon qui les dressait.

Il jeta vite sa valise sur un banc et courut au jeu, heureux d'avoir, cette fois encore, échappé à son ennemi infernal.

Mais cette bienheureuse rencontre, qu'il regardait comme un bonheur, faillit au contraire amener sa perte.

Gottlieb se mit donc à jouer, mais il ne trouvait plus de plaisir au jeu, ne jouant plus que par nécessité, et toujours avec angoisse.

Les trois premiers coups, il renversa les neuf quilles sans que les joueurs fissent aucune observation ; mais voyant qu'il ne manquait jamais son coup, ils commencèrent bientôt à manifester leur mécontentement, du mécontentement ils passèrent bientôt aux injures, et des injures aux coups de poing. Bientôt les coups de poing parurent insuffisants, et l'on se lança des chaises à la tête. Au milieu de l'escarmouche, Gottlieb attrapa une bouteille par le goulot, et en assena un coup terrible sur la tête d'un jeune tisserand. La bouteille se brisa, et le jeune homme tomba à terre évanoui et baigné dans son sang.

Alors il se fit un silence de mort : tous regardèrent avec terreur la victime, et Gottlieb, frémissant à la pensée de ce qui pouvait lui arriver, profita du trouble, saisit sa valise, et s'élança vers la porte du cabaret. Mais, au seuil, il trouva les gendarmes qui venaient, appelés par le bruit, et qui lui mirent la main sur le collet.

Gottlieb voulut se disculper ; mais, d'un accord unanime, tout le monde tomba sur lui, l'accusant d'avoir suscité la querelle d'être un suppôt de Satan, ou tout au moins un vagabond ou un malfaiteur ; on l'accompagna ainsi jusque chez le bourgmestre, où il arriva déchiré, saignant, et mourant de fatigue.

Le magistrat, qui n'avait pas en ce moment le temps d'entendre contradictoirement les parties, commença par donner l'ordre d'incarcérer Gottlieb, jusqu'à nouvel ordre.

Voilà donc notre pauvre tourneur, le beau jeune homme dont l'ambition était d'être toujours le premier de tous, enfermé dans une sombre prison, avec la triste perspective de n'en sortir que pour aller au bagne, peut-être même pour monter à l'échafaud.

Mais ce n'étaient ni l'échafaud ni le bagne qui occupaient la première place dans sa pensée, c'était de ne pouvoir faire ses trois parties de quilles dans la semaine, et par conséquent d'appartenir à Satan, en vertu du pacte qu'il avait signé.

Ce fut avec cette terrible pensée qu'il était perdu, non seulement dans ce monde mais encore dans l'autre, que Gottlieb se jeta sur la paille de son cachot.

Où Gottlieb rencontre un charbonnier, et ce qu'il advient de cette rencontre

Gottlieb fut à peine en prison qu'il comprit toute la gravité de sa situation ; aussi son premier mouvement fut-il tout au désespoir. Il eut d'abord l'idée de se briser le front contre les barreaux de fer de sa fenêtre ; mais il réfléchit que la mort, loin de mettre un terme à ses souffrances, le rapprochait du moment terrible où son âme, engagée à Satan, tomberait entre ses griffes. Les souffrances qu'il éprouvait en ce monde, si cruelles qu'elles fussent, n'étaient donc rien en comparaison de celles qu'il éprouverait dans l'autre.

Dans cette extrémité, un heureux mouvement le ramena vers Dieu, c'est-à-dire vers la source de tout bien et de toute miséricorde.

Écrasé de douleur, courbé sous le poids du désespoir et de la terreur, il s'agenouilla humblement et fit une ardente prière. Il confessa son péché, reconnut que l'orgueil en était la source, demanda sincèrement pardon à Dieu et le supplia, en versant des larmes amères, de vouloir bien venir à son secours.

Il fit, en même temps et du fond du cœur, le serment de devenir un tout autre homme et d'employer désormais toutes les facultés de son âme à mériter la faveur du Tout-Puissant.

Une bonne prière, sortant d'un cœur sincère et repentant, ranime toujours celui qui la fait. Gottlieb sentit cette vérité ; il se sentit plus tranquille et conçut l'espoir de voir revenir les jours heureux.

Ce même jour, en effet, comme si la prière était parvenue aux pieds du trône de Dieu, et que Dieu eût voulu faire briller un rayon d'espoir aux yeux de Gottlieb, il vit s'ouvrir sa prison, et deux gendarmes le conduisirent vers le bourgmestre.

— Jeune homme, lui dit le magistrat, remerciez Dieu de ce que l'événement qui vous a fait mettre en prison ait, contre toute attente, une issue heureuse ; quelques lignes de plus, et le coup que vous avez porté à votre adversaire était mortel. Mais, par bonheur, il est en voie de convalescence, et lui-même est venu jusque chez moi pour demander votre grâce. Or, comme c'est précisément aujourd'hui le jour de ma fête, j'agirai avec plus d'indulgence que je ne le devrais. Voici votre passeport et quatre thalers, partez avec Dieu, et si j'ai un conseil à vous donner, ne jouez plus, et surtout aux quilles.

Gottlieb remercia sincèrement le bourgmestre de ses bons conseils et de ses quatre thalers, et, le cœur en proie aux sentiments les plus opposés, il quitta la ville, mais se répétant à lui-même le serment qu'il avait fait au bourgmestre : de ne plus jouer.

Le lendemain était un samedi.

La semaine allait donc se terminer sans qu'il eût fait une seule partie de quilles. Or, on se le rappelle, il s'était engagé avec Satan à jouer au moins trois fois par semaine.

Chaque fois que la pensée de cet engagement se présentait à son esprit, il éprouvait un indicible serrement de cœur, et s'arrêtant malgré lui, il soupirait profondément.

— Ô mon Dieu ! murmurait-il de temps en temps, il n'y a que toi qui puisses me sauver, mais que ta volonté soit faite, même au cas où tu ne me trouverais pas digne de ta miséricorde.

Et chaque fois qu'il prononçait ces paroles, il se sentait soulagé, et l'on eût dit qu'un poids était enlevé de dessus sa poitrine.

Il marcha pendant toute la journée du samedi, se recommandant ainsi au Seigneur, et, vers le soir, il arriva dans un petit village situé de la façon la plus pittoresque au bord d'une rivière et adossé à une forêt de chênes majestueux.

Là, il s'arrêta pour manger un morceau de pain et boire un verre d'eau ; puis, ce modeste repas terminé, il répéta de nouveau sa prière.

À peine venait-il d'en prononcer le dernier mot, qu'il entendit du bruit derrière lui ; il se retourna et vit, sortant d'une charmille, un vieux charbonnier, noir du haut en bas.

Le charbonnier le regarda avec attention.

— Hé ! jeune homme, lui dit-il, tu me parais bien triste ; on dirait, par ma foi, que tu as le couteau sur la gorge.

— Hélas ! répondit tristement Gottlieb, j'ai bien pis que cela !

— Pis que cela ! c'est difficile ! répliqua le charbonnier.

— Pis que cela, je le répète, reprit Gottlieb, car il ne s'agit pas pour moi de ma mort seulement, mais de ma damnation éternelle.

— Quant à cela, jeune homme, lui dit le charbonnier en secouant la tête, cela, permets-moi de te le dire, dépend de toi ; tant que l'homme vit il est maître de son salut.

Gottlieb secoua mélancoliquement la tête en poussant un profond soupir.

— Voyons, lui dit le charbonnier, raconte-moi ce qui t'est arrivé et peut-être saurai-je te donner un bon conseil.

Gottlieb hésita d'abord à consentir à cette demande ; mais, voyant le regard bienveillant du vieux charbonnier, il finit enfin par lui ouvrir son cœur.

Puis, le récit terminé :

— Tu vois bien, lui dit-il, que j'appartiens irrémisiblement au démon, puisque je ne puis être sauvé que si je trouve un homme qui joue mieux aux quilles que moi. Or, comment trouverai-je un homme qui joue mieux aux quilles que moi, puisqu'à tout coup j'abats les neuf quilles ? Le bon Dieu lui-même descendrait du ciel qu'il ne pourrait faire que ce que je fais.

« Au reste, ajouta Gottlieb en levant les yeux au ciel, je n'ai du moins pas longtemps à attendre pour être fixé ; je me suis engagé avec Satan à jouer trois fois la semaine, et nous voilà arrivés au samedi soir sans que j'aie touché une boule ni renversé une quille, et demain à minuit, comme le terme sera expiré, je saurai à quoi m'en tenir. Au reste, j'ai fait serment de ne plus jouer et je tiendrai mon serment.

— Et rien ne pourrait te faire manquer à cette promesse ?

— Rien. Quelque chose qui arrive, c'est fini, je ne jouerai plus aux quilles ni à aucun autre jeu.

— Mon jeune ami, lui dit le charbonnier, le cas est grave, j'en conviens ; cependant il ne faut pas désespérer. Souvent, plus le danger menace, plus le secours est près. Confie-toi à la toute-puissance de Dieu, devant laquelle la toute-puissance du diable n'est que de la défaillance.

— Je le sais bien, je le sais bien, murmura Gottlieb, mais Satan est si rusé !

— Pas tant que tu le crois, dit le charbonnier en riant et en montrant ses dents, qui paraissaient d'autant plus blanches que sa figure était plus noire. Tu connais sa dernière histoire avec un chef arabe ?

— Non, répondit tristement Gottlieb.

— Eh bien, voilà ce qui vient de lui arriver. Il avait rendu je ne sais quel service à un cheik arabe, et comme celui-ci lui demandait comment il pouvait payer le service rendu par lui :

« — Je veux tes deux prochaines récoltes, lui dit Satan.

« — Le dessus, ou le dessous ? lui demanda le cheik.

« — Parbleu, dit Satan, le dessus.

Le cheik alors sema des pommes de terre, des carottes et des raves, de sorte que Satan eut les feuilles et le cheik des légumes.

« — C'est bien, c'est bien, dit Satan, j'y suis pris cette fois-ci, mais je ne le serai pas la prochaine : je veux le dessous.

« Le cheik sema du riz, du froment, et du maïs, de sorte que Satan eut les racines et lui les fruits.

— Eh bien, dit Gottlieb en frissonnant, il se vengera sur moi, car, avec moi, son traité est bien fait, et il ne s'agit pas du dessus ni du dessous.

— Qui sait ? dit le charbonnier ; voyons, ne vous laissez pas abattre, entrez dans ce village, cherchez une auberge pour y passer tranquillement votre nuit ; puis, le matin, mettez-vous en route toujours confiant en Dieu, ne vous arrêtez qu'au quatrième village que vous rencontrerez sur votre chemin, entrez dans l'auberge qui a pour enseigne : *À l'Épée de l'Archange* ; nous nous y reverrons.

Et après l'avoir encore une fois invité à persévérer dans ses bonnes intentions, il disparut derrière la charmille de laquelle il était sorti.

Gottlieb suivit de point en point son conseil, et, après une nuit plus calme qu'il ne l'eût espéré, il se remit en route vers le village désigné.

Mais au deuxième village — on se rappelle qu'il devait s'arrêter au quatrième seulement —, mais au deuxième village, il entendit le bruit d'un quillier ; et, en effet, il aperçut à quelques pas de lui un cabaret, avec un jardin ouvert au public.

Le bruit des quilles venait de ce jardin.

Un homme y jouait tout seul, probablement pour s'exercer ou pour passer le temps ; en apercevant Gottlieb, il

vint jusqu'au seuil de la porte du jardin, et l'invita à faire une partie avec lui.

Gottlieb fit un pas vers le joueur ; mais, se rappelant aussitôt la promesse qu'il avait faite à Dieu et au vieux charbonnier, il opposa un NON énergique aux instances de l'inconnu, et lorsque celui-ci, par mille paroles séduisantes, commençait à l'ébranler, il s'écria :

— Mon Dieu, prête-moi des forces pour résister à la tentation !

À peine ces paroles étaient-elles prononcées, que la maison, le jardin, le quillier et le joueur de quilles disparaissaient.

Mais si vite qu'il eût disparu, l'homme avait eu le temps de menacer Gottlieb du poing, de sorte que Gottlieb ne douta point que cet homme ne fût Satan en personne.

Gottlieb fit le signe de la croix et se sauva plein d'épouvante.

Il courut ainsi jusqu'à ce qu'il fût arrivé au troisième village, et là il s'arrêta, tout frissonnant encore de terreur, pour boire un verre de bière et reprendre sa route.

Au bout d'une heure de marche, il arriva au quatrième village, et s'étant informé de la meilleure auberge, on lui répondit que c'était celle de l'*Épée de l'Archange*, ce qui lui prouva que le vieux charbonnier ne s'était pas moqué de lui.

Et, en effet, de loin il vit le vieux charbonnier qui l'attendait sur le seuil.

— Tu as bravement tenu ta parole, mon garçon, lui cria ce dernier, tu as résisté à la tentation, et j'espère que jamais

plus tu n'y succomberas. Un peu plus cependant tu cédaï, et alors tu étaï perdu sans rémission, mais heureusement tu t'es servi du bouclier qui résiste aux traits les plus forts et les mieux aiguisés.

« Et maintenant, ajouta-t-il, suis-moi.

Et, au grand étonnement de Gottlieb, le vieux charbonnier l'emmena au jardin et dit au garçon de dresser les quilles.

Gottlieb le regardait avec stupeur.

— À nous deux de jouer maintenant, dit-il au jeune homme, voyons, montre-moi ton savoir-faire. Sois sans inquiétude, pour cette fois je te dégage de ton serment. Prends la boule et joue le premier.

Seulement alors, Gottlieb tout étourdit tourna les yeux vers le quillier, et jeta un cri d'étonnement.

Il venait de compter quinze quilles au lieu de neuf !

— Bon Dieu ! s'écria-t-il tout tremblant, quinze quilles !

— Certainement, mon garçon, répondit le vieux charbonnier, quinze quilles. Nous ne sommes plus en Prusse, où l'on joue avec neuf quilles seulement, mais en Silésie, où l'on joue avec quinze. Comprends-tu, maintenant ? Le diable a été aussi bête avec toi qu'avec le cheik arabe dont hier je t'ai raconté l'histoire. Maintenant, prends la boule et joue.

Gottlieb prit la boule, tout tremblant, et, selon son pacte avec Satan, abattit neuf quilles.

Mais six restèrent debout.

Alors, à son tour, le vieux charbonnier prit la boule et la lança.

Les quinze quilles sautèrent en l'air.

— Toutes les quinze ! s'écria le garçon stupéfait ; par ma foi, quand je vous en ai vu abattre neuf, mon jeune monsieur, j'ai cru que vous aviez gagné, mais je me trompais : vous avez trouvé votre maître.

Des larmes de reconnaissance mouillèrent les yeux de Gottlieb, qui sentit les jambes lui manquer et qui, d'émotion sans doute, tomba évanoui sur la terre.

Lorsque Gottlieb revint à lui, il se trouva, sa valise sous la tête, étendu sur l'herbe molle d'une charmante colline.

Il ouvrit les yeux et regarda avec étonnement autour de lui.

— Mon Dieu, Seigneur ! s'écria-t-il, n'aurais-je donc fait qu'un rêve, et serais-je encore au pouvoir du démon !

Mais, comme il doutait encore, le vent commença de souffler, et la brise roula un papier jusqu'aux pieds de Gottlieb.

Il le ramassa, jeta dessus un regard, et poussa un cri de joie.

C'était son pacte avec l'inconnu.

Deux barres en croix couvraient l'écriture, et sa signature était biffée.

Sanglotant de joie, il s'agenouilla pour remercier Dieu de son salut.

— Et à toi aussi, bon vieux charbonnier, ajouta-t-il, mille fois merci de ton secours ; comment pourrai-je jamais te prouver ma reconnaissance ?

Une voix puissante comme celle de la foudre s'éleva de la forêt disant :

— Tiens ta parole, ne joue plus.

Et non seulement Gottlieb ne joua plus, mais même ne chercha plus à briller par ses habits ou par des tours d'adresse faits pour l'orgueil de celui qui les exécute, mais au contraire, il se distingua de plus en plus, par sa modestie et sa piété, de sorte que, comme il avait conservé toute son habileté, chaque patron était fier de l'avoir dans son atelier.

Toutes les personnes auxquelles Gottlieb a raconté l'histoire de son miraculeux salut, ont été d'accord que le vieux charbonnier ne pouvait être autre que son patron saint Pierre, qui essaye de faire oublier, en rendant de bons services aux pécheurs, que lui-même, du temps qu'il était homme et apôtre, a eu la faiblesse de renier trois fois Notre-Seigneur.

Pierre et son oie

Il y avait une fois un jeune paysan qui s'appelait Pierre. Son père et sa mère, en mourant, l'avaient laissé orphelin.

Il résulta de cet événement que, n'ayant plus de parents, il demeura complètement son maître ; et quoiqu'il fût très affligé de la perte de l'auteur de ses jours, il se sentait néanmoins très fier de son indépendance, et surtout il était charmé que personne n'eût le droit de lui assigner des tâches, et de passer son temps à flâner dans les champs, en s'abandonnant à la paresse, péché auquel il était particulièrement enclin. Au reste, s'il était permis de se livrer à ce défaut, un des plus grands, mes chers enfants, que l'on puisse reprocher à l'homme, Pierre eût eu le droit d'user de la permission ; son père et sa mère avaient été fort économes, et lui avaient laissé une jolie petite ferme, bien montée en toutes sortes de bestiaux, sans compter les poulets, les canards et les oies.

Il avait aussi des granges pleines de blé, et tout autour de la ferme des meules de foin hautes comme des montagnes.

Mais maître Pierre — car c'était ainsi qu'on l'appelait depuis la mort de ses parents —, mais maître Pierre avait sans doute oublié que toutes ces choses doivent nécessairement dépérir si elles ne sont point entretenues par les soins d'un maître laborieux ; en conséquence, il vivait à l'aise, sans jamais s'inquiéter du lendemain ; son plus grand plaisir,

et de ce plaisir il faisait à peu près sa seule occupation, c'était de dormir dans son lit de huit heures du soir à huit heures du matin ; et sur le gazon, de huit heures du matin à huit heures du soir.

Il va sans dire qu'il se réveillait régulièrement quatre fois par jour : à dix heures, à midi, à trois heures et à cinq heures, c'est-à-dire aux heures des repas.

D'après cela vous voyez, mes chers enfants, qu'il n'y a pas grand-chose à dire de Pierre. Mais vous allez voir ce qu'il advint de tout cela, et comment il fut puni.

Un jour, que selon son habitude il était étendu au soleil, s'efforçant autant que possible de ne penser à rien, une vieille oie couveuse s'approcha de lui, lui fit un salut avec son long col, et lui dit d'une voix calme, claire et distincte :

— Maître Pierre, comment vous portez-vous ?

Pierre se retourna et ouvrit de grands yeux, car, pour être sincère, nous devons avouer qu'il fut on ne peut plus surpris d'entendre parler une oie.

Cependant cette surprise n'alla point jusqu'à la crainte, et comme s'il n'y avait pas quelque chose de surnaturel dans ce qui lui arrivait, il répondit :

— Grand merci, madame l'oie, je me porte assez bien.

Et il referma les yeux, sans lui demander : et vous ? ce qu'exigeait la plus simple politesse.

Mais l'oie, après un instant de silence, et s'apercevant qu'il commençait de ronfler :

— Ne vous endormez pas, lui dit-elle, maître Pierre, car j'ai longuement à causer avec vous, et cela, croyez-moi, tout à fait dans vos intérêts.

— Ah ! ah ! fit Pierre ; voyons, mais ne soyez pas trop bavarde, car j'ai bien envie de dormir.

— Eh bien, maître Pierre, vous saurez donc que je suis une oie.

— Parbleu ! dit maître Pierre, je le vois bien que vous êtes une oie, et il faut être ce que vous êtes pour me réveiller dans mon premier sommeil quand vous n'avez rien de plus intéressant à me dire.

— Attendez donc, maître Pierre, non seulement je suis une oie, mais encore une fée.

— Oh ! oh ! fit maître Pierre, qui avait entendu parler de fée quand sa pauvre mère l'endormait avec des contes en le berçant sur ses genoux.

— Je suis une fée, continua l'oie, et chaque œuf que je ponde donne à celui qui le possède le pouvoir de souhaiter ce qu'il désire en le cassant. Toutefois, je ne puis pondre que quinze œufs pour une même personne. J'en ai précisément ce nombre en ce moment dans mon nid ; ainsi donc, heureux mortel que vous êtes, puisque je vous offre mes quinze œufs, vous pouvez commencer vos souhaits sur-le-champ.

À peine l'oie avait-elle cessé de parler que maître Pierre oubliait son envie de dormir, et, chassant la paresse, était sur pied, cherchant le nid, le trouvait, comptait les œufs qui s'y trouvaient, et, quinze au nombre, reconnaissait que l'oie avait dit la vérité.

— Eh bien, demanda l'oie qui l'avait suivi en boitillant, ai-je menti ?

— Jusqu'à présent, non, répondit Pierre ; mais il n'y a rien de bien étonnant à ce que vous ayez pondu quinze œufs. Le miracle serait qu'ils eussent le pouvoir que vous dites.

— Essayez ! répliqua l'oie.

Pierre prit vivement un œuf dans le nid, et s'apprêta à le lancer à terre.

— Attendez, attendez, maître Pierre, dit l'oie : il faut d'abord faire un souhait, sans quoi vous auriez cassé un œuf en pure perte.

— Bon ! que vais-je souhaiter ? demanda Pierre tout pensif.

— Suivez mon conseil, dit l'oie, souhaitez de devenir oiseau c'est une chose fort agréable, je vous jure.

— Ah ! ma foi oui, dit Pierre, et vous me rappelez que bien des fois, en voyant passer, aussi haut que les nuages, les grues, les oies et même les hirondelles, j'ai souhaité de devenir oiseau ; donc, je désire être oiseau !

En disant ces paroles, il lança l'œuf contre un pavé et le brisa.

Aussitôt ses sabots furent lancés au loin, son chapeau se balança un instant dans les airs et disparut ; de la commotion qui se fit en lui, il tomba sur le dos.

Mais aussitôt il se releva, se regarda dans le ruisseau et reconnut qu'il avait pris la forme d'une grue gigantesque.

Or, Pierre se sentait très mal à son aise sous cette nouvelle enveloppe ; il n'osait marcher sur ses longues jambes, son grand bec claquait, et tout en claquant laissait échapper des cris de terreur.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria-t-il car il avait conservé la faculté de parler, je ne pourrai jamais y tenir ; je ne veux pas être un oiseau : je désire redevenir Pierre comme auparavant.

Au bout d'une minute, il était redevenu Pierre comme il l'avait désiré. Il regarda autour de lui, vit ses souliers à dix pas, son chapeau à vingt ; mit les uns à ses pieds, l'autre sur sa tête. Puis il toussa, cracha, fit aller ses bras en moulin à vent pour s'assurer qu'il était redevenu lui-même, et toutes les fonctions qui appartiennent plus particulièrement à l'homme qu'aux autres animaux étant accomplies, il commença de se rassurer.

— Ouf ! dit-il, c'était un piège.

— Vous vous trompez, lui dit l'oie, ce n'était pas un piège le moins du monde ; seulement, vous vous êtes tant pressé dans votre désir, que vous n'avez pas pris le temps de préciser votre souhait. Le génie chargé de l'accomplir venait de vous entendre parler de grue, il a cru que devenir une grue était l'unique objet de votre ambition, et il vous a servi selon ce qu'il a cru être à votre goût.

— Non seulement je ne veux pas être une grue, s'écria Pierre, mais même je ne veux plus être oiseau. Oh ! là ! là ! je me sens encore tout endolori ; j'entendais craquer mes os que c'était pitié. Non, non ! Je veux être un personnage important, un soldat. Ah ! oui, un soldat, un officier, comme

ceux qui, dernièrement, ont traversé le village, il y a huit jours.

Et prenant un autre œuf, il le lança de toute volée contre une pierre.

L'œuf éclata, et l'on eût dit qu'en éclatant il mettait le feu à toute une batterie de canons.

Ce bruit, si terrible qu'il fût, alla encore en s'augmentant.

C'était en effet celui du canon.

Pierre, en habit d'officier, était au milieu d'une grande bataille, ou plutôt faisait partie d'une armée assiégeante qui battait une ville en brèche ; les balles sifflaient à ses oreilles, les boulets ricochaient autour de lui, les obus soulevaient la terre sous ses pieds, et lui sautait à droite, à gauche, ou gambadait sur place, selon que les projectiles lancés de la ville le menaçaient sur ses flancs ou à sa base.

Pierre avait l'habit d'un soldat, mais il n'en avait point le courage.

— Oh ! s'écria-t-il, quel horrible état que celui de militaire, et que je voudrais donc être hors de tout ceci.

Au moment où il proférait ce souhait, un boulet mettait le haut de son casque en pièces et le renversait sur le dos.

Pierre se crut mort, et resta un instant dans la position où il était ; mais n'entendant plus aucun bruit, il se hasarda à relever la tête et à regarder autour de lui. Il était couché sur la paille au milieu de la cour de sa ferme, et sa vieille oie, aboyant à ses côtés, semblait le regarder avec surprise.

Pierre fit un effort et se trouva assis. Il essuya la sueur qui coulait de son front, il humecta ses lèvres, car sa bouche était desséchée par la poudre, par la fumée et surtout par la frayeur.

En ce moment il aperçut dans le jardin de son voisin un arbre couvert de pommes.

— Oh ! dit-il, que je serais heureux si je me trouvais tout à coup au haut de ce pommier avec des pommes plein mon chapeau.

Et, sans consulter son oie cette fois, il prit un œuf et le cassa.

Au même instant, il se trouva sur la plus haute branche de l'arbre, avec des pommes plein son chapeau.

Mais le pauvre Pierre n'eut pas le temps de jouir du butin qu'il venait de faire. À vingt pas de lui apparut, furieux, le propriétaire du verger, armé d'une énorme gaule dont il appliqua une effroyable volée sur les épaules de l'infortuné malfaiteur, lequel sans perdre de temps, se souhaita chez lui, où il revint immédiatement.

— Pourquoi donc tournes-tu ainsi le dos, et secoues-tu ainsi les épaules ? lui demanda l'oie.

Mais lui, au lieu de répondre à cette question :

— Viens, dit-il, j'ai à te parler.

Et tous deux rentrèrent dans la salle principale de la ferme, où ils veillèrent ensemble, réfléchissant sérieusement, et discutant sur ce qu'il y avait de mieux à faire.

— Une bonne idée ! dit tout à coup Pierre.

— Laquelle ? demanda l'oie.

— Je vais, dit Pierre en prenant un œuf, souhaiter des masses d'argent ; et pour le coup, par ma foi nous serons heureux, il me semble.

Il n'avait point achevé que l'œuf était cassé, et que le couvercle de la huche où d'ordinaire on mettait le pain se soulevait, repoussé par les écus.

Pierre courut à la huche, dressa le couvercle contre le mur, et, avec de grandes exclamations, se mit à contempler le trésor qu'elle contenait.

L'oie, de son côté, monta sur une chaise, et, allongeant le cou, se mit à en faire autant de son côté.

Tous deux restèrent absorbés, jusqu'à la fin du jour, dans cette contemplation.

Puis, le soir venu, Pierre chercha le plus grand cadenas qu'il put trouver, afin de le mettre à sa porte, car la crainte des voleurs commençait à le prendre, ce qui ne lui était jamais arrivé auparavant.

Vers minuit, il se jeta sur son lit pour essayer de dormir, tandis que l'oie se promenait de long en large devant la huche pleine d'argent, comme une sentinelle devant la Banque. Enfin, vers deux heures du matin, voyant que le sommeil ne venait pas, il s'en alla à la fenêtre, où il resta à compter les écus jusqu'à ce que parût le jour.

Quoique Pierre, comme il vous a été facile de vous en apercevoir, ne fût pas un garçon de beaucoup d'esprit, il commença de reconnaître, cependant, que c'était une façon très sotte d'utiliser la bonne fortune qui lui était arrivée que de désirer être oiseau, être soldat et manger des pommes.

Son dernier souhait lui paraissait moins déraisonnable que les autres. Mais depuis que la réalisation s'en était opérée, il avait déjà éprouvé de grands soucis à l'endroit de sa fortune.

Aussi, lorsque l'oie, placée en faction devant la porte, s'approcha de la fenêtre :

— Je vous avouerai, madame l'oie, dit-il, que je pense que tout ce que nous avons fait ou plutôt tout ce que j'ai fait jusqu'ici est absurde. Ne connaissez-vous pas un autre moyen d'être riche, d'avoir quelqu'un pour garder nos trésors, et de les regarder seulement lorsque nous aurions besoin d'y prendre une poignée d'or ou d'argent.

L'oie regarda Pierre d'un air narquois.

— Eh ! pourquoi ne seriez-vous pas roi ? lui dit-elle. Les rois, d'ordinaire, n'ont d'autres embarras que de dépenser leur argent, attendu qu'ils ont un ministre des finances qui en répond et des soldats qui le gardent.

— Ah ! peste, dit Pierre, je n'avais pas encore pensé à cela. Je serai roi, je vous en réponds, et pas plus tard qu'à l'instant même.

Et prenant aussitôt un des œufs, qui, par miracle, se trouvaient toujours à la portée de sa main, il le jeta sur le seuil de la porte. En un clin d'œil la métamorphose s'opéra, et Pierre se trouva au milieu d'une grande salle, avec une fraise très roide au cou, une couronne très lourde sur la tête et une longue queue à son manteau.

Autour de lui, tout le monde saluait profondément.

Pierre, ne sachant que répondre à tous ces saluts, se leva et demanda à quelle heure le déjeuner serait prêt.

Il lui fut répondu que Sa Majesté serait servie à neuf heures du matin.

Pierre avait grand faim ; d'habitude, comme nous avons dit, il se réveillait à huit heures, et, en général, il ouvrait la bouche en même temps que les yeux.

Il demanda si, en attendant, il ne pourrait pas prendre une tasse de café ou manger un morceau de fromage.

Mais aussitôt, il lui fut répondu que, quant à son café, il l'avait déjà pris, et que, quant à un morceau de fromage, c'était une nourriture un peu bien vulgaire pour un prince de son rang.

En ce moment Pierre vit son oie qui lui faisait la révérence, et qui lui demandait avec ce petit ton goguenard qu'il avait déjà remarqué en elle :

— Comment vous trouvez-vous, sire ?

— Peuh ! fit Pierre, si le métier de roi signifie faire les volontés des autres et ne pas faire les siennes ; ne pas manger quand on a faim, ou dîner avec cette fraise au cou, laquelle m'empêchera d'approcher ma cuiller ou ma fourchette de ma bouche, je vous déclare, madame l'oie, que je suis prêt à abdiquer. Mais comme il fait, au reste, un beau soleil, je vais descendre dans mon jardin et m'étendre sur le gazon.

Mais à peine le roi Pierre avait-il prononcé ces paroles, qu'un homme s'approcha de lui tout effaré, en disant :

— Ne faites pas cela, sire, si vous ne voulez pas risquer votre précieuse vie.

— Eh ! pourquoi, demanda Pierre, risquerais-je ma précieuse vie à m'étendre sur le gazon ?

— Mais, parce que je viens de découvrir un complot terrible contre Votre Majesté.

— Vous ?

— Oui, moi.

— Vous êtes donc mon ministre de la police ?

— Votre Majesté veut rire ; elle doit bien me connaître, puisque c'est elle-même qui m'a nommé.

— Ah diable ! fit Pierre ; ainsi, l'on veut m'assassiner ?

— Trente conjurés se sont réunis cette nuit et ont juré avec les imprécations les plus horribles que si vous échappiez à la balle, vous n'échapperiez pas au poignard, et que si vous échappiez au poignard, vous n'échapperiez pas au poison.

— Eh ! madame l'oie, fit Pierre en se retournant du côté de son conseiller emplumé, que dites-vous de tout ceci ?

— Je dis, répliqua l'oie, que je trouve la position fort grave, à moins que cette conspiration ne soit une invention de votre préfet de police.

— Et dans quel but inventerait-il une pareille fable ?

— Dans le but de faire croire qu'il est nécessaire. J'ai connu des ministres de la police qui ne se maintenaient à leur place qu'à l'aide d'un complot qu'ils inventaient chaque semaine ; quelques-uns sont restés huit ou dix ans en place par ce moyen, tout naïf qu'il semble au premier abord.

— Oh ! oh ! oh ! fit Pierre ; rangez-vous, ma mie.

— Pour quoi faire ?

— Pour me laisser passer, donc !

— Et où allez-vous ?

— J'ai envie de déjeuner à l'instant même avec un morceau de jambon, couché au soleil, sur le gazon. Or, comme j'ai un morceau de jambon pendu à la poutre de ma cuisine, comme j'ai un magnifique gazon à la porte de ma ferme, je m'en retourne simplement chez moi.

— Attendez, sire, dit l'oie ; en venant ce matin avec vous, j'ai eu soin de prendre mes œufs avec moi ; ainsi, dans le cas où vous auriez envie, avant de retourner chez vous, d'essayer de l'accomplissement de quelque autre souhait, passez-vous-en la fantaisie plutôt que de retourner tout simplement chez vous, pour ronger un os de jambon, ce qui me paraît, au bout du compte, un assez triste déjeuner.

— Sur mon âme, dit Pierre, je ne sais trop que désirer, et je me sens fort combattu. Où y a-t-il un œuf ?

— Sous le fauteuil de Votre Majesté.

Pierre se baissa avec beaucoup de difficultés, parce que ses habits étaient empesés, et prit un œuf.

— Au bout du compte, dit-il, je crois que l'amiral commandant une flotte est l'homme le plus indépendant qui soit au monde, attendu qu'il passe sa vie à naviguer sur des mers lointaines où aucun contrôle ne le peut poursuivre ; d'ailleurs, autant que je puis m'en souvenir, l'uniforme d'un amiral est très majestueux.

Et, comme Pierre n'était pas long, une fois qu'une détermination était prise, à la mettre à exécution, l'œuf qu'il tenait à la main fut brisé incontinent ; et, aussitôt, Pierre se transforma en un amiral de soixante-dix ans, avec un emplâtre sur l'œil, une canne à bec-de-corbin, et une jambe de bois ; tous ces inconvénients étaient rachetés par une magnifique béquille en bois d'acajou.

— Ah ! jarnibleu ! s'écria Pierre, je voulais devenir un amiral, mais non pas un amiral en retraite, avec un œil et une jambe de moins, sans compter que j'ai soixante-dix ans, et que, par conséquent, je puis mourir d'un moment à l'autre.

— Mais, dit l'oie, permettez-moi de faire observer à Votre seigneurie que l'habitude n'est pas de nommer des amiraux de vingt ans, et l'on n'atteint guère à ce grade que lorsque l'on n'est plus bon qu'à rester chez soi.

— Allez au diable ! dit Pierre tout en gémissant ; vous êtes une sottise, ma mie, et de peur qu'il ne m'arrive malheur sous cette misérable enveloppe, je vais souhaiter de redevenir moi-même.

Et, l'ayant souhaité, il se retrouva dans la cuisine de sa ferme, avec son oie perchée sur sa table devant lui.

Mais une chose à laquelle l'oie ne s'attendait pas, c'était à la colère de Pierre ; Pierre était furieux : sur la table était un couteau, il le prit et se mit à courir après la méchante bête qui l'avait entraîné dans une succession d'aventures si désagréables ; mais l'oie n'était pas d'humeur à se laisser tuer si facilement ; tout en courant, elle se mit à crier plus haut que lui, lui reprochant son ingratitude, lui rappelant les immenses faveurs qu'elle lui avait accordées, et dont vingt

autres, qui eussent eu le bon sens qui lui manquait, à lui, n'eussent pas manqué de profiter.

Elle lui démontra enfin si clairement que c'était lui qui était une oie, et elle une créature d'esprit, qu'il finit par se donner des coups de poing dans le visage, et avouer que c'était lui qui avait tort.

— Écoutez, lui dit l'oie ; il faut vous instruire en voyageant, mon ami. Je vous ai souvent vu lire des livres de voyage.

— En effet, dit Pierre, ce sont les seuls qui m'amuse ; il y en a deux surtout dont je ne puis me lasser : Robinson et Gulliver.

— Eh bien donc ! fit l'oie, pourquoi ne deviendriez-vous pas le héros d'un livre semblable ?

— Eh ! eh ! ceci n'est point une mauvaise idée, fit Pierre ; supposons que je devienne un nouveau Robinson Crusoé et que j'aie une île tout entière à moi.

« Je le veux, je le veux, je le veux ! s'écria-t-il avec enthousiasme.

Et il prit un œuf et l'écrasa sous son pied.

Par malheur, Pierre avait oublié de désigner la dimension dont il voulait son île : il se trouva donc assis sur un simple rocher ; le vent et la mer faisaient rage, et les oiseaux des tempêtes voltigeaient autour de lui en poussant des cris lamentables et discordants.

Comme Robinson, Pierre était abandonné dans une île déserte.

Mais quelle île, bon Dieu ! une roche de six pieds carrés, juste assez d'espace pour dire qu'il était à sec.

Mais le serait-il longtemps ? Les vagues semblaient furieuses de l'avoir laissé échapper, et elles heurtaient en se brisant contre l'écueil, comme si elles eussent juré de le ressaisir et de l'entraîner dans les profondeurs de la mer.

— Oh ! malheureux que je suis ! s'écria Pierre tout grelottant de froid et de frayeur ; comment vais-je retourner à la maison maintenant ? Je ne pourrai vraiment le faire que s'il me pousse une queue et des nageoires, et encore, je crains tellement l'eau que, tout poisson que je serais, je n'oserais me hasarder dans la mer.

À peine eut-il achevé cette phrase qu'il entendit un certain cancanement qui ne lui était pas inconnu. Il se retourna du côté d'où venait le bruit, et vit son oie qui se balançait sur les vagues.

— Eh ! lui dit-elle, mon cher Pierre, il y a poisson et poisson.

— Mais c'est vrai, dit Pierre, il y a les poissons volants.

— Allons donc, dit l'oie d'un air gouailleur, à quoi vous servirait d'avoir lu tant de voyages pour savoir cela, ou, les ayant lus, de ne pas vous en souvenir dans l'occasion.

— Où sont les œufs ? demanda Pierre.

— À votre droite, dans le creux du rocher.

— Ah diable ! fit-il, savez-vous qu'il n'y en a plus guère, ma mie.

— Libre à vous de les ménager et de rester sur votre île.

— Non, par ma foi ! et pas un ne peut être mieux employé qu'à me tirer d'ici. Donc, encore celui-là.

Et il cassa l'œuf, en souhaitant de devenir un poisson volant.

Aussitôt il sentit ses oreilles s'allonger en interminables nageoires transparentes, tandis que ses jambes se collaient l'une à l'autre en s'amincissant et que ses pieds, se mettant à ce que l'on appelle, en terme de danse, la première position, devenaient une magnifique queue.

En même temps une irrésistible puissance le poussa à l'eau.

Pendant quelques instants, quelque peur qu'eût eue Pierre un instant auparavant de l'élément liquide, il y flotta fort agréablement, et il commençait à trouver que l'existence d'un poisson volant était une existence pleine de sensualité, lorsqu'il vit monter des profondeurs de la mer un monstre cinquante fois plus gros que lui, qui, la gueule ouverte, menaçait de l'engloutir.

Alors, aussi vivement qu'il s'était jeté à la mer et s'était servi de ses nageoires, le pauvre Pierre sauta en l'air et se servit de ses ailes, et cela avec tant de succès, qu'au bout d'un instant il se trouva élevé de plusieurs mètres au-dessus des flots.

Mais, à peine était-il là, se félicitant de cette nature amphibie de laquelle il avait fait choix, effleurant de temps en temps les sommets d'une vague pour y rafraîchir ses ailes, qu'un cri perçant, parti de la région des nuages, vint le faire tressaillir ; il se tourna de côté pour regarder en l'air, et vit un point blanc qui allait grossissant avec une effrayante rapidité à mesure qu'il se rapprochait de lui. C'était un alba-

tros, genre d'oiseau très friand de poissons volants. Il avait le bec tout ouvert, les serres tout étendues ; le pauvre hère se sentait déjà à moitié dévoré.

Par bonheur, la crainte le paralysa, et, au lieu de se servir de ses ailes pour essayer de fuir, il les plia, ou plutôt elles se replièrent sur elles-mêmes, et il tomba si rapidement lui-même à la mer, que, quelle que fût la rapidité de son ennemi, il était déjà à cinq ou six pieds sous l'eau, lorsque le bec de celui-ci en effleura la surface.

Mais à peine avait-il retrouvé dans l'élément liquide l'usage de ses nageoires, qu'il vit remonter du fond de la mer ce même monstre marin auquel il avait déjà échappé une fois, et qui, cette fois, ne le manqua que parce qu'ayant mal pris ses mesures, sa gueule se referma à deux ou trois centimètres de sa queue.

— Malédiction sur moi, s'écria Pierre, si je reste cinq minutes de plus dans l'eau ou à l'air ! Vite, vite la terre ferme. Je veux être à cent pas de ma maison.

Ce souhait était à peine formulé que Pierre se retrouvait sur la grande route qui passait devant sa ferme, au seuil de laquelle il venait tomber, épuisé de fatigue.

Il se releva, et enfonça la porte d'un coup de pied.

La porte s'ouvrit avec violence, et Pierre aperçut dans la cuisine sa vieille oie, qui pensa tomber à la renverse de saisissement ; et en effet la pauvre bête avait bien quelque raison d'être épouvantée, car Pierre avait couru d'un tel train pour rentrer chez lui, que la métamorphose n'avait pas eu le temps de s'opérer complètement, et que Pierre, redevenu homme par tout le reste du corps, avait encore sa tête de poisson, ce qui lui donnait l'aspect le plus étrange du monde.

Cette dernière aventure avait presque guéri Pierre de la manie de casser des œufs d'oie. Il passa donc sept ou huit jours assez tranquille, se remettant au coin d'un bon feu, ou étendu sur le gazon, des fatigues de ses métamorphoses et surtout de ses voyages.

Cependant, de temps en temps sa pensée vagabonde se rattachait à l'idée de faire quelque nouvel essai, ne fût-ce que pour voir s'il lui réussirait mieux que les anciens. Et tout bas, sans toucher aux œufs, il formulait, au sujet de choses inconnues, des souhaits plus bizarres les uns que les autres. Comme tous les gens oisifs, il rêvait à toutes sortes de projets imaginaires ; mais hâtons-nous de dire que, fidèle à sa paresse, aucune intention de travail ne se mêlait jamais à ses projets.

Seulement, comme il ne pouvait plus dormir ainsi qu'autrefois, il flânait toute la journée dans sa ferme, suivi de sa vieille oie, qui se tortillait derrière lui, et lui débitait une foule de bêtises, ainsi que les vieilles oies ont l'habitude de le faire ; mais, à la fin, cette flânerie et les cancans de son oie le fatiguèrent de telle façon qu'il résolut de casser encore un œuf.

Mais que désirer ? Il ignorait ce qu'il voulait être, mais pour rien au monde il n'eût voulu redevenir ce qu'il avait été.

Plus d'oiseau à longues pattes, plus de soldat risquant d'être tué à chaque instant, plus d'argent à garder pour vivre dans l'inquiétude, plus de roi, ne mangeant pas à son heure et plus gêné dans ses habits de soie que les vieux paladins dans leur armure de fer, plus d'amiral estropié, borgne, boiteux et marchant avec une béquille, plus de rocher battu par les vagues et usurpant insolemment le nom d'île, plus de

poisson volant poursuivi par les requins dans l'eau et par les albatros dans l'air. Non, non, il lui fallait un poste tranquille, une position solide où il y eût bien à boire, bien à manger et rien à faire.

C'était difficile à trouver.

Au moment où il cherchait, plongé dans ses réflexions les plus profondes, il entendit près de lui un grognement qui lui sembla plein de jubilation et partait d'un toit à porc, placé derrière lui.

Pierre s'approcha, se dressa sur la pointe du pied, regarda par une solution de continuité qui s'étendait entre la couverture et la muraille, et put contempler le tableau d'une séduisante paresse et d'un bonheur aussi parfait qu'il est possible de le goûter dans ce monde.

L'image de ce bonheur était personnifiée dans un cochon gras à lard, couché sur la paille fraîche, les yeux à demi clos, et ne remuant les oreilles et la queue que juste ce qu'il fallait pour effrayer les mouches.

— Ah, pardieu ! dit Pierre, comment n'avais-je point pensé à cela ? Sur ma foi, voilà un être heureux, ou je ne m'y connais pas. Il a une nourriture abondante sans être obligé de prendre la peine de la gagner. Il dort tant qu'il veut ; la mobilité de ses oreilles et de sa queue lui permet de chasser les mouches sans même avoir besoin de se réveiller. Vite un œuf, un œuf, un œuf !

On sait qu'en ce cas Pierre n'avait qu'à étendre la main, et que les œufs étaient toujours là.

Il prit un œuf et le brisa.

Aussitôt il se trouva étendu sur la paille fraîche, avec une auge pleine de son à portée de son groin.

Il est juste de dire que, pour cette fois, le premier sentiment qu'il éprouva fut celui d'une félicité parfaite. Il étira délicieusement ses membres à la bienfaisante chaleur du soleil, il dévora avec infiniment de satisfaction quelques belles pommes tombées d'un arbre voisin, puis il s'abandonna à ce délicieux état de somnolence qui l'avait séduit, un instant auparavant, chez son congénère.

Mais à peine avait-il eu le temps de se plonger dans cet état de délicieuses rêveries, qui n'est plus la veille et qui n'est pas encore le sommeil, qu'un homme, d'une mine fort peu gracieuse, entra sans cérémonie dans le toit de Pierre et commença par lui fourrer les doigts entre les côtes, pour s'assurer de la quantité de chair et de graisse qui les recouvrait.

Cela fut d'autant plus désagréable à Pierre, que du temps qu'il était pierre, il était fort chatouilleux ; aussi eût-il bien voulu lui dire : ce que vous me faites là, non seulement est inconvenant, mais encore très désagréable ; pour être devenu cochon, on n'en a pas moins les côtes sensibles ; laissez-moi tranquille ! laissez-moi tranquille !

Mais l'homme, qui paraissait peu se préoccuper de ce qui pouvait être agréable ou désagréable à Pierre, continuait à le tâter aux endroits les plus secrets avec un sentiment de satisfaction croissante. Enfin, tout en chantonnant un petit air des plus gais, il commença de relever ses manches comme quelqu'un qui serait sur le point d'entreprendre un ouvrage quelconque. Comme cet ouvrage paraissait très évidemment se rapporter à Pierre le cochon, celui-ci ouvrit un œil, pour ne pas être pris à l'improviste. Mais l'homme ne

s'inquiéta aucunement de ce surcroît d'attention, et, à l'indicible terreur de notre héros, il tira de sa ceinture un couteau de l'aspect le plus effrayant, puis, le couteau entre ses dents, prit Pierre par une oreille et par une patte, le retourna de façon à le maintenir entre ses genoux ; lui tâta le cou pour découvrir le bon endroit, et, l'ayant trouvé, il y posa le pouce, tandis qu'il tirait de ses dents son couteau avec l'autre main.

Pierre comprit que s'il tardait un instant à se faire reconnaître, il allait être égorgé sur place.

— Eh morbleu ! s'écria-t-il d'une voix aussi distincte qu'il était possible de l'exiger sortant du groin d'un porc, je ne suis pas un cochon, animal !

Le charcutier laissa échapper son couteau, ses genoux tremblants cessèrent de retenir Pierre ; il rampa à reculons, sur ses mains et sur ses genoux, jusqu'à ce qu'il fût sorti du toit ; alors, il se releva, et s'enfuit à toutes jambes.

Pierre saisit le couteau, et comme ses mains et ses pieds d'homme lui étaient déjà revenus et qu'il ne lui restait que sa tête de cochon, il se mit à le poursuivre, bien déterminé à lui faire faire connaissance avec la trempe de sa lame.

Le charcutier se retourna, et, se voyant poursuivi par un monstre ayant le corps d'un homme et la tête d'un cochon, il poussa d'effroyables cris, et alla se jeter tout droit dans une rivière où il faillit se noyer, et dont il ne se retira qu'avec des efforts si burlesques, que Pierre, qui venait enfin de retrouver sa tête d'homme, éclata de rire, et laissa tomber son couteau, forcé qu'il était de tenir ses côtes des deux mains.

Pierre retourna à sa maison et y rentra riant encore, ce qui fit que la vieille oie, qui n'était pas habituée à le voir re-

venir avec ce visage, vint à lui pleine de confiance, lui demandant quelle chose lui était arrivée qui pût le mettre dans une telle gaieté.

Pierre lui raconta l'histoire du charcutier.

Après quoi tous deux soupèrent en tête à tête.

Au dessert, Pierre, qui était d'excellente humeur, dit à sa convive :

— Madame l'oie, à la prochaine fois, je veux être quelque chose de joli, car je suis dégoûté des oiseaux, des poissons et des quadrupèdes. Donc, voyons, parlez-moi en amie : quel conseil me donnez-vous pour que les choses ne tournent pas à mon déplaisir ?

— Sur ma parole, dit l'oie, je n'en sais vraiment rien ; car, quelque choix que vous fassiez, vous devez vous apercevoir que plus les œufs tirent à leur fin plus vous changez lentement, et il y a des cas où il pourrait être insupportable de prendre peu à peu la forme d'une créature singulière.

— Vous avez raison, dit Pierre, et j'ai, en effet, trouvé mes métamorphoses, soit pour me transformer, soit pour redevenir moi-même, plus lentes à chaque fois ; seulement je pensais que ce serait joli et léger d'être papillon. Il n'y a pas de fatigue à voltiger au-dessus des fleurs. Ils ont un charmant logis puisque d'habitude c'est le calice d'une rose ou la corolle d'un lis. Voyons, que pensez-vous d'un beau papillon ? je me tiendrais dans mon jardin et je l'embellirais de ma propre présence.

— Ma foi, répondit l'oie, qui commençait à craindre la responsabilité qu'elle prenait en donnant un conseil, je suis d'avis, mon cher Pierre, que vous agissiez d'après vos

propres inspirations ; quant à moi, je désire autant que possible ne plus me mêler désormais de ces sortes d'affaires.

Mais, quand Pierre avait une chose dans la tête, il fallait qu'il s'en passât la fantaisie : il prit donc l'avant-dernier œuf et le cassa sans hésiter, souhaitant de devenir un superbe papillon.

Pierre était assis sur un escabeau boiteux, avec la vieille oie en face de lui.

— Ah ! dit la vieille oie, voici vos cornes qui poussent, voici vos pattes qui poussent, voici vos ailes qui poussent : elles sont vraiment splendides.

Mais Pierre faisait d'effroyables grimaces.

— Est-ce que vous souffrez ? demanda la vieille oie.

— Je me sens très mal à mon aise, répondit Pierre. Aïe ! comme cela me fait mal à la poitrine ! Oh ! là ! là ! mon dos ! est-ce que je deviendrais bossu ? Oh ! mes bras, oh ! mes jambes, oh ! mon...

Pierre s'arrêta là sans que la vieille oie pût savoir ce qu'il allait dire, car sa tête étant devenue celle d'un papillon, Pierre éprouva une grande fatigue à parler.

La métamorphose, au reste, fut bientôt complètement achevée ; tout son corps se couvrit de duvet. Il était devenu ce magnifique papillon bleu, jaune et noir que l'on appelle le porte-queue.

Comme la fenêtre était ouverte, il s'envola par la fenêtre, voltigea un instant au soleil, passa par-dessus le toit et se trouva dans le jardin.

L'oie, qui lui avait entendu dire que c'était là qu'il comptait demeurer, l'y attendait.

Elle l'y trouva donc, et quoiqu'elle fût loin d'être une fleur, il vint voltiger autour d'elle.

— Voilà qui est charmant, disait le papillon ; quelle adorable existence, se laisser flotter dans l'air, boire la rosée, vivre de miel et de parfums. Je ne suis plus un homme, je ne suis plus même un papillon, je suis un dieu !

— Il y a cependant une chose qu'il faut vous rappeler, lui dit l'oie ; certainement votre vie sera gaie et agréable, mais elle sera courte, car les papillons, à ce que j'ai entendu dire, sont rangés par les hommes au rang des créatures éphémères, ce qui vous donne un jour de vie, vingt-quatre heures peut-être. Il est vrai que le bonheur ne se mesure pas à la durée, et que l'on peut être plus heureux en douze heures que pendant toute une longue vie.

— Peste ! s'écria Pierre, vous m'y faites songer. Moi aussi, corbleu ! j'ai entendu dire cela ; imbécile que je suis, si j'avais encore mes poings, je me cognerais la tête. M'être donné l'embarras d'un changement qui durera si peu, et peut-être encore, par le temps que j'ai mis à prendre cette charmante forme, aurai-je celui de mourir avant de la quitter !

— En ce cas, Pierre, dit l'oie, il n'y a pas une minute à perdre ; mon ami, souhaitez de redevenir vous-même : alerte ! alerte ! il me semble que vous faiblissez !

En effet, la peur avait paralysé Pierre, et il était tombé sur le gazon.

— Je veux redevenir moi ! je veux redevenir moi !
s'écriait Pierre.

Mais, comme nous l'avons dit, les métamorphoses devenaient de plus lentes en plus lentes ; plusieurs heures s'écoulèrent avant qu'il pût se débarrasser de son costume de papillon, et le soleil commençait à disparaître lorsque Pierre rentra dans sa maison accompagné de l'oie.

Pierre était tellement brisé, qu'il se coucha et s'endormit aussitôt.

Le lendemain, lorsqu'il se leva, il se rappela qu'il ne lui restait plus qu'un œuf, aussi éprouvait-il une grande répugnance à employer celui-là légèrement.

Ce dernier œuf, c'était toute la fortune de Pierre.

Aussi alla-t-il s'asseoir sur un banc, à la porte de la ferme, et se mit-il à méditer sérieusement.

L'oie l'avait suivi sans qu'il y fit attention.

Tout à coup Pierre tressaillit en entendant sa voix.

— À quoi pensez-vous, Pierre ? lui demanda l'oie.

— Je pense à quel souhait je dois employer mon dernier œuf, répondit celui-ci.

— Oh ! ne vous tourmentez pas de cela, mon pauvre Pierre, répondit l'oie ; vous casserez votre dernier œuf sans savoir d'avance ce que vous deviendrez. Vous n'y pouvez rien, et votre volonté a maintenant perdu toute son influence. Seulement vous pouvez renoncer à le casser, et par conséquent renoncer au bénéfice ou à la perte de la chose inconnue. Quant à moi, ne me demandez pas de conseils ;

j'aurais trop peur d'influencer votre décision, et que, cassant l'œuf sur mon avis, il ne vous arrivât malheur.

— En tout cas, demanda Pierre, en supposant que je sois mécontent de ma transformation, pourrais-je redevenir moi-même ?

— Sans doute ; mais, qui sait le temps que vous mettrez !

— Eh bien ! quoi qu'il arrive, je m'en moque, dit Pierre, et puisque j'ai si mal choisi jusqu'ici, peut-être vaut-il mieux que je n'aie pas le choix. La curiosité l'emporte chez moi sur la frayeur ; si je ne cassais pas ce dernier œuf, toute ma vie je me répéterais qu'il contenait peut-être mon bonheur. Je l'ai ici dans ma poche, sous ma main ; je vais donc le casser sur-le-champ.

Et, tout en parlant, il lança l'œuf contre la muraille.

À l'instant même il sentit des milliers de plumes qui commençaient de lui percer la peau. Il glissa du banc sur lequel il était assis et se trouva sur une paire de larges pattes emmanchées de jambes très courtes ; ses yeux lui montrèrent un long bec jaune qui le fit loucher, si bien que, hors de lui-même, il cria à sa vieille amie :

— Au nom du bon Dieu ! Mais quelle bête suis-je donc ?

— Une oie ! une oie ! une oie ! s'écria celle-ci.

Et elle tomba dans les convulsions d'un fou rire, tandis que le sang de Pierre bouillait d'une furieuse indignation.

— Que signifie cela ? s'écria-t-il. Je crois, Dieu me pardonne, que vous vous moquez de moi.

— Oh ! mais c'est qu'en vérité, reprit l'oie aussitôt qu'elle put reprendre haleine, c'est que non seulement vous êtes une oie, mais encore c'est que vous êtes l'oie la plus horriblement gauche qu'il soit possible de voir. Vous vous tortillez ridiculement, vous avez la voix criarde, vous louchez à faire peur ; excusez-moi donc si je ris, mon cher Pierre, mais je vous assure que si vous pouviez vous voir, vous ririez aussi.

Pierre, tout déconcerté, s'en alla en tortillant la queue dans la basse-cour, de laquelle il ne sortit que lorsqu'il fut, à force de volonté, redevenu lui-même.

La leçon avait été rude ; aussi ne ferma-t-il pas l'œil de toute la nuit suivante, et le lendemain, jetant sa faucille sur son épaule, il se prépara à aller travailler dans les champs que lui avaient légués ses bons parents.

— Bonjour, Pierre, dit la vieille oie, qui barbotait à la porte ; où allez-vous si matin ?

— Vous le voyez, répondit Pierre assez brusquement, je vais travailler.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! fit l'oie d'un ton goguenard, nous n'en finirons donc jamais avec les merveilles.

Mais Pierre, se redressant :

— Sot oiseau, lui dit-il, va-t'en rejoindre tes pareils dans ma basse-cour. Moi, je suis revenu à la raison. Je vois d'aujourd'hui seulement combien j'avais été fou de négliger les biens que m'avait donnés la Providence, pour perdre mon temps à des recherches qui ne m'ont donné que des déceptions et des ennuis, désirant toujours être ce que, je ne suis pas, au lieu de tirer parti de ce que je suis, et par-dessus

tout, pour comble de sottise, demandant des conseils à une oie qui avait fini par me faire aussi bête qu'elle. Mais écoutez bien, ma mie, ma résolution est inébranlable : je ne veux plus rêver aux choses impossibles ; je suivrai les laborieux exemples qui m'ont été donnés par mes bons parents, et je tiens pour assuré qu'en marchant dans cette voie je n'aurai rien à désirer dans l'avenir.

En disant ces mots, Pierre s'en alla aux champs, où, de ce jour, il travailla assidûment, comme doit le faire un jeune fermier laborieux ; et lorsque, devenu grand, il arriva à l'âge d'homme, il évita toujours les mauvaises sociétés et les sots conseils, ne cassant plus jamais d'autres œufs que ceux qu'il mangeait à son déjeuner.

Tiny la vaniteuse

Tiny était la plus petite créature qu'il fût possible de voir ; c'est pourquoi elle avait été nommée Tiny, ce qui signifie, en réalité, le superlatif de la petitesse. Vous auriez eu grand-peine à introduire votre pouce dans son soulier, et son fourreau était une vraie merveille. En vérité, une poupée de cire, de dimension ordinaire, l'aurait prise en pitié. Sa mère lui tricotait elle-même des bas, car aucun bonnetier n'aurait voulu se charger de confectionner de si petits objets ; vous voyez bien qu'on était parfaitement en droit de l'appeler Tiny, et il en arriva qu'on finit par oublier tout à fait son véritable nom ; pour ma part, je ne l'ai jamais su. Cette ignorance, d'ailleurs, est sans portée, puisque mon histoire traitera de son caractère, et n'a rien à démêler avec son nom, lesquels étaient diamétralement opposés l'un à l'autre, car si son nom était petit, en revanche, sa vanité était immense ; ce défaut, du reste, était la faute de sa mère, qui perdait beaucoup de temps à parer la petite personne de la pauvre Tiny.

Dès qu'elle était habillée, elle se promenait, de long en large, devant les chaumières les plus proches, afin de provoquer les louanges des voisins, lesquels, par bienveillance, ne manquaient pas de s'écrier :

— Oh ! voilà qui est vraiment beau ! quels superbes yeux ! quels ravissants cheveux ! elle est réellement une petite perfection de beauté !

Tiny prenait tout cela pour argent comptant, et sa vanité en augmentait d'une façon alarmante.

Non contente de ces compliments et de beaucoup d'autres, elle s'imagina, un beau matin, qu'il fallait qu'elle s'admirât elle-même ; et, n'ayant point de miroir à la maison, elle alla se contempler sur la surface claire et limpide d'une source voisine.

Comme elle demeurait charmée de l'image qui se réfléchissait dans l'onde, elle tressaillit, en entendant une voix qui lui criait :

— Bonjour, grande vanité !

Elle leva les yeux, et aperçut, sur l'autre rive, une belle dame avec des ailes éclatantes, accompagnée d'un horrible petit nain ; tous deux se riaient et se moquaient d'elle.

— Il n'est pas douteux que vous vous trouviez parfaite, reprit la dame, après avoir triomphé de son envie de rire ; n'est-ce pas ? et peut-être même surprenante par la beauté de vos formes ; mais, petite créature, vous foulez sous votre petit pied des choses bien plus belles et bien plus parfaites que vous ; si vous continuez toute votre vie à être aussi orgueilleuse de vous-même, vous ne serez jamais heureuse, et vous servirez de plastron à tout le monde. Je veux pourtant essayer de vous donner une leçon, qui pourra avoir une influence matérielle qui vous corrigera : je vais vous offrir une paire d'ailes, qui vous aideront à rechercher la vérité. Elles ne dureront que quelques heures, mais, par leur moyen, vous serez à même de juger combien l'amour-propre est malséant, en le voyant chez les autres.

Tiny tressaillit, car elle sentit des ailes lui pousser aux épaules et l'enlever de terre. Quoique assez effrayée d'abord

de leur vitesse, elle commença bientôt à jouir de la nouvelle et agréable sensation de se trouver transportée dans les airs ; elle ferma ses ailes, et descendit au milieu d'une touffe superbe de fleurs sauvages, tout auprès d'un gros hibou qui, probablement, s'était égaré au grand jour.

— Qui êtes-vous ? dit-il d'une voix enrouée, en essayant de la distinguer, malgré le soleil qui l'aveuglait.

— S'il vous plaît, monsieur, répondit-elle, je suis une petite fille.

— Oh ciel ! quoi ! seulement une petite fille ? dit-il ; je pensais que vous étiez un oiseau. Cependant vous avez des ailes ?

— Oui, monsieur, j'ai des ailes, dit-elle humblement, en découvrant combien le hibou faisait peu de cas d'une petite fille ; une bonne fée me les a données, afin que je puisse voir le monde.

— Ah ! ah ! ah ! fit en riant le hibou ; voir le monde ! en vérité, à quoi cela sert-il ? Voyez-moi, je passe ma vie presque tout entière dans le creux d'un arbre, et pourtant je suis le plus sage des oiseaux.

— Serait-il vrai, monsieur ? demanda avidement Tiny ; alors, peut-être voudrez-vous consentir à me communiquer votre science ?

— Bon ! dit le hibou en fermant les yeux, comme s'il voulait chercher sa sagesse en dedans de sa tête. Je ne sais pas trop, je n'ai pas grande envie de devenir maître d'école ; toutefois, je puis facilement vous dire une chose que je sais, c'est-à-dire que je suis sûr d'être fort sage, car tout le monde en convient ; et je le crois, puisque les gens les plus habiles

me proclament l'emblème de la sagesse ; ainsi donc, demeurez-en convaincue comme les autres, et continuez votre chemin, tandis que je vais faire mes efforts pour retrouver mon trou.

À ces mots, prenant l'air plus capable que jamais, il se mit à pouffer de rire de sa propre plaisanterie.

— Quelle vieille bête stupide et vaniteuse ! dit Tiny pendant que le hibou s'éloignait en sautillant ; je n'ai rien appris de bon avec lui.

Comme elle voltigeait dans un bois voisin, elle fut très surprise d'apercevoir un kangourou gigantesque, qui faisait de fort grands sauts à l'aide de son énorme queue. Elle le suivit attentivement des yeux.

Tout à coup, une grande cigogne bleue sortit d'un coin humide rempli de roseaux, et s'approcha du kangourou.

— Oh ! oh ! vous voilà donc, monsieur le sauteur, dit la cigogne. Quelle énorme queue vous avez ! pourquoi ne la portez-vous pas coquettement, au lieu de vous en servir comme d'une jambe ? Au fait, est-ce que ces misérables petites choses que je vois là, sont vos pattes de devant ? je veux parler de ces deux petits bouts qui pendent par devant.

— Impudent oiseau ! répliqua le kangourou d'un ton de mépris, auriez-vous la prétention de critiquer la perfection et la beauté de mes formes, supérieures de toutes façons à celles de tous les autres animaux ? ma queue magnifique, qui, à elle seule, est une merveille ; mes charmantes petites pattes de devant, si admirablement adaptées pour l'usage qu'elles me font ? Retourne, ô le plus sot des oiseaux, dans le marais où tu seras le mieux caché, et dérobe à tous les yeux ces longues perches que tu appelles des pattes, et qui,

en t'élevant dans le monde d'une manière ridicule, mettent davantage ta laideur en évidence. Si tu trouves assez d'eau dans les alentours, va contempler tes membres maigres et disproportionnés, et rougis, si tu peux, au travers de tes plumes, en reconnaissant la différence incommensurable qui existe entre toi et une créature aussi parfaite que moi.

Et, sans attendre la réponse de la cigogne, il poussa un cri sauvage, et d'un bond s'élança dans le bois.

— Bien, dit Tiny, quand la cigogne se fut envolée à son tour ; voilà qui va bien des deux côtés. Ils sont également clairvoyants pour exalter leurs propres avantages et pour se mépriser l'un l'autre.

Tiny s'envola et se posa près du tronc d'un grand arbre aux branches étendues, sur une desquelles était perché un superbe écureuil du Malabar, qui se chauffait au soleil en croquant des noix.

« Je serais curieuse de savoir s'il sait parler, pensa Tiny ; je suis sûre qu'il parle, car il a l'air très avisé. »

Elle avait à peine formulé mentalement cette pensée, qu'elle vit sortir des broussailles, à ses pieds, un petit cochon d'Inde le plus drôle du monde, qui trottait en reniflant et marchait avec beaucoup de précaution.

L'écureuil cessa de casser ses noix ; il en jeta plusieurs coquilles sur le cochon d'Inde en l'appelant à haute voix :

— Holà ! hé ! ridicule petit être, où vas-tu ? comment t'appelles-tu ? et aussi, sans t'offenser, permets-moi de te demander avec une affectueuse sympathie ce qu'est devenue ta queue ?

Le cochon d'Inde, fort interdit, regarda de tous côtés afin de découvrir où le questionneur si poli s'était caché ; à la fin, il aperçut l'écureuil, et lui dit d'un ton fort humble :

— En vérité, mon très cher monsieur, je ne me rappelle pas d'avoir jamais été importuné d'une queue.

— Que voulez-vous dire par là ? dit l'écureuil fanfaron, puis il sauta à terre et vint regarder en face le cochon surpris.

— Ce que je veux dire, répliqua le cochon, qui ne s'intimida nullement, je veux dire que si j'avais, comme vous, une longue et lourde brosse, je m'en trouverais excessivement ennuyé et incommodé ; j'ajouterai même que je la trouverais, selon ma manière de voir, très dangereuse ; car vous, imbécile casse-noisettes, vous seriez bien plus à l'abri du danger, si à cause de votre intolérable amour-propre, vous n'agitiez pas sans cesse cette queue autour de vous, inconvenient qui vous signale au chasseur et qui est, je le répète, une grande calamité pour vous. Vous vivriez bien plus longtemps, si vous aviez la queue plus courte. Ainsi donc, je vous souhaite bien le bonjour et moins d'orgueil.

Le cochon disparut dans la terre, et l'écureuil retourna d'un saut sur son arbre afin de s'y cacher.

Tiny voltigea plus loin ; la subtile réponse du cochon, en apparence si stupide, l'avait fort amusée. Bientôt, un magnifique papillon passa tout près d'elle ; il ralentit sa course à son aspect extraordinaire, et en conséquence vint se poser tout auprès de l'endroit où elle mit pied à terre.

— Bonjour, ma chère, dit-il poliment ; sur mon honneur, vous m'avez d'abord tout à fait embarrassé. Je vous prenais pour un papillon de ma connaissance, mais j'ai été promp-

tement détrompé en voyant combien vos jambes sont grosses, et comme en général votre tournure est empêtrée ; toutefois, malgré ces disgracieuses imperfections, je suis content de vous voir ; ainsi donc, causons, mais prenez garde de marcher sur moi avec vos gros pieds.

Tiny, rien moins que flattée de cette impertinente invitation, allait répondre lorsqu'un escargot se traîna sur le lieu de la scène.

— Ciel ! s'écria le papillon, voici une horrible chose ! Pauvre créature ! quelle destinée ! ramper éternellement sur la terre, en portant sur son dos cette affreuse coquille !

— Qui plaignez-vous de la sorte, petit badin ? dit l'escargot. Est-ce à vous à insulter un individu de ma sorte, parce que vous avez sur le dos une couverture aux couleurs éclatantes ; mais vous n'étiez hier qu'un misérable objet informe, infiniment plus laid que quoi que ce soit dont je puisse me souvenir en ce moment. Vous qui avez une si courte vie, assez longue, du reste pour un être inutile, vous osez parler de pitié ! vous, un paria, sans logis que vous puissiez appeler le vôtre, puisque vous demeurez çà et là, et n'importe où, vous osez même adresser la parole à un propriétaire comme moi, qui porte sa maison partout avec lui ? Allez, allez, continuez vos larcins chez les fleurs qui sont assez imprévoyantes pour vous accueillir !

— Vile créature, répliqua le papillon, je souillerais mes ailes en restant plus longtemps près de vous, pour être couvert de votre bave impure.

À ces mots, après quelques jolies évolutions pour faire valoir les brillantes couleurs de ses ailes, le papillon prit son vol et se dirigea vers un endroit où le soleil donnait en plein.

— Oh ! oh ! dit Tiny en s'envolant de son côté, il me semble qu'ici la vanité a reçu une bonne leçon.

Le soleil devint bientôt dévorant, et Tiny se trouva sur des sables brûlants, où elle vit étendue une énorme tortue noire. Elle était si immobile, qu'elle crut d'abord que c'était une grosse pierre noire ; mais un imperceptible mouvement de la tête lui prouva qu'elle vivait. Tandis qu'elle restait debout à la considérer, elle la vit tout à coup enveloppée d'une ombre interminable ; elle leva les yeux, et s'aperçut que cette ombre était causée par l'approche d'une immense girafe.

— Eh bien ! ma belle petite, dit la girafe, êtes-vous donc occupée à contempler cette misérable créature, qui en vérité pourrait tout aussi bien être une pierre, à laquelle elle ressemble à s'y méprendre. Je ne crois pas qu'elle ait bougé de place depuis des mois, pauvre paquet presque insensible ! On ne saurait certes exiger, continua-t-elle en rengorgeant orgueilleusement son long cou, que tout le monde soit créé aussi beau et aussi gracieux que moi. Non, non ! sans doute. Toutefois il est impossible de s'abstenir de plaindre une créature aussi complètement déshéritée que celle qui est à nos pieds, qui semble avoir été jetée sur le sable sans pieds pour la porter ailleurs.

La tortue remua la tête, leva les yeux, et dit à la girafe d'une voix lente et solennelle :

— Animal disgracieux et inutile, avec tes longues jambes et ton long cou ! il est vraiment triste d'entendre un être, qui n'existe que quelques années, parler de sa supériorité ! Mes jambes ne sont pas très longues, mais je puis les ranger à l'abri, de sorte que personne ne me marche sur les orteils. Mon cou est assez long pour me permettre de regar-

der en dehors de ma porte, et pourtant assez court pour que je puisse rentrer ma tête à l'approche du danger, et ma vie est si longue, que je me rappelle fort bien avoir vu dix ou douze générations de votre famille, dont les os blanchissent sur les sables du désert. Ainsi donc, que vos longues jambes vous emportent loin de moi, afin que votre vanité n'offense plus mes regards.

Comme les distances n'effrayaient plus Tiny depuis qu'elle avait des ailes, elle vola vers une autre partie du monde où l'air était plus frais. Elle se posa sur des rochers, où se tenait un vieux pingouin, en admiration devant les vagues écumantes qui venaient se briser à ses pieds.

— Voici un petit vent bien frais, dit Tiny.

— Et très fortifiant, répliqua le pingouin.

Et comme preuve de ce qu'il avançait, il battit des ailes, de petites ailes qui ressemblaient à du cuir.

— Cet endroit, continua-t-il, est le plus sain et le plus agréable qui soit au monde.

— Vraiment ! fit Tiny, ne sachant que dire.

— Ne perdez pas votre temps, petite fille, cria un aigle du haut d'une colline escarpée ; ne perdez pas votre temps en mauvaise compagnie ; cet animal, moitié oiseau, moitié poisson, a une insupportable conversation qui sent l'eau salée. Il est l'opprobre de la grande famille des oiseaux. D'abord, il marche tout debout comme un homme ; secondement, en dépit de ses prétentions, il n'a pas ce qui s'appelle une aile ; moi, par exemple, je suis le roi des oiseaux, et je puis causer royalement avec vous. Volez donc

jusqu'à moi, afin que je vous fasse l'honneur de vous accorder quelques minutes d'entretien.

— Restez où vous êtes, mon enfant, dit le pingouin, je puis être humble et sans grâce, ainsi que l'observe très peu royalement ce roi des oiseaux ; mais après tout j'ai de la probité, tandis que lui, qui déshonore son titre de roi, est un pillard et un voleur ; un oiseau de proie sans remords, qui se souille de sang innocent, et prend plaisir à commettre toutes sortes de cruautés.

— Oses-tu dire cela, oiseau plus poisson qu'oiseau, hur-la l'aigle, qui fit un prodigieux effort pour saisir le pingouin entre ses griffes.

Mais le pingouin, qui connaissait son caractère vindicatif, chercha un refuge sous les vagues de la mer ; l'aigle se soutint au-dessus de l'eau, décrivant de larges cercles, dans l'espoir de parvenir à assouvir sa vengeance ; mais le pingouin ne parut pas, et l'aigle furieux, se vit obligé de retourner chez lui sans avoir puni l'insulte qui, selon lui, portait atteinte à sa dignité royale.

Tiny frémissait en entendant les cris de l'aigle impérieux ; elle s'enfuit et vola au loin, jusqu'à ce qu'elle pût prendre terre dans une ravissante vallée fleurie, où ses yeux furent charmés par des myriades de fleurs qui embaumaient l'air autour d'elle. Un magnifique lis odoriférant portait bien haut au-dessus de sa tête son cornet de neige et son calice doré ; elle contemplait avec admiration sa forme gracieuse et son port de reine. En s'approchant davantage, elle aperçut de brillantes gouttes d'eau que distillaient ses feuilles, et qui scintillaient comme des bijoux avant de tomber.

— Petit enfant, dit le lis d'un ton fier et hautain, approche ; je ne suis point timide, je suis né pour être admiré : il est dans ma destinée de faire les délices de tous ceux qui me contemplant.

Tiny s'approcha, et elle essaya avec beaucoup de timidité de savourer le parfum de la fleur superbe ; mais elle se retira vivement car elle ne sentit qu'une odeur âcre et désagréable, dont elle ne put se débarrasser qu'à l'aide de quelques violettes qu'elle cueillit à ses pieds.

— Merci, chère enfant, dirent les violettes, de nous avoir mises dans votre sein, sans que nous ayons eu besoin de chanter nous-mêmes nos louanges. Qu'il en soit toujours ainsi avec vous. Ne méprisez jamais les humbles, lorsque vous êtes en compagnie des grands et des hautains. Regardez bien ce lis imposant, son extérieur attire notre attention et nos égards, mais il ne possède aucune qualité réelle qui puisse rendre durable la première impression. On l'évite dès qu'on le connaît de près. Ces diamants étincelants, qui pendent après ses feuilles comme autant de gouttes de rosée, ne sont, en réalité, que les pleurs qu'il verse sur sa complète indignité. Une grande apparence, sans valeur réelle, est un don inutile, impuissant à procurer l'estime ou à assurer le bonheur.

Tiny pressa les violettes sur son cœur pour les remercier de leur douce leçon, et continua sa route, qui la conduisit dans un jardin admirablement cultivé, où un très beau chat se récréait à l'aise, accroupi sur une terrasse au bord d'une allée.

— Matou ! matou ! dit Tiny, qui s'approcha de la jolie bête endormie, bonjour !

— Oh ! bonjour, comment vous portez-vous ? répliqua le chat ; en vérité, je ne vous voyais pas, car j'étais à moitié assoupi, ayant veillé une partie de la nuit à une soirée de souris.

— Vraiment ! dit Tiny ; était-ce amusant ?

— Pour moi, oui, dit le chat malicieusement en clignant de l'œil légèrement, mais pas pour elles.

— Ah ! je comprends ! fit Tiny ; oh ! matou, matou !

— M'avez-vous appelé ? dit un jeune lièvre fort éveillé, qui se montra soudain sous les larges feuilles d'une plante.

— Vous ! dit le chat en lui jetant un regard méprisant ; vous, matou !

— Oui, on m'appelle matou dans les cercles les plus distingués, répondit sèchement le lièvre.

— Vous êtes un bohémien, un aventurier campagnard, répliqua le chat. Vous ne possédez pas un seul attribut de la race féline. Où est votre queue, l'ami ? Vous, un chat ! en vérité !...

— Une queue ? fi donc ! dit le lièvre ; à quoi cela me servirait-il ? Mais, regardez mes superbes oreilles ; montrez-moi donc les vôtres, je vous en prie ?

Le chat ne daigna pas répondre, mais il se mit à se frotter le nez avec sa patte.

— Vous osez me parler, à moi ! poursuivit le lièvre, moi qui suis recherché par les personnages les plus distingués du voisinage, et qui suis l'ornement de la plupart de leurs tables ! Je vis grandement sur mes propres domaines, abso-

lument comme le meilleur gentilhomme campagnard de la contrée ; tandis que vous, valet à courtes oreilles et à longue queue, vous vivez de souris et de tout ce que vous pouvez attraper, et vous n'êtes bon, après votre mort, à confectionner aucun mets connu. Ah ! ah ! ah ! un matou, en vérité ! Vous êtes une trappe à souris.

À ces mots, il frappa la terre de son pied et s'éloigna au trot. Le chat se parlant à lui-même, murmura :

— Une espèce !

— Croa ! croa ! fit une grenouille non loin de là.

Tiny fut à sa recherche et la trouva assise sur un petit monticule et se chauffant au soleil. Tandis qu'elle l'examinait, un poisson aux yeux brillants et aux écailles d'argent sortit son nez de l'eau, et, adressa la parole au gros crapaud en ces termes :

— Pour l'amour du ciel, vous, vilaine bête, finissez ce tintamarre ; l'horrible bruit que vous faites empêche mes petits de s'endormir.

— Fadaise ! dit la grenouille qui jouait négligemment avec un bull-rush, si vous me rompez la tête au sujet de vos petits, je vous chasserai de mon étang.

— Votre étang ! en vérité, reptile ! repartit l'orgueilleux poisson ; pourquoi n'en prenez-vous pas possession, s'il est à vous ? Mais non ! vous ne sauriez y demeurer longtemps, l'eau en est trop pure pour vous, monstre immonde !

— Ne vous mettez pas en colère, mon brave poisson, répondit la grenouille ; si vous étiez un homme comme il faut, vous sortiriez de l'eau pour venir causer ; mais vous n'avez pas sur quoi vous tenir, aussi je vous prends en pitié.

Vous êtes une création incomplète, et par conséquent indigne qu'une personne qui se trouve sur son propre terrain s'occupe de vous. Je vous permets de dire que l'étang est à vous, car je ne m'en sers que pour me laver.

Le poisson disparut sans riposter à cette impertinence.

Le vol de Tiny la conduisit de nouveau au bord de la mer, où elle fut un peu interdite par l'apparition d'un crabe énorme qui paraissait se hâter, comme s'il était préoccupé de quelque importante affaire ; néanmoins un obstacle imprévu rencontra une de ses pattes, et il fut renversé sur le dos ; en se relevant, il vit que c'était une huître que le flux avait déposée sur la rive.

— Ô le plus stupide des poissons ! s'écria le crabe irrité, ne pouviez-vous vous ranger de côté lorsque vous m'avez vu venir ? Je vous proteste que vous êtes cause qu'une de mes griffes a été cruellement blessée.

L'huître, s'entrouvrant avec lenteur pour répondre, dit :

— Qui donc êtes-vous, monsieur, je vous prie ?

— Ne voyez-vous pas que je suis un crabe magnifique ? répliqua-t-il.

— Ah ! oui ! je vois ? fit l'huître, un coquillage ! un des nôtres !

— Un des nôtres ! reprit le crabe avec dédain. Un des nôtres ! prétendez-vous vous mettre sur le même rang que moi ? Une superbe création, ornée de griffes de rechange, avec des yeux qui voient clair, et une armure de la construction la plus admirable ; un être tout à fait exceptionnel et hors ligne dans la grande famille des coquillages. Se trouver classé, après tout, avec une espèce comme vous, un paquet,

une pierre ! ballottée par la mer sans pouvoir se diriger elle-même ! rien de plus enfin, la plupart du temps, qu'une parcelle de rocher attachée à un autre rocher !

— Ah ! ah ! ah ! fit l'huître en éclatant de rire ; imbécile et vaniteuse créature, je ne puis en vérité m'empêcher de rire de vous. Voyez donc, en dépit de toutes vos perfections, vous vous traînez toujours de travers, et il vous est impossible de marcher droit devant vous. Ah ! ah ! ah ! fit encore l'huître, qui referma sa coquille en continuant de rire.

Le crabe plongea dans l'eau sans ajouter un mot.

Tiny s'éloigna de la mer et s'envola vers les champs, où elle se trouva presque aussitôt en compagnie d'une belle sauterelle dont les yeux d'or reluisaient dans le gazon.

— Comment vous portez-vous, ma chère ? gazouilla-t-elle. Je suis ravie de vous voir, car voici une sottte taupe qui m'ennuie à la mort.

Tout en parlant, elle désignait à Tiny le nez d'une taupe, qui pointait précisément en dehors d'un petit monticule qu'elle avait soulevé.

— Vous voyez, continua la sauterelle, au lieu de porter comme moi la verte livrée des champs, et d'être magnifiquement dorée, elle est pauvre, elle vit sous terre, ne connaît rien, et n'est pour cette raison qu'une très maussade société, une vraie motte.

— Si une robe éclatante et de la dorure sont des choses utiles, je dirai certainement que vous êtes un objet sans prix, dit la taupe ; mais comme vous ne faites pas autre chose que de babiller, je ne puis vous accorder les louanges que vous désirez, et suis forcée tout naturellement de m'avouer que je

suis la plus estimable de nous deux ; car je dévore la vermine qui mangerait le blé et détruirait le gazon qui vous abrite ; de sorte que, quoique ensevelie sous la terre, je suis très vivante lorsqu'il s'agit des intérêts des autres, et dois être appréciée en conséquence des services que je rends.

« Voici encore l'honnêteté qui combat la vanité ! » pensa Tiny en s'envolant loin des deux antagonistes.

— Où volez-vous si vite ? dit une petite mésange bleue qui frétillait sur un tronc d'arbre.

— Je me dépêche pour voir autant de choses que je puis, répondit Tiny, car mes ailes doivent me quitter au coucher du soleil.

— Elles viennent justement de tomber, dit l'oiseau, et je vous ai préservée d'une chute.

Tandis qu'il parlait, Tiny fut fort étonnée de voir ses ailes par terre.

— Merci, bon petit oiseau ! dit tristement Tiny. Mais comment ferai-je pour retourner à la maison ?

— Prenez courage, dit la mésange, la bonne petite fée vous ! protégera, aussi marchez avec confiance.

Il dit et s'envola.

Une grande autruche à la démarche pompeuse, étalant avec un orgueil visible ses plumes magnifiques, s'approcha de l'enfant prête à pleurer et lui dit :

— Petite fille, peut-être pourrez-vous décider quel est le plus beau de moi ou de ce vilain oiseau qui est perché dans l'arbre que vous voyez là-bas ?

— Un vilain oiseau ! vraiment ? dit un singulier toucan, en faisant claquer son bec, qui était presque aussi grand que toute sa personne. Je voudrais bien savoir où on pourrait rencontrer un oiseau aussi bête que l'autruche, dont le corps est couvert en profusion d'une surabondance de plumes, tandis que ses jambes sont tout à fait dépouillées ; ses ailes, par leur beauté, servent d'appât aux ennemis qui veulent le détruire, mais elles n'ont pas le pouvoir de l'emporter loin du danger. En vérité, mon bec ravissant a plus de valeur à lui seul que toute sa personne.

— Eh bien, c'est à la petite fille à décider, répondit l'autruche.

Tiny, qui par le fait admirait beaucoup la belle autruche, et avait grand-peine à s'empêcher de rire au nez du bizarre toucan, prit enfin courage et dit :

— C'est vous, autruche, que je trouve de beaucoup le plus beau des deux.

Le toucan indigné s'envola au loin ; l'autruche, ravie de la décision de l'enfant, se tourna fièrement vers elle, et lui dit :

— Où allez-vous, ma belle petite ?

— Oh ! à bien des milles, loin, loin ! fit-elle, et je crains de ne jamais revoir ma maison, car j'ai voltigé si longtemps de côté et d'autre !

— Montez sur mon dos, dit l'autruche, qui se baissa afin qu'elle pût se blottir entre ses ailes.

Dès qu'elle y fut confortablement établie, elle prit sa course, et courut comme le vent, à travers les collines, les vallées, les sables jusqu'à ce qu'elles se trouvassent au bord

de la mer ; ici l'autruche s'arrêta, comme de juste ; incapable qu'elle était d'aller plus loin avec sa petite protégée.

— Et maintenant, ma bonne autruche, que dois-je faire ? dit Tiny.

— Attendez un peu, repartit l'oiseau, voici venir un superbe coquillage qui, j'en suis sûre, vous fera traverser la mer.

Le coquillage dansa sur les vagues, jusqu'à ce qu'il touchât la grève.

— Entrez, petite fille, dit-il, et je vous transporterai saine et sauve chez vous, de l'autre côté de l'eau, car la bonne fée me l'a ordonné.

Tiny n'hésita pas un instant. Elle monta dans la coquille, qui la porta légèrement au milieu des vagues écumantes, et avant la chute du jour, elle débarqua tout près de chez elle. Tout en marchant, guidée par la lumière qui brillait à la fenêtre de sa chaumière, elle songeait que la fée avait été bien bonne, de vouloir qu'elle apprît combien il est facile de voir les défauts des autres, tandis que l'amour-propre fait croire qu'on est parfait soi-même.

L'égoïste

Carl avait hérité, de son père, une ferme avec ses troupeaux, son bétail et ses récoltes ; les granges, les étables et les bûchers regorgeaient de richesses, et pourtant, chose étrange à dire, Carl ne paraissait rien voir de tout cela ; son seul désir était d'amasser davantage, et il travaillait nuit et jour, comme s'il eût été le plus pauvre paysan du village. Il était connu pour être le moins généreux de tous les fermiers de la contrée, et aucun individu, pouvant gagner sa vie ailleurs, n'aurait été travailler chez lui. Son personnel changeait continuellement, parce que ses domestiques, qu'il laissait souffrir de la faim, se décourageaient promptement et le quittaient. Cela l'inquiétait fort peu, car il avait une bonne et aimable sœur. Amil était une excellente ménagère, et s'occupait sans cesse du bien-être de Carl ; quoiqu'elle s'efforçât, de son côté, de compenser la parcimonie de son frère par sa générosité, elle ne pouvait pas grand-chose, car il y regardait de trop près.

Carl était si égoïste, qu'il dînait toujours seul, parce qu'il était alors sûr d'avoir son dîner bien chaud, et de n'avoir que lui seul à servir ; tandis que sa sœur, ayant mangé un morceau à part, pouvait ensuite s'occuper uniquement de lui. Il donnait pour raison qu'il n'aimait pas à faire attendre, n'étant pas sûr de son temps ; toutefois, il ne manquait jamais d'arriver exactement à l'heure qu'il avait fixée lui-même pour son dîner. Il est donc bien avéré que Carl était égoïste ; c'est une qualité peu enviable.

Amil était recherchée par un homme très bien posé pour faire son chemin dans le monde ; néanmoins, Carl lui battait froid, parce qu'il craignait de perdre sa sœur, qui le servait sans exiger de gages. Vous devez comprendre qu'ils n'étaient pas fort bons amis, car le motif de la froideur de Carl était trop apparent pour ne pas sauter aux yeux des personnes les moins clairvoyantes ; mais Carl se moquait bien d'avoir des amis ! Il disait toujours qu'il portait ses meilleurs amis dans sa bourse ; mais, hélas ! ces amis-là étaient, au contraire, ses plus grands ennemis.

Un matin qu'en contemplation devant un champ de blé, dont les épis dorés se balançaient autour de lui, il calculait ce que ce champ pourrait lui rapporter, Carl sentit tout à coup la terre remuer sous ses pieds.

« Ce doit être une énorme taupe », se dit-il en reculant, tout prêt à assommer la bête, dès qu'elle paraîtrait.

Mais la terre s'amoncela bientôt en masses si impétueuses, que maître Carl fut renversé, et se trouva fort penaud d'avoir voulu jauger sa récolte.

Son épouvante augmenta considérablement, lorsqu'il vit s'élever de terre, non une taupe, mais un gnome de l'aspect le plus étrange, vêtu d'un beau pourpoint cramoisi, avec une longue plume flottant à son bonnet. Le gnome jeta sur Carl un regard qui ne présageait rien de bon.

— Comment vous portez-vous, fermier ? dit-il avec un sourire sardonique qui déplut singulièrement à Carl.

— Qui êtes-vous, au nom du ciel ? fit Carl suffoqué.

— Je n'ai rien à faire avec le nom du ciel, répliqua le gnome ; car je suis un esprit malfaisant.

— J'espère que vous n'avez pas l'intention de me faire du mal ? dit humblement Carl.

— En vérité, je n'en sais rien ! Je me propose seulement de moissonner votre blé cette nuit, au clair de la lune, parce que mes chevaux, quoiqu'ils soient surnaturels, mangent aussi une quantité de blé tout à fait surnaturelle ; en général, je récolte chez ceux qui sont le plus en état de me faire cette offrande.

— Oh ! mon cher monsieur, s'écria Carl, je suis le fermier le plus pauvre de tout le district ; j'ai une sœur à ma charge, et j'ai éprouvé de terribles et nombreuses pertes.

— Mais, enfin, vous êtes Carl Grippenhausen, n'est-ce pas ? dit le gnome.

— Oui, monsieur, balbutia Carl.

— Ces énormes rangées de tas de blé, qui ressemblent à une petite ville, vous appartiennent-elles, oui ou non ? dit le gnome.

— Oui, monsieur, répliqua encore Carl.

— Ce magnifique plant de navet et cette longue suite de terres labourables, ces beaux troupeaux et le riche bétail qui couvrent le flanc de la montagne sont aussi à vous, je crois ?

— Oui, monsieur, dit Carl d'une voix tremblante, car il était terrifié de voir combien le gnome avait d'exactes notions sur sa fortune.

— Vous, un pauvre homme ? Oh ! fi ! dit le gnome en menaçant du doigt le misérable Carl d'un air de reproche. Si vous continuez à me conter de pareils contes, je ferai en

sorte, d'un tour de main, que vos monstrueuses histoires deviennent véritables... Fi ! fi ! fi !

En prononçant le dernier *fi*, il se rejeta dans la terre, mais le trou ne se ferma pas ; en conséquence, Carl vociféra ses supplications à tue-tête, criant miséricorde à son étrange visiteur, qui ne daigna pas même lui répondre.

Inquiet et abattu, il s'achemina lentement vers sa maison ; comme il en approchait, en traversant le fourré, il aperçut le galant de sa sœur causant avec elle par-dessus le mur du jardin. Une pensée lui vint alors à l'esprit ; une pensée égoïste, bien entendu. Avant qu'ils eussent pu s'apercevoir de son approche, il se précipita vers eux, et, prenant la main de Wilhelm de la manière la plus amicale, il l'invita à dîner avec lui. Ô merveille des merveilles !... Il va sans dire que, malgré son extrême surprise, Wilhelm accepta de très bonne grâce. Après le repas, l'idée lumineuse de Carl vit le jour, à l'étonnement toujours croissant de sa sœur et de Wilhelm. Et que pensez-vous que fût cette idée ? Rien autre chose, sinon d'échanger sa grande pièce de blé mûr, prête à être coupée, pour une de celles de Wilhelm, où la moisson était moins copieuse. Après un débat très empressé de sa part, et de grandes démonstrations de bonne volonté et de gaieté, ce curieux marché fut conclu, et Wilhelm s'en retourna chez lui beaucoup plus riche qu'il n'en était parti.

Carl se coucha, rassuré par le transport qu'il avait fait, au trop confiant Wilhelm, du blé qui devait être récolté au clair de la lune par le gnome pour nourrir ses chevaux gloutons.

Il ouvrit les yeux dès la pointe du jour ; car le gnome avait hanté son sommeil. Il se hâta de s'habiller et sortit

dans les champs pour voir le résultat des travaux nocturnes du gnome ; le blé était debout, agité par la brise matinale.

« Probablement, pensa Carl, j'aurai rêvé. »

Alors il grimpa sur la colline pour jeter un coup d'œil sur le champ qu'il avait reçu en échange de son blé menacé ; mais de quelle horreur ne fut-il pas saisi en voyant ce champ presque entièrement dépouillé, et l'affreux petit gnome, achevant sa besogne, en jetant les dernières gerbes dans un obscur abîme creusé profondément en terre.

— Juste ciel ! que faites-vous ? s'écria-t-il. Il me semble que vous aviez dit que vous moissonneriez ce champ là-bas ?

— J'ai dit, répondit le gnome, que j'allais récolter votre blé, à vous ; or, à moins que je n'aie mal compris, le champ dont vous parlez est à Wilhelm, n'est-il pas vrai ?

— Oui, malheureux que je suis !

Et, tombant à genoux pour implorer le gnome, Carl lui demanda grâce ; mais celui-ci, nonobstant ses prières, enleva la dernière gerbe ; puis la terre se referma, ne laissant aucune trace qui pût signaler l'endroit où une si abondante récolte avait été engloutie.

— Maintenant, comme vous voyez, j'ai fermé la porte de ma grange, dit le gnome en ricanant. À présent, je vais aller me reposer ; bonjour, Carl !

Et il s'éloigna d'un air calme et satisfait.

Carl erra çà et là, à moitié fou, oubliant jusqu'à son dîner. Enfin quand la nuit fut venue, il rentra chez lui, et, sans vouloir répondre aux questions affectueuses de sa sœur, il

alla se coucher en boudant. Mais il avait à peine posé sa pauvre tête bouleversée sur l'oreiller qu'une voix vint le réveiller, et lui dit :

— Carl, mon bon ami, me voici venu pour causer un peu avec vous ; ainsi, réveillez-vous et écoutez-moi.

Il sortit sa tête de dessous les couvertures, et vit que sa chambre était illuminée par une vive clarté, qui lui montra le gnome assis sur le parquet de la chambre.

— Ah ! misérable ! s'écria-t-il, viens-tu me voler mon repos, comme tu m'as volé mon blé ? Va-t-en, ou bien j'assouvirai ma vengeance sur toi.

— Allons, allons, dit le gnome en riant, tu raffoles !... Ne sais-tu pas, stupide garçon, que je ne suis qu'une ombre ? Autant vaudrait essayer d'étreindre l'air que de tenter de m'étreindre, moi ; d'ailleurs, je ne suis venu ici que pour te promettre des richesses sans fin ; car vous êtes un homme selon mon cœur : n'êtes-vous pas personnel et malin à un degré merveilleux ? Écoutez-moi donc, mon bon Carl. Venez me trouver demain au soir, avant le coucher du soleil, et je vous ferai voir un trésor dont l'excessive abondance dépasse toute imagination humaine. Débarrassez-vous de votre mesquine ferme ; le niais qui aime votre sœur serait une excellente victime, car il a des amis qui l'aideraient à se tirer d'affaire, et à vous en défaire. Le prix qu'il pourrait vous en donner serait de peu d'importance pour vous, et, lorsque je vous aurai fait connaître le trésor dont je vous parle, vous en viendrez à dédaigner les sommes minimales que vous réalisez par les moyens ordinaires. Bonne nuit, faites de jolis rêves !

La lumière s'évanouit et le gnome partit.

— Ah ! dit Carl, ah ! c'est délicieux ! ah !

Et il retomba dans son premier sommeil.

Le jour suivant, tout le monde crut que Carl était devenu fou ; seulement, son naturel intéressé prenant le dessus, il ne céda pas la moindre pièce de monnaie du prix convenu avec Wilhelm, qui était, du reste, trop content de pouvoir entrer en arrangement avec lui ; pourtant l'excès de sa surprise le faisait douter de la réalité de la transaction. Enfin tout fut prêt, et le jour fixé pour la noce d'Amil, car Wilhelm l'avait prise, comme de juste, par-dessus le marché, bon ou mauvais, qu'il avait conclu pour la ferme. Carl n'eut pas la patience d'attendre ce jour-là, et, après avoir embrassé sa sœur, il la laissa entre les mains de quelques parents et partit. Il trouva le gnome assis sur une barrière comme aurait pu le faire l'homme le plus ordinaire.

— Vous êtes aussi ponctuel qu'une horloge, Carl, dit-il ; j'en suis fort aise, car il faut que nous soyons arrivés au pied des montagnes que vous voyez là-bas avant le lever de la lune.

À ces mots, il descendit d'un bond de son perchoir, et ils poursuivirent leur chemin jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au bord d'un lac sur la surface duquel, au profond étonnement de Carl, le gnome se mit à trotter comme si elle eût été gelée.

— Venez donc, mon ami, dit-il en se tournant vers Carl, qui hésitait à le suivre.

Toutefois, voyant qu'il fallait en passer par là, celui-ci plongea jusqu'au cou, et se dirigea vers l'autre rive, que le gnome avait depuis longtemps atteinte. Lorsqu'il y arriva à son tour, il se trouvait dans un état fort désagréable ; ses

dents claquaient, et l'eau qui découlait de ses vêtements reproduisait à ses pieds en miniature le lac d'où il sortait.

— Je vous prie, monsieur le gnome, dit-il d'un ton assez aigre, que pareille chose ne se renouvelle point, ou je serais forcé de renoncer à votre connaissance.

— Renoncer à ma connaissance, dites-vous ? fit le gnome en ricanant. Mon cher Carl, cela n'est point en votre pouvoir. Vous avez de votre plein gré plongé dans le lac enchanté, ce qui vous attache à moi pour un certain laps de temps. Je vous tiendrais au bout de la plus forte chaîne, que je ne serais pas plus sûr que vous me suivriez. Ainsi donc, marchez et songez à la récompense.

Carl fut un peu étourdi de ce qu'il entendait ; mais il s'aperçut bientôt que tout était exactement vrai ; car, dès que le gnome se remit en marche, il se sentit contraint, par une puissance irrésistible, à le suivre. Bientôt, ils se trouvèrent sur le versant d'une montagne très escarpée ; le gnome glissa le long de cette pente avec la plus parfaite aisance, sans perdre l'équilibre ; quant au pauvre Carl, il accomplit cette descente avec beaucoup moins de dignité, et surtout avec une telle impétuosité que, de droite et de gauche, de grosses pierres se déplaçaient, s'entrechoquaient avec fracas et dégringolaient dans les affreux précipices qui l'environnaient. Ses vêtements étaient dans un état déplorable ; les points des coutures cédaient, de grands morceaux de son manteau étaient arrachés ; car il ne pouvait ralentir un seul instant sa course, afin de se dégager des ronces et des épines qui s'attachaient sans cesse à lui, retenant des parcelles de sa chair à mesure que la rapidité de sa fuite l'éloignait d'elles. À la fin, il roula comme un paquet au pied

de la montagne, où il trouva le gnome, qui se réjouissait l'odorat en flairant le parfum d'une fleur sauvage.

Carl s'assit un moment pour reprendre sa respiration, et, comme son sang bouillait d'une rage concentrée, il s'écria :

— Brutal gnome ! je ne vous suivrai pas un pas de plus, ou vous me porterez ; je suis meurtri des pieds à la tête ; voyez comme vous m'avez arrangé !

— Ah ! c'est excellent ! fit le gnome sans s'émouvoir. Nous allons voir, mon garçon ! Quant à moi, je suis parfaitement à mon aise, et vous vous apercevrez, lorsque vous me connaîtrez davantage, que je supporte avec une philosophie admirable les malheurs des autres ; venez, Carl, mon bon ami.

Cet horrible *venez* commençait à avoir pour Carl une terrible signification ; mais, de même qu'auparavant, il fut forcé d'obéir. Il marcha toujours, toujours, jusqu'à ce que ses dents claquassent de froid ; il s'aperçut alors que le riant et chaud paysage était devenu aride comme en hiver ; et il jugea, d'après la quantité de pics neigeux se perdant dans les nuages qu'il voyait autour de lui, qu'une grande mer devait être proche ; transi au point de pouvoir à peine se traîner, il conjura le gnome de prendre quelques instants de repos ; à la fin, ce dernier s'assit.

— Je ne m'arrête que pour vous obliger, dit-il ; mais je crois que l'immobilité prolongée serait pour vous chose dangereuse.

À ces mots, il exhiba une pipe qui paraissait beaucoup trop grande pour avoir jamais pu entrer dans sa poche ; il l'alluma, et commença de fumer tout comme s'il était installé confortablement au coin du feu, chez Carl. Le pauvre Carl

le regarda faire pendant quelque temps, avec ses dents qui s'entrechoquaient, et ses membres endoloris ; ensuite, il le pria de lui laisser aspirer une ou deux chaudes bouffées de sa pipe embrasée.

— Je n'oserais pas. Carl : c'est du tabac de démon, beaucoup trop fort pour vous. Chauffez vos doigts à la fumée, si vous pouvez. Je ne puis comprendre ce qui vous manque ; moi, je me trouve parfaitement à mon aise ; mais vous n'êtes pas philosophe !

Carl gémit, et ne répondit rien à l'imperturbable fumeur.

Après avoir fumé très longtemps, le gnome secoua sur le bout de sa botte les cendres de sa pipe, et dit à Carl, grelottant, avec le sourire le plus affectueux :

— Mon bon ami, vous avez, en vérité, bien mauvaise mine ! peut-être ferions-nous bien de nous remettre à marcher.

Il se leva sur-le-champ, et le pauvre Carl le suivit en trébuchant.

— Nous aurons plus chaud tout à l'heure, mon cher ami, fit-il en se tournant vers Carl, qui poussa un grognement sourd en manière de réplique ; car il sentait son impuissance à se soustraire à son sort.

Ils eurent, en effet, bientôt plus chaud ; la glace disparut, la terre était couverte de verdure, émaillée en profusion de fleurs embaumées ; des guirlandes de ceps de vigne, couverts de grappes ravissantes, groupées sur les branches étendues, séduisaient l'œil. Ils gravirent la montagne péniblement... c'est-à-dire pour Carl ; car, pour le gnome, descendre ou monter était aussi facile l'un que l'autre. À la fin,

la montagne devint aride et desséchée ; les cendres craquaient sous leurs pieds, et des vapeurs nauséabondes s'échappaient de la terre crevassée.

« Je serais curieux de savoir où nous allons maintenant », se dit Carl en grommelant.

Il avait fini par découvrir que parler à ce démon était une peine inutile et une perte de temps. Son incertitude ne dura pas longtemps, car les mugissements d'un énorme volcan retentirent bientôt à ses oreilles, et des pierres plurent sur sa tête et sur ses épaules. Il se traîna de rocher en rocher, exposé à chaque instant aux plus grands périls ; la terre se déroba sous ses pas d'une manière effrayante, la fumée l'étouffait et l'aveuglait, tandis que l'éternel refrain du gnome : « Avancez ! avancez ! » auquel il lui était impossible de résister, achevait de le désespérer. À la fin, il n'eut plus la conscience de ce qu'il faisait ; il sentit seulement qu'il tombait sur le versant de la montagne et roulait jusqu'au bas. Un bruyant clapotement, et la sensation de l'eau froide, lui annoncèrent qu'il venait de tomber au milieu des vagues de la mer ; l'instinct de la conservation le fit s'efforcer de remonter à la surface. En reparaisant à fleur d'eau, il vit le gnome assis sur le tronc d'un arbre immense ; les vagues le ballottaient à sa portée.

— Étendez la main, bon gnome ! fit-il d'une voix défaillante, je vais enfoncer.

— Bah ! répondit le gnome, du courage, mon ami ! il faut que vous vous sauviez tout seul ; ce petit bout de tronc d'arbre suffit à peine à m'empêcher de trop me fatiguer. Charité bien ordonnée commence par soi-même, comme vous savez, c'est le premier point ; le second point, c'est vous ; je vous conseille donc de nager fort et ferme, dans le

cas, bien entendu, où vous voudriez vous en donner la peine. Votre bail avec moi est fini, à moins que vous ne vouliez le renouveler de bonne volonté, par vos actions ou par vos souhaits ; adieu !

Les vagues mugissantes emportèrent en un instant le gnome railleur hors de vue, et Carl resta seul à lutter contre les flots. Il nagea donc jusqu'à ce qu'il arrivât en vue du rivage ; alors, par bonheur, il aperçut quelques débris de bois pourri qui flottaient sur la mer, et semblaient avoir appartenu à une vieille digue ; il s'y attacha d'une étreinte désespérée, et se mit à pousser de grands cris, espérant voir arriver, du rivage, à son secours. Les cris de Carl à demi submergé finirent par attirer l'attention des enfants d'un pêcheur qui jouaient sur la berge ; insoucieux du danger, ils poussèrent une barque dans l'eau, et se dirigèrent vers l'homme qui semblait près de se noyer. Après bien des efforts infructueux, ces courageux enfants parvinrent à tirer Carl dans leur bateau.

— Merci ! merci ! balbutia-t-il en regardant ces enfants, qui n'avaient point hésité à risquer leur vie pour sauver la sienne.

— Ne nous remerciez pas, dit le petit garçon ; vous ne savez pas combien nous sommes heureux que le ciel nous ait procuré l'occasion de vous délivrer d'une mort certaine ; c'est à nous à être reconnaissants chaque fois que nous pouvons faire une bonne action ; voilà, du moins, ce que nous enseigne notre bon père.

« Je voudrais que le mien m'eût donné les mêmes enseignements », pensa Carl.

Il embrassa tendrement les enfants ; il n'avait rien autre chose à leur donner ; car tout son or avait été perdu au milieu de son voyage aventureux avec le perfide gnome.

Il demanda son chemin, et un petit paysan, un peu plus âgé que ceux qui l'avaient délivré, offrit de traverser les hautes montagnes avec lui, et de le reconduire jusqu'à sa maison, qui se trouvait à une très grande distance, assurait le petit paysan ; ce qui confondit Carl de surprise.

Déguenillé et les pieds blessés, Carl se mit en route avec son jeune et agile petit guide, qui le soutenait avec la plus vive sollicitude dans les passages difficiles et dans les rudes sentiers de la montagne ; Carl se sentait honteux et rougissait en voyant ce simple enfant, sans souci de lui-même, mettre un si grand espace entre soi et son village, pour obliger un étranger pauvre et souffrant, lui gazouiller ses petites chansons montagnardes pour égayer la longueur du chemin afin qu'il ne sentît ni la fatigue ni les douleurs ; et, lorsqu'ils arrivaient à quelque endroit bien tranquille, s'asseyant à l'ombre à ses côtés, le jeune paysan étalait le contenu de son bissac et partageait ses provisions avec le voyageur.

À la fin, le chemin devint si facile et si directement tracé, que le complaisant conducteur de Carl se disposa à le quitter pour retourner chez lui ; mais, avant de le faire, il voulait absolument laisser à Carl le contenu de son havresac, de crainte que celui-ci ne souffrît de la faim. Carl ne voulut point y consentir ; car, que deviendrait ce faible enfant, s'il le privait de sa nourriture ? Tout en persistant dans son refus, il l'embrassa en le remerciant mille fois, et se mit à descendre la montagne. — Carl avait appris à penser aux autres.

Il voyagea bien des jours à travers les vallées, apaisant sa faim avec les mûres sauvages des haies, éteignant sa soif

dans l'eau vive des ruisseaux ; enfin, il arriva près d'un village composé de chaumières éparses. La fatigue et le manque de nourriture avaient énervé sa constitution jadis si robuste ; il se traîna en chancelant, avec l'espoir de trouver quelqu'un qui vînt à son secours ; mais il ne vit personne, excepté une jolie fille blonde qui était assise sur le seuil de sa cabane et mangeait du pain trempé dans du lait. Il essaya de s'approcher d'elle ; mais, incapable de faire un pas de plus, il tomba par terre tout de son long ; l'enfant se leva vivement en voyant choir ainsi presque à ses pieds et en entendant gémir l'étranger hâve et misérable ; elle lui souleva la tête, et sa pâleur livide, ainsi que sa maigreur lui ayant dévoilé les causes de sa souffrance, elle porta la jatte de lait à ses lèvres et l'y maintint jusqu'à ce qu'il eût avalé tout ce qu'elle contenait avec l'avidité de la faim. Cette enfant, sans penser un seul instant à autre chose qu'à la détresse de Carl mourant d'inanition, avait volontairement et avec joie sacrifié son déjeuner. — Souviens-toi de cela, Carl ! — Il s'en souvint, en effet, lorsque, ranimé, il se remit en route, le cœur pénétré de l'exemple qu'il avait reçu.

Il y avait encore un bien long et bien fatigant bout de chemin entre lui et sa maison... Sa maison ! ah ! le cœur lui manquait quand il se rappelait que ce n'était plus sa maison ; elle appartenait à son ami et à sa sœur, qu'il avait l'un et l'autre traités avec un si froid égoïsme jusqu'au dernier moment de leur séparation, alors que sa tête était remplie du mirage des promesses dorées de l'artificieux gnome, alors qu'il s'imaginait posséder bientôt des richesses immenses, alors enfin qu'il s'efforçait de mettre, par sa conduite, entre eux et lui, une assez grande distance pour qu'il ne pût être question de rien partager avec eux, quand même ils viendraient à tomber dans le besoin. Depuis que de nouveaux sentiments, dus aux bontés dont il avait été l'objet de toutes

parts sans l'appât d'aucune récompense, s'emparaient de son cœur, il sentait combien il aurait peu droit de faire appel à leur charité, lui qui s'était rendu indigne de leur amitié ; et il soupirait en songeant à ce qu'il avait été jadis.

La nuit le surprit dans une lande inculte et désolée, et, pour compléter sa misère, la neige se mit à tomber en gros flocons qui l'aveuglaient. Il boutonna étroitement sa redingote en lambeaux, et lutta contre la bourrasque glacée, qui tourbillonnait autour de lui avec une sorte de violence vengeresse. À la fin, la neige glacée s'amoncela sur ses pieds transis, il avança plus lentement, et sa marche devint de plus en plus pénible. L'ouragan redoublant d'impétuosité, il commença à chanceler ; il s'arrêta un instant comme anéanti par le vent furieux, puis il s'affaissa et fut bientôt à demi enseveli sous une couche de neige.

Un tintement de grelots domina le bruit de la tempête ; il annonçait l'approche d'un chariot couvert dont le roulement était amorti par la neige épaisse, à ce point qu'on eût pu douter de sa présence, si une lanterne, placée à l'intérieur, n'eût répandu au loin sa brillante lumière. La voiture atteignit en peu de minutes l'endroit où Carl était étendu ; le cheval se cabra à l'aspect de cette forme humaine étendue à terre ; le voyageur descendit, releva l'étranger gelé, et, après quelques vigoureux efforts, il le déposa sain et sauf dans son chariot et gagna à toute vitesse le plus prochain hameau, dont on apercevait au loin les lumières. Là, des soins actifs rappelèrent Carl à la vie, et le premier visage qui s'offrit à ses regards fut celui de son excellent beau-frère Wilhelm, qui n'avait pu reconnaître, dans le voyageur mourant, isolé et déguenillé, son frère Carl, si riche et si égoïste ; celui-ci, après une explication de quelques mots, découvrit qu'il avait voyagé, avec le gnome, pendant plus d'une année,

ce qui lui parut inconcevable ; toutefois, Wilhelm lui affirma que rien n'était plus réel, et l'assura en même temps qu'il était disposé à le recevoir dans sa maison, et à lui accorder, avec l'oubli complet de ses fautes passées, tout ce que l'affection sincère est toujours prête à donner. Cette assurance fut un baume salutaire pour les blessures physiques et morales de Carl repentant. Wilhelm partit, le laissant reposer ses membres endoloris dans le lit doux et commode des villageois.

Le matin du jour suivant, la honte au visage, Carl s'achemina vers le seuil bien connu de son ancienne demeure ; mais son pied avait à peine touché la première marche de l'escalier que sa sœur accourut se jeter dans ses bras et l'embrasser ; il cacha sa figure dans le sein de cette généreuse femme et pleura abondamment.

Le gnome, qui n'avait pas cessé de le suivre, avec l'espoir qu'il retomberait en son pouvoir, s'arrêta soudain à ce touchant spectacle ; et, tandis qu'il les contemplait tous deux d'un air de dépit, il devint graduellement de moins en moins visible à l'œil, jusqu'à ce qu'il s'évanouît tout à fait.

Le démon de l'égoïsme était parti pour jamais, et Carl rendit de sincères actions de grâces à Dieu pour la terrible épreuve qui avait causé ce changement, et lui avait démontré qu'en s'occupant charitablement des intérêts et du bien-être des autres, il travaillait pour lui-même et concourait le plus efficacement à son propre bonheur. Il avait donc, en réalité, découvert un trésor mille fois plus précieux que tout l'or de la terre.

La balle ambitieuse et le sabot philosophe

Vous savez tous ce que c'est qu'une balle, mes chers petits amis, car je ne doute pas que vous sachiez déjà jouer à la balle au mur et à la balle empoisonnée.

Vous savez tous ce que c'est qu'un sabot, ce cône arrondi que vous faites courir et tourner devant vous à grands coups de lanières.

Ces deux questions importantes, préliminairement posées, je vais vous raconter l'histoire d'une balle et d'un sabot.

C'était encore dans cette époque arriérée où la balle ne connaissait ni l'élastique ni le caoutchouc et se faisait avec du liège.

Quant au sabot, le progrès a passé sur lui : l'électricité, la vapeur et le télégraphe, ont été inventés sans rien changer à sa forme ni à sa matière.

C'est tout simple, la balle voyage, elle va, elle revient, elle s'élève, elle retombe, elle rebondit, fait du chemin et voit du pays ; tandis que le sabot ne quitte pas la terre et se contente de tourner sur lui-même, si rapidement qu'il en est tout désorienté et qu'il ignore complètement ce qui se passe autour de lui, à plus forte raison au-dessus de lui.

Notre balle et notre sabot appartenait au même enfant, joli petit garçon de dix à douze ans, et se trouvaient

l'un à côté de l'autre dans une boîte où il y avait encore beaucoup d'autres joujoux.

Un soir que le sabot et la balle venaient de rentrer à leur domicile, le sabot dit à la balle :

— Pourquoi ne nous marions-nous pas ensemble, puisque depuis les dernières étrennes nous vivons déjà côte à côte et habitons la même maison.

Mais la balle, qui était de maroquin vert, lequel avant d'être balle avait été pantoufle, était toute fière de son origine, car cette pantoufle prétendait descendre de celle qui fit la fortune de Cendrillon. Mais la balle, disons-nous, non seulement ne répondit point, mais se tourna de façon à ne pas même toucher le sabot.

Le sabot soupira et se tut.

Le lendemain, l'heure de la récréation étant arrivée, le petit garçon à qui appartenait les joujoux prit le sabot, le peignit en raies rouges et jaunes alternées, et au centre de ces raies planta un beau clou de cuivre tout reluisant.

Cette parure toute de luxe faisait un effet magnifique lorsque le sabot tournait.

Aussi fit-on au sabot force compliments, qui lui rendirent un peu d'espérance.

De sorte qu'en rentrant dans la boîte le sabot dit à la balle :

— Regardez-moi un peu, voisine ; que pensez-vous maintenant ? est-ce que ma nouvelle parure ne vous décidera point à faire de moi votre époux ? Vous êtes jaune et verte, je suis jaune et rouge, voilà pour le physique. Vous

dancez, moi je valse, voici pour le moral. À mon avis, nous nous convenons donc parfaitement.

— C'est votre avis, lui répondit la balle, mais ce n'est pas le mien. D'abord, vous ne savez pas qui je suis. Je suis fille d'une pantoufle appartenant à une duchesse, et qui descendait de même d'une pantoufle célèbre. Ensuite, je suis faite en dedans de véritable liège d'Espagne, tandis que vous, vous n'êtes qu'un bois grossier.

— C'est vrai, répondit le sabot, que je ne suis ni d'acajou, ni d'ébène, ni de palissandre, mais je suis de buis, et le buis est un bois bien autrement solide que tous ces colifichets de bois-là. En outre, j'ai été tourné par le bourgmestre lui-même, qui a un tour chez lui, et qui dans ses moments de loisir fait toutes sortes de jolis joujoux comme moi.

— Dites-vous la vérité ? demanda la balle.

— Que l'on me donne le fouet si je mens, répondit le sabot.

— Eh bien, alors, je crois que je puis me confier à vous, dit la balle, voici ma position : je ne puis prendre d'engagements avec vous, attendu que je suis à peu près fiancée à un moineau qui a son domicile dans le mur, contre lequel je rebondis à peu près tous les jours. Chaque fois que je monte en l'air il sort la tête de son trou, et me dit :

« — Voyons, est-ce décidé, et venez-vous chez moi ? J'ai un joli petit appartement, tout capitonné de foin, et tout tapissé de plumes. Je vous en offre la moitié, sans compter qu'une fois ma femme, les ailes vous pousseront et que vous deviendrez oiseau.

« Voilà des avantages, n'est-ce pas ?

— Si bien que vous avez dit oui ? demanda le sabot.

— Tout bas, répondit la balle, sinon tout haut ; de sorte que je me tiens pour engagée. Mais soyez tranquille, même si je deviens oiseau, je ne vous oublierai pas.

— Belle consolation ! fit le sabot.

Mais comme tout sabot de buis qu'il était il avait sa fierté, à partir de ce moment il n'adressa plus une seule parole à la balle qui, préoccupée de son moineau, garda de son côté le silence.

Le lendemain, le petit garçon prit la balle et son sabot pour jouer, comme d'habitude ; mais comme son caprice était de commencer par la balle, il posa son sabot dans un coin, en lui disant :

— Tiens-toi tranquille ; ton tour viendra tout à l'heure.

Le sabot obéit, seulement il se tourna de façon que, tout en montant, en descendant et en rebondissant, la balle pût voir sa peinture jaune et rouge et son beau clou reluisant.

Bientôt la balle s'élança dans l'air avec tant de légèreté qu'en vérité on eût cru que les ailes commençaient à lui pousser.

Cependant elle redescendait toujours, mais bondissait si fort en touchant la terre que l'on sentait le désir qu'elle avait de vivre définitivement dans le domaine des oiseaux.

Enfin, une belle fois, la balle s'éleva si haut que le petit garçon l'attendit vainement : la balle ne retomba plus.

Le petit garçon la chercha longtemps. Enfin, ennuyé de ne pas réussir à la retrouver, il alla ramasser son sabot en disant :

— Maudite balle, où diable peut-elle être ?

— Ah ! je le sais bien où elle est, soupira le sabot : elle a épousé le moineau, et elle demeure dans son nid. Puisse-t-elle être heureuse ! Mais je doute qu'une balle soit faite pour être la femme d'un moineau. Quant à moi, j'avais eu tort de penser un instant à elle, et si je rencontre quelque jolie toupie qui veuille de moi, noble ou non je l'épouse.

Le hasard servit admirablement les désirs du sabot. Aux étrennes nouvelles on fit cadeau au petit garçon d'une quantité de joujoux, parmi lesquels se trouvait une toupie d'Allemagne.

Le sabot fut d'abord un peu intimidé du gros ventre et de l'humeur grondeuse de sa nouvelle amie ; mais au demeurant il s'aperçut bientôt qu'elle était bonne fille ; que si elle grondait c'était quand on la faisait tourner ; mais que le reste du temps elle demeurerait muette et après s'être bien assuré de son humeur pacifique, il lui fit les mêmes propositions qu'il avait faites à la balle, et qui cette fois furent acceptées.

Ils vécurent trois ans dans la plus étroite et la plus heureuse union.

Quelquefois, et surtout pendant la première année, le sabot avait pensé à la balle ; au printemps surtout, il avait vu sortir du trou du moineau une foule d'oisillons, et il s'était dit :

« Voilà les enfants de mon ancienne amie et de son pierrot ; il paraît que décidément les ailes lui ont poussé et qu'elle est heureuse là-haut, tant mieux ! »

Puis, reportant son regard sur sa toupie d'Allemagne, il la trouvait si majestueuse avec son gros ventre, qu'il se regardait comme le plus heureux sabot qu'il y eût au monde.

Au bout de trois ans, le petit garçon, devenu plus fort, tira un jour, en jouant avec sa toupie d'Allemagne, si violemment la ficelle, que la toupie alla heurter l'angle d'un mur et, comme elle était évidée en dedans, s'y brisa.

Le sabot se trouva veuf.

Le petit garçon, qui avait cru remarquer une certaine intimité entre le sabot et la toupie d'Allemagne, eut alors une singulière idée, c'était de faire porter le deuil de la toupie au sabot.

Il peignit alors le sabot tout en noir.

Le sabot trouva une grande consolation à ce vêtement, qui était selon son cœur.

De son côté, le petit garçon, pour lui donner le plus de distraction possible, le faisait tourner de toutes ses forces. Enfin, un beau jour, il le fouetta si bien qu'il l'envoya à perte de vue, et que le sabot disparut à son tour comme avait disparu la balle.

Le petit garçon, qui aimait beaucoup son sabot, le chercha inutilement.

Il était tombé dans une immense caisse aux ordures, placée sous la gouttière, dans un angle de la cour.

Le sabot fut d'abord un peu étourdi de sa chute, mais en reprenant ses sens et en regardant autour de lui, il se vit au milieu de toutes sortes de balayures parmi lesquelles foisonnaient les trognons de choux, les fanes de carottes et les queues d'artichauts.

Puis, en regardant plus attentivement, il remarqua un objet rond qui ressemblait à une pomme ratatinée, mais qu'après un examen plus approfondi, il reconnut être une vieille balle.

— Dieu merci ! dit celle-ci en apercevant le sabot, qu'elle ne reconnut point d'abord comme son vieil ami, à cause de son vêtement de deuil, voici au moins un de mes pareils avec lequel je pourrai causer.

Puis, se tournant vers le sabot qui la regardait avec étonnement :

— Monsieur, lui dit-elle, pourriez-vous me donner des nouvelles du monde d'où vous venez ?

— Volontiers, lui répondit le sabot qui commençait à reconnaître à qui il avait affaire. Mais d'abord à qui ai-je l'honneur de parler ?

— Je suis une balle de bonne maison, répondit la balle. J'ai refusé de me marier avec un individu de votre espèce, attendu que j'étais fiancée à un moineau. Mais un jour que j'avais fait un effort pour monter sur le toit où il était, je tombai dans la gouttière où je restai trois ans. Le dernier grand orage m'emporta et je tombai où vous êtes tombé vous-même, à ce qu'il paraît, c'est-à-dire dans la caisse aux ordures.

Quoiqu'il trouvât la balle énormément changée, son liège ayant gonflé et son maroquin étant pourri dans la gouttière, le sabot qui était bon garçon allait lui répondre et se faire reconnaître ; mais en ce moment, la servante qui venait pour vider la caisse aux ordures, ce qu'elle faisait tous les mois, aperçut le sabot et s'écria :

— Ah ! voilà le sabot que monsieur Paul a tant cherché.

Et sans faire attention à la balle, elle prit le sabot et le rapporta à son jeune maître, qui lui rendit à l'instant même tous ses honneurs et toute sa considération.

Mais de la balle il n'en fut pas question, et plus jamais le sabot n'en entendit parler.

De cet événement naquit le proverbe allemand qui dit :

— Une balle qui veut épouser un moineau risque à moisir dans une gouttière.

Un voyage à la lune

J'ai souvent, dans mes *Mémoires* et même ailleurs, parlé d'un garde de mon père, avec lequel j'ai fait mes premières armes.

Ce garde s'appelait Mocquet.

C'était un brave homme fort crédule. Il ne fallait pas discuter avec lui sur les légendes de la forêt de Villers-Cotterets. Il avait vu la dame blanche de la Tour au Mont, il avait porté sur ses épaules le mouton fantastique de la Butte-aux-Chèvres, et l'on a vu que c'était lui qui m'avait raconté l'histoire de *Thibault le meneur de loups*, que tout récemment j'ai mis sous les yeux de mes lecteurs.

Dans les derniers temps où mon père, déjà gravement malade du mal dont il mourut, habita le petit château des Fosses, Mocquet fut atteint d'une étrange hallucination.

Il se figurait qu'une vieille femme d'Haramont, petit village distant des Fosses d'une demi-lieue, le *cauchemardait*.

Je ne sais pas si le verbe *cauchemarder* existe dans le dictionnaire de Boiste, de l'Académie ou de Napoléon Landais, mais s'il n'existe pas, Mocquet l'avait créé.

Mocquet cette fois avait eu raison ; puisque le substantif *cauchemar* existe, pourquoi le verbe *cauchemarder* n'existerait-il pas ?

Mocquet était donc cauchemardé par une vieille femme nommée la mère Durand.

Selon Mocquet, à peine était-il endormi que la vieille femme venait s'asseoir sur sa poitrine, et pesant de plus en plus sur lui, l'étouffait.

Alors commençait pour lui, avec toute la force et toutes les émotions de la réalité, une série d'événements s'enchaînant les uns aux autres avec une certaine logique qui démoralisait Mocquet, tant il était convaincu en se réveillant que ce qu'il venait de rêver n'était pas le moins du monde un rêve.

Sa conviction sous ce rapport était telle, que je vis plus d'une fois les auditeurs ébranlés, et que moi enfant, je ne doutais aucunement pour mon compte que Mocquet ne vînt effectivement des pays dont il disait venir.

À la suite de ces rêves, Mocquet d'ordinaire se réveillait haletant, pâle, brisé ; c'était à faire peine de voir le pauvre diable, employant tous les moyens connus de ne pas dormir, tant il craignait le sommeil, suppliant les voisins de venir jouer aux cartes avec lui, disant à sa femme de le pincer au bleu dès qu'il fermerait les yeux, et buvant, pour se fouetter le sang, du café comme un autre aurait bu de la bière.

Mais rien n'y faisait, les voisins de Mocquet, qui avaient à se lever le lendemain au jour, ne poussaient guère la partie de piquet au-delà d'onze heures. Sa femme après l'avoir pincé jusqu'à une heure du matin finissait par s'endormir. Enfin, le café qui d'abord avait produit un effet satisfaisant, avait peu à peu cessé d'agir, et était pour le malheureux Mocquet rentré dans la classe des boissons ordinaires.

Mocquet luttait alors de son mieux — il marchait, il chantait, il nettoyait son fusil —, mais peu à peu les jambes lui refusaient le service, la voix s'éteignait entre ses lèvres et la batterie de son arme lui tombait des mains.

Tout cela ne s'opérait point sans que Mocquet, dans la prévision de ce qui allait se passer, poussât des plaintes amères, mais ces plaintes dégénéraient en une espèce de râle, qui indiquait que le cauchemar commençait et que la sorcière qui chevauchait le pauvre garde en guise de balai était à son poste.

C'était alors que le dormeur perdait toute idée du temps, de l'espace et de la durée, selon que son rêve avait plus ou moins traîné en longueur. Il soutenait qu'il avait dormi douze heures, huit jours, un mois, et les objets qu'il avait vus, les localités qu'il avait parcourues, les actes qu'il avait accomplis dans son hallucination restaient tellement présents à sa mémoire, que, quelque chose que l'on pût lui dire, quelque preuve qu'on essayât de lui donner, rien ne pouvait ébranler cette conviction dont j'ai déjà parlé.

Un jour il arriva si haletant, si pâle, si brisé dans la chambre de mon père, que mon père vit bien qu'il devait lui être arrivé, non pas en réalité — la réalité était devenue chose à peu près indifférente à Mocquet —, mais en rêve quelque chose de formidable.

En effet, interrogé, Mocquet répondit qu'il tombait de la lune.

Mon père parut mettre la chose en doute. Mocquet la soutint, et comme ses affirmations ne paraissaient pas faire grande impression sur l'esprit de mon père, Mocquet lui raconta son rêve tout entier.

J'étais dans un coin, j'entendis tout, et comme j'ai toujours été grand ami du merveilleux, je ne perdis pas un mot du récit fantastique que l'on va lire, et qui est contemporain — sinon rival — des poétiques et fiévreux récits d'Hoffmann.

VOYAGE À LA LUNE

— Vous vous rappelez bien, général, qu'il y a sept ou huit jours vous m'avez envoyé porter une lettre au général Charpentier, à Oigny.

Mon père interrompit Mocquet.

— Tu te trompes, Mocquet, lui dit-il, c'était hier.

— Général, je sais ce que je dis, continua Mocquet.

— Mais pardieu ! moi aussi, dit mon père, et la preuve c'est que c'était hier dimanche et que nous sommes aujourd'hui lundi.

— C'était hier dimanche et c'est aujourd'hui lundi, insista Mocquet ; seulement ce n'est pas hier, mais il y a dimanche huit jours que vous m'avez envoyé à Oigny.

Mon père savait qu'en pareille circonstance il était inutile de discuter avec Mocquet.

— Soit, dit-il, supposons qu'il y ait huit jours.

— Il n'y a pas à supposer, général, j'ai mis huit jours à faire le voyage que je viens de faire, et vous verrez que ce n'était pas trop de huit jours et que j'ai eu le temps bien juste.

— En effet, si tu as été à la lune, Mocquet.

— J’y ai été général, aussi vrai qu’il n’y a qu’un Dieu au ciel.

— Eh bien ! conte-nous cela, Mocquet, ce doit être un voyage fort intéressant.

— Ah ! je crois bien ; vous allez voir. Il faut donc vous dire, général, que le hasard a fait qu’il y a dimanche huit jours, le père Berthelin se remariait en secondes noces, il me rencontre juste comme il sortait de l’église, et il me dit : — Bon ! je ne t’aurais pas dérangé pour si peu, mais puisque te voilà, tu dîneras avec nous au Port-au-Perche. — Je ne demande pas mieux, répondis-je, le général m’a donné congé jusqu’à demain, et pourvu que demain à neuf heures je sois de retour, je suis libre de mon temps jusque-là. — Bon ! tu sais ton chemin, n’est-ce pas ? — Je crois bien. — On te renverra à minuit et avant le jour tu seras aux Fosses. — Alors, lui dis-je, cela va bien. Et je pris le bras de la grosse Berchu qui n’avait pas de cavalier, et me voilà de la noce.

C’était le père Tellier, de Corcy, qui avait fait le repas, le général Charpentier avait envoyé cinquante bouteilles de vin cacheté ; Tellier en avait apporté cinquante, nous étions vingt-cinq convives, dont sept femmes ; en mettant une bouteille de vin par femme, c’était donc quelque chose comme huit ou neuf bouteilles par homme, c’était plus que raisonnable. Je disais bien à Berthelin, cinquante bouteilles pour cinquante, Berthelin, crois-moi, c’est assez, mais lui me répondit catégoriquement :

— Bon ! le vin est tiré, il faut le boire.

Et le vin fut bu.

— Vous comprenez bien, général, que quand un homme a ses huit bouteilles dans le ventre, il ne marche pas très

droit et n'y voit pas très clair ; aussi je ne sais pas bien comment la chose se fit, mais je me trouvai tout à coup avoir la rivière d'Ourcq à traverser.

Je savais un endroit où il y avait, non pas un pont, mais un tronc d'arbre jeté d'un bord à l'autre, je longeai la berge jusqu'à ce que je le trouvasse, je m'engageai bravement dessus, mais arrivé au milieu, tout à coup le pied me manque, et patatra ! voilà Mocquet à l'eau.

Heureusement que je nage comme un poisson ; je tirai ma coupe vers le bord, mais soit que la rivière pliât comme une chose flexible, soit que le courant fût trop fort, soit que le bord s'éloignât au fur et à mesure que je m'en approchais, je nageai, allant en avant suivant le fil de l'eau, mais ne pouvant jamais mettre le pied sur la rive.

Au point du jour j'entrai dans une rivière plus large.

C'était la Marne, je continuai de nager.

Plus la matinée s'avavançait, plus il y avait de monde au bord de la rivière ; tout ce monde me regardait passer, disant :

— Voilà un fier nageur, où va-t-il ?

Les autres répondaient :

— Probablement au Havre — ou en Angleterre — ou en Amérique.

Et moi je leur criais :

— Non, mes amis, je ne vais pas si loin ; je vais au Château-des-Fosses porter à mon général la réponse du comte Charpentier ; mes amis, au nom du ciel, envoyez-moi une

barque, je n'ai nullement affaire ni en Amérique, ni en Angleterre, ni même au Havre.

Mais eux se mettaient à rire, répondant :

— Non pas, tu nages trop bien — nage, nage, Mocquet, nage.

Je me demandais comment ces gens, que je n'avais jamais vus, savaient mon nom ? — mais comme je ne pouvais pas résoudre cette question et que quelques efforts que je fisse pour m'approcher du bord je ne gagnais pas un pouce, je continuai de nager.

Vers quatre heures de l'après-midi, j'entrai dans une autre rivière plus large, et, comme je vis au-dessus d'une petite baraque, au pont de Charenton, matelote et friture, je présimai que j'étais dans la Seine.

Je n'eus plus de doute quand, vers les cinq heures, j'aperçus Bercy.

J'allais traverser Paris.

J'étais fort content, car je me disais en moi-même, c'est bien le diable si, dans toute la longueur de la ville, je ne trouve pas un bateau où m'accrocher, une âme charitable qui me jette une corde ou un chien de Terre Neuve qui me repêche.

Eh bien ! général, je ne trouvai rien de tout cela ; les quais et les ponts étaient couverts de monde qui semblait être venu là pour me regarder passer ; je criai à tous ces hommes, à toutes ces femmes et à tous ces enfants :

— Mes amis, vous voyez bien que je finirai par me noyer si vous ne me secourez pas ; à l'aide ! à l'aide !

Mais, hommes, femmes et enfants se mettaient à rire et criaient :

— Ah ! bien oui, te noyer, tu n'as garde. Nage, Mocquet, nage.

Et j'en entendais d'autres qui disaient :

— S'il va toujours ce train-là, il sera demain soir au Havre, après-demain en Angleterre, et dans deux mois en Amérique.

J'avais beau leur crier :

— Ce n'est pas tout cela, je porte une réponse au général ; il attend la réponse. Arrêtez-moi donc, arrêtez-moi donc !

Ils répondaient :

— T'arrêter, Mocquet ? Nous n'en avons pas le droit, tu n'es pas un voleur. Nage, Mocquet, nage.

Et en effet, sans pouvoir m'arrêter aux trains de bois, aux piles des ponts, aux bateaux de blanchisseuses, je continuai de nager, passant successivement en revue : à droite la place de l'Hôtel-de-Ville, à gauche la Conciergerie, à droite le Louvre, à gauche l'Académie, puis le jardin des Tuileries, puis les Champs-Élysées, jusqu'à ce qu'enfin je laissai Paris derrière moi.

La nuit vint, je nageai toute la nuit. Le matin, je me trouvai à Rouen.

Plus j'avancais, plus la rivière s'élargissait, et plus, par conséquent, les bords s'éloignaient de moi. Je me disais :

— Et ils appellent cela la Seine-Inférieure, ils sont bons enfants.

À Rouen, j'excitai la même curiosité qu'à Charenton et à Paris ; mais, comme à Charenton et à Paris, on m'invita à continuer de nager, en calculant, comme à Charenton et à Paris, le temps qu'il me faudrait, si je marchais toujours de ce train-là, pour aller au Havre, en Angleterre ou en Amérique.

À trois heures de l'après-midi, j'aperçus une immense étendue d'eau devant moi, avec une grande ville à droite bâtie en amphithéâtre et une petite ville à gauche.

Je présimai que la petite ville à gauche était Honfleur, la grande ville en amphithéâtre à droite le Havre, et l'immense étendue d'eau la mer.

J'étais trop loin des bords pour exciter la curiosité de la population ; je ne rencontrais que des pêcheurs sur leurs barques, qui s'interrompaient au milieu de leur pêche pour me regarder passer en disant :

— Ce sacré Mocquet, voyez donc comme il nage : c'est pis qu'un canard.

Et moi, je leur disais en grinçant les dents :

— Tas de canailles, va !

En attendant, c'était moi qui allais, et d'un fier train, je vous en réponds. Aussi, je ne tardai pas à sentir au mouvement de la vague que j'étais en pleine mer.

La nuit vint.

J'aurais pu appuyer à droite ou à gauche, mais comme rien ne m'attirait plus particulièrement à gauche qu'à droite, je continuai à nager droit devant moi.

Vers le point du jour, j'aperçus devant moi quelque chose comme une ombre. Je fis un effort pour me dresser dans l'eau et voir par-dessus les vagues. J'y parvins, et il me sembla que c'était une île.

Je redoublai d'efforts, et le jour venant de plus en plus, je m'aperçus que je ne m'étais pas trompé.

Une heure après, je mettais pied à terre.

Il était temps : je commençais à me fatiguer.

Mon premier soin, en arrivant dans l'île, fut de chercher quelqu'un à qui demander où j'étais. Vous comprenez bien, général, que je comptais profiter de la première occasion pour revenir en France. Je me disais : ma femme va être inquiète et le général furieux, d'autant que quand je leur raconterai ce qui m'est arrivé, ils ne voudront pas me croire.

Et remarquez bien que je n'étais qu'au commencement de mes aventures.

L'île me parut déserte.

Par bonheur, j'avais si bien dîné au Port-au-Perche que je n'avais pas faim du tout. Seulement, j'avais soif, mais cela ne m'inquiétait pas : j'ai toujours soif.

Je trouvai une source et je bus.

Puis, je me mis en devoir de visiter l'île, car, enfin, si j'étais destiné, comme Robinson, à vivre dans une île, mieux valait connaître cette île plus tôt que plus tard.

L'île était plate et sans une seule colline. Je m'avançais à travers un marais dix fois large comme celui de Walve. Au fur et à mesure que j'avançais, j'enfonçais davantage dans la tourbe et je sentais la terre trembler autour de moi. J'essayai d'aller à gauche, j'essayai de revenir sur mes pas, partout la terre céda, menaçant de m'engloutir. Je me décidai donc d'aller droit devant moi pour tâcher d'atteindre une grosse pierre que je voyais à cinquante pas devant moi.

J'y parvins ; ma foi, il était temps, je sentais la terre s'enfoncer sous moi, comme le jour où du côté de Poudron je fus obligé de mettre mon fusil entre mes jambes. Seulement je n'avais pas de fusil, de sorte que cette dernière ressource me manquait.

Je montai sur le rocher, et je m'assis à son extrémité.

Seulement à peine y fus-je installé, qu'il me sembla que mon poids ajouté à celui du rocher le faisait entrer petit à petit dans le marais. Je me penchai, et je n'eus bientôt plus de doute, le rocher s'enfonçait d'un pouce à peu près par minute et je pouvais calculer, à six pieds par heure, que dans deux heures, si aucun moyen de salut ne se présentait, je serais englouti.

Une ou deux fois j'essayai de descendre et de gagner un endroit plus solide. Mais il faut croire que la terre s'amollissait de plus en plus : la première fois, j'entrai jusqu'au genou, la seconde jusqu'à mi-cuisse, de sorte que je n'eus que le temps de me raccrocher à mon rocher et de remonter dessus.

Mais mon rocher lui-même s'enfonçait toujours.

Je compris que tout était fini pour moi ; j'essayai de me rappeler une des prières que ma mère m'avait apprises lors-

que j'étais tout petit, mais il y avait si longtemps de cela que j'avais tout oublié.

J'étais assis, je laissai tomber ma tête sur mes genoux, en fermant les yeux.

Mais je n'avais pas besoin de voir pour me rendre compte de la situation ; je sentais le rocher qui continuait de s'enfoncer d'un mouvement presque insensible, lorsque tout à coup une grande ombre effleura mon œil, même à travers mes paupières, et il me sembla que quelque chose passait entre le soleil et moi.

Je rouvris vivement les yeux : ce qui passait entre le soleil et moi, c'était un aigle superbe ayant plus de dix pieds d'envergure. Il tourna quelque temps autour de ma tête. Je crus qu'il avait de mauvaises intentions et je cherchai une arme quelconque pour me défendre lorsqu'au lieu de s'abattre sur moi, il s'abattit devant moi, replia ses ailes, lissa ses plumes, et me regardant d'un air goguenard, me dit :

— C'est donc toi, Mocquet.

J'avoue que je fus on ne peut plus étonné d'entendre un aigle m'adresser la parole et me nommer par mon nom, mais depuis quelque temps il m'arrive des choses si extraordinaires, que mes étonnements sont de courte durée.

— Oui, monsieur, lui répondis-je poliment, c'est moi.

— Comment te portes-tu ?

— Mais assez bien pour le moment, et vous ?

— Moi, comme tu vois, je me porte à merveille.

Puis après un moment de silence :

— Tu me parais inquiet, me dit-il, qu'as-tu donc ?

— Ma foi, monsieur, lui répondis-je, je ne vous dissimulerai pas que j'aimerais autant être rentré chez le général, auquel j'ai une réponse à donner de la part du comte Charpentier, que d'être ici.

— C'est-à-dire, mon cher Mocquet, que tu cherches un moyen de transport et que tu n'en trouves pas.

— Vous y êtes, monsieur, m'écriai-je.

Et je me mis à lui raconter comment vous m'aviez envoyé à Oigny, comment j'avais rencontré Berthelin, comment il m'avait invité à sa noce, comment je m'étais grisé, comment j'étais tombé dans l'Ourcq, comment de l'Ourcq j'avais passé dans la Marne, de la Marne dans la Seine et de la Seine dans la mer, comment enfin j'avais débarqué dans l'île où j'avais l'honneur de le rencontrer, et cela juste au moment où la position devenait assez critique pour me donner de graves inquiétudes.

— En effet, dit l'aigle en jetant un coup d'œil sur mon rocher qui s'enfonçait de plus en plus, il n'y a guère de chances pour que tu te tires d'affaire, mon pauvre Mocquet.

— Vous croyez ? lui demandai-je.

— Ah ! me dit-il, tu es le dix ou douzième que je vois mourir comme cela.

Je laissai échapper un gémissement.

— Bon, dit-il, ne te désespère pas trop, tu as la chance de tomber sur un des genres de mort les plus rapides et les moins douloureux, tandis qu'en continuant de vivre, tu étais exposé à un tas de maladies plus douloureuses les unes que

les autres, aux rhumatismes, à la goutte, aux névralgies, à la phtisie, à la paralysie.

Je l'interrompis.

— Sauf votre respect, monsieur, lui dis-je, vous qui êtes si savant, ne connaissiez-vous donc point un moyen pour moi de quitter cette île, car si caressante que soit la mort que vous me promettez, j'aimerais encore mieux vivre, fût-ce cent ans, en courant toutes les chances mauvaises de la vie, que de mourir dans une heure, si agréablement que ce soit.

— Tu as donc bien peur de la mort.

— Ce n'est pas pour moi, c'est pour ma famille, et puis j'ai une réponse à rendre au général de la part du comte Charpentier.

— Eh bien ! je vais être bon garçon, quoiqu'il soit inconvenant de se griser comme tu l'as fait, et surtout le saint jour du dimanche. Monte sur mon dos.

— Comment, m'écriai-je, que je monte sur votre dos ?

— Oui, et tiens-toi bien de peur de tomber.

— Vous voulez plaisanter.

— Foi d'aigle, dit l'oiseau en posant sa patte droite sur sa poitrine, je parle sérieusement. Ainsi, accepte mon offre, ou prépare-toi à mourir étouffé dans la boue comme un crapaud ; aussi bien voilà ton piédestal, qui s'enfonce, et je ne donne pas un quart d'heure sans que ce soit le tour de la statue.

En effet, il n'y avait plus du rocher hors de la boue que la partie sur laquelle portaient mes deux pieds, et encore la

tourbe liquide commençait-elle à mouiller la semelle de mes souliers.

Je regardai autour de moi et compris qu'il n'y avait pas d'autre moyen de salut que d'accepter la proposition que me faisait l'aigle ; en conséquence, prenant mon parti :

— Je vous remercie du service que vous m'offrez, monsieur, lui dis-je, et l'accepte de grand cœur, seulement je crains d'être un peu lourd.

— Bon, dit l'aigle, ne crains pas cela, je suis fort.

Il s'approcha de moi, releva ses ailes de manière à ce que je puisse me mettre à califourchon sur son dos sans en gêner les mouvements, je l'empoignai par le cou et il s'éleva rapidement dans l'air.

D'abord je le serrai un peu fort car je craignais de tomber, mais au mouvement qu'il fit je compris que je gênais sa respiration et j'ouvris un peu la main.

— C'est bien, dit-il, maintenant cela va aller tout seul.

— Pardon, lui dis-je le plus poliment que je pus, attendu que je me voyais à son entière discrétion, s'il plaît à votre seigneurie, et sauf le respect que je dois à son jugement supérieur, il me semble que nous ne prenons pas le chemin de la maison.

— Tout à l'heure, tout à l'heure, dit l'aigle, j'ai pour le moment affaire dans la lune, et nous allons d'abord y passer.

Vous comprenez ma stupéfaction, je faillis en perdre l'équilibre et me laisser tomber.

— Dans la lune, m'écriai-je, mais je n'ai point affaire dans la lune moi, je n'y connais personne, vous auriez dû me prévenir cela me retarde de passer par la lune.

— Bon ! dit l'aigle, vingt-quatre heures de plus ou de moins qu'est-ce que cela ? Si je t'avais laissé sur ton île, tu aurais été bien autrement en retard. Aide-toi donc, viens avec moi ou va-t'en.

— M'en aller, lui dis-je, vous en parlez bien à votre aise. Par où voulez-vous que je m'en aille ?

— Par où tu voudras. Tu comprends, la route est libre.

— Non pas, peste ! j'aime encore mieux aller avec vous dans la lune. J'attendrai à la porte pendant que vous ferez vos commissions.

Cependant nous continuions de monter, la terre ne m'apparaissait déjà plus que comme un brouillard et la mer comme un miroir, tandis qu'au-dessus de ma tête, je voyais la lune s'élargir au fur et à mesure que la terre diminuait.

La nuit vint, la terre se couvrit d'obscurité, tandis qu'au contraire la lune s'illuminait de la réflexion du soleil que je voyais écorné par la terre. L'aigle montait toujours.

Il vint un moment où la terre me cacha entièrement le soleil, alors je me trouvai dans l'obscurité la plus complète, j'avais perdu la lune entièrement de vue.

L'aigle montait toujours.

Peu à peu la terre démasqua le soleil et le jour revint.

Le soir je n'étais plus qu'à deux ou trois lieues de la lune ; elle m'apparaissait comme une grosse boule jaunâtre

de la forme d'un fromage de Hollande, elle avait un gros bâton fiché dans le côté comme la queue d'une poêle.

Je présumai que c'était par là que la prenait le bon Dieu quand il avait affaire à elle.

— Mon cher Mocquet, me dit l'aigle, nous voilà arrivés ; mets-toi à cheval sur ce bâton et attends-moi.

Il ne s'agissait pas de discuter, vous comprenez bien ; je fis ce que désirait l'aigle et me cramponnai de mon mieux à cette espèce de manche à balai.

Il me sembla qu'il branlait dans la lune, de plus le poids de mon corps le fit incliner, de sorte que je me trouvais comme sur un cheval qui se cabre.

— Le diable t'emporte ! aigle maudit, murmurai-je en patois picard, pour qu'il ne m'entendît pas.

Mais lui éclata de rire et me dit :

— Bonsoir, Mocquet, si tu te trouves bien là, restes-y mon garçon.

— Comment que j'y reste ?

— Sans doute.

— D'abord, je ne m'y trouve pas bien.

— Tant pis, mais ce n'est pas moi qui te porterai ailleurs.

— C'était donc une farce, m'écriai-je, eh bien elle est jolie votre farce.

— Non, Mocquet, ce n'est point une farce, c'est une vengeance.

— Une vengeance ? Et pourquoi vous vengez-vous de moi ? Je ne vous ai rien fait.

— Comment, tu ne m'as rien fait ? tu as, l'année dernière, déniché mes petits sur la plus haute tour du château de Vez.

— Allons donc, j'ai déniché deux émouchets, vous n'êtes pas un émouchet, vous.

— Oui, fais l'innocent, va !

— Monsieur l'aigle, je vous jure...

— Au revoir, Mocquet.

— Monsieur l'aigle...

— Porte-toi bien.

— Au nom du ciel...

— Bien du plaisir.

Et battant des ailes, il s'envola en riant.

Je ne riais pas, moi, vous comprenez bien ; le bâton s'inclinait de plus en plus : si j'avais pu accrocher un coin de la lune, je me serais au moins assis dessus, et j'eusse été plus à mon aise ; mais je tenais le bâton à deux mains, je n'osais le lâcher d'une seule, de peur que les forces manquassent à l'autre, et que je me fusse précipité.

En ce moment-là, justement la porte de la lune s'ouvrit, criant sur ses gonds comme une porte qui depuis plus de trois mois n'a pas été graissée, et l'homme de la lune parut.

— Quel homme ? demandai-je de mon coin.

— Dame, répondit Mocquet, probablement celui qui la garde.

— Il y a donc un homme dans la lune ?

— Oh cela, je puis le certifier, je l'ai vu comme je vous vois, et de plus il m'a parlé.

— Que t'a-t-il dit ?

— Il m'a dit : que fais-tu là, fainéant ?

— Comment, fainéant ? lui dis-je ; eh bien, je vous réponds qu'il y a peu d'êtres de notre espèce qui font une besogne pareille à celle que je fais en ce moment.

— Et à quel propos fais-tu cette besogne-là ?

— Oh, je n'en ai pas eu le choix, lui dis-je.

Et je lui racontai comment vous m'aviez envoyé chez le comte Charpentier, comment j'avais trouvé Berthelin, comment il m'avait invité à sa noce, comment je m'étais grisé, comment j'étais tombé dans l'Ourcq, comment de l'Ourcq j'étais passé dans la Marne, de la Marne dans la Seine, et de la Seine dans la mer.

Puis vint l'histoire de l'île, du rocher, de l'aigle ; puis je lui racontai comment ce misérable oiseau m'avait abandonné sur mon bâton comme un perroquet sur son perchoir, en me souhaitant bien du plaisir, souhait qui était loin de se réaliser ; enfin je le suppliai de me tendre la main et de m'aider à monter sur la lune.

Mais lui, commençant par tirer sa tabatière de sa poche, l'ouvrir, y fourrer les doigts, y puiser une prise de tabac, et la renifler, secoua la tête.

— Comment ! vous secouez la tête ? m'écriai-je.

— Oui, Mocquet, je la secoue, répondit le priseur.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Cela veut dire que tu ne peux pas rester ici.

— Comment ! je ne peux pas rester ici ?

— Non, tu vois bien que tu fais pencher la lune.

— Certainement que je le vois bien.

— Alors, tu comprends : si la lune penche encore d'un degré ou deux, tu vas renverser mon eau, qui est là dans le creux d'un rocher. Et comme il ne pleut ici que tous les trois mois, qu'il a plu avant-hier, je serai mort de soif avant les prochaines pluies.

— Mais aussi, m'écriai-je, je ne compte pas rester ici, vous comprenez bien. Je profiterai de la première occasion qui se présentera pour la terre.

— Il n'y a jamais d'occasion pour la terre, me répondit l'homme.

— Il n'y a jamais d'occasion ?

— Jamais...

— Comment ferai-je alors ?

— Tu lâcheras le bâton ; et comme la terre est juste au-dessous de la lune en ce moment, dans deux ou trois heures tu seras arrivé.

— Mais je me briserai comme verre. Allons donc.

— Quoi, allons donc ?

— Jamais.

— Jamais quoi ?

— Jamais je ne lâcherai mon bâton.

— Ah ! tu ne le lâcheras pas.

— Non, je ne le lâcherai pas.

— Eh bien ! c'est ce que nous allons voir.

L'homme de la Lune, qui avait gardé sa tabatière dans sa main, la remit dans sa poche, rentra dans sa maison, et en sortit cinq minutes après avec une hache.

À cette vue je devinai son intention et je frémis de tout mon corps.

— Eh ! mon cher monsieur, lui dis-je, j'espère bien que vous n'allez pas couper mon bâton. Mais c'est tout simplement un meurtre, un assassinat. Ah ! vieux drôle, ah ! vieux coquin, ah ! vieux...

Un craquement terrible me coupa la voix : au troisième coup de hache le bâton s'était rompu, et je tombais, mon bâton entre les jambes, avec une telle rapidité que la voix m'en manqua.

Débarrassée de moi, la Lune se remit d'aplomb, et je vis l'homme qui suivait des yeux ma chute à travers l'espace avec une satisfaction qu'il ne se donnait pas même la peine de cacher.

Au bout de dix minutes à peu près d'une chute furieuse il me sembla entendre à mes oreilles un grand bruit d'ailes accompagné de formidables *koing ! koing ! koing !*

Je passais à travers une bande d'oies sauvages.

— Comment ! me dit le jars qui conduisait la troupe, c'est vous, Mocquet.

J'avoue que cela me fit plaisir de me trouver en pays de connaissance. Seulement, comment cette oie me connaissait-elle ? C'est ce que je n'ai jamais pu savoir.

— Ma foi oui, répondis-je, c'est moi-même.

— Êtes-vous en bonne santé ?

— Pour le moment cela ne va pas mal, répondis-je, mais j'ai peur que d'ici à peu il n'y ait du changement.

— Sans être trop curieux, continua le jars, puis-je vous demander comment il se fait que je vous rencontre à vingt mille lieues de la lune, et à soixante mille lieues de la terre ?

Alors je lui racontai comment vous m'aviez donné une commission pour le comte Charpentier ; comment j'avais rencontré Berthelin ; comment il m'avait invité à la noce ; comment je m'étais grisé ; comment j'étais tombé dans l'Ourcq ; comment de l'Ourcq j'étais passé dans la Marne, de la Marne dans la Seine, et de la Seine à la mer. Puis vint l'histoire de l'île, du marais, du rocher, de l'aigle. Je lui narrai comment ce misérable oiseau m'avait conduit à la Lune, m'avait abandonné sur le manche de la Lune, et comment l'homme de la Lune, voyant que je la faisais pencher, avait craint que je ne répandisse son eau, avait pris une hache et avait coupé le bâton. En preuve de quoi je lui montrai le bâton que j'avais encore entre les jambes.

Peut-être me demanderez-vous comment je pouvais raconter tout cela en tombant, puisque, entraîné par mon poids, je devais tomber bien plus vite que les oies ne pou-

vaient voler. Mais à ce commandement : koing-koing-koing, qui veut dire, dans la langue des oies *reployez vos ailes*, toute la troupe avait repley  ses ailes ; n'ayant plus rien pour se soutenir, chaque oie tombait en même temps que moi, comme un gros melon.

— Ah ! ah ! fit le jars après m'avoir  coute  avec attention, si bien que tu d gringoles ?

— Je dégringole, c'est le mot.

— Que donnerais-tu bien   celui qui te garantirait de te déposer   terre aussi doucement que sur un lit de plumes ?

— Je lui donnerais ma bénédiction d'abord, et, foi d'homme, j'y ajouterais bien un petit  cu.

— Eh bien ! moi, je t'y déposerai pour rien.

— Pour rien, c'est encore mieux.

— Mais   une condition cependant.

— Laquelle ?

— Tu me jureras de ne jamais faire la chasse aux oies sauvages.

— Oh ! si ce n'est que cela, je vous le jure.

— Kouag ! fit l'oie sauvage.

Cela veut dire : Attention !

— Nous y sommes ! répondirent les oies.

— Prenez chacun un bout du béton dans votre bec, commanda le jars.

Les oies obéirent.

— Là ! et maintenant, étendez les ailes.

Les deux oies commandées étendirent les ailes et je sentis que je m'arrêtais dans ma chute.

— Ah ! sapristi ! m'écriai-je.

C'était la respiration qui me revenait.

Je fis une évolution sur mon bâton et je me trouvai assis de côté, comme une femme sur une bourrique. Je tenais le bâton des deux mains, et comme de regarder en bas me donnait le vertige, le jars ordonna au reste de la bande de voler au-dessous de moi et de me faire avec son corps une espèce de tapis de pied.

Pendant toute cette conversation et toute cette opération, nous étions insensiblement descendus, et la terre, non seulement s'était refaite visible, mais m'apparaissait dans tous ses détails. Nous remontions vers le midi, ce qui était mon chemin direct et je revoyais successivement Le Havre, Rouen, Paris.

Arrivé à Paris, je criai à mon jars qui nous servait de guide :

— Un peu à gauche, l'ami, un peu à gauche.

Il répéta dans sa langue, un peu à gauche, et nous obliquâmes.

J'avoue que je revis avec une grande joie Dammartin, Nanteuil, Crépy.

— Un peu à droite, dis-je, arrivé à cette dernière ville, et le jars prit un peu à droite.

Tout à coup, je m'aperçus que la bande, au lieu de s'abaisser, s'élevait.

— Mais c'est ici, m'écriai-je, mon ami jars, c'est ici, descendez-moi donc, voilà Wualve à ma droite, voilà Haramont à ma gauche, voilà les Fosses juste au-dessous de moi. Descendez-moi donc ! descendez-moi donc !

Mais lui criait :

— Plus haut ! plus haut !

Et sans m'écouter, la troupe lui obéissait.

J'allongeai la main pour l'attraper ; j'avais une envie terrible de lui tordre le cou.

Il m'échappa, mais comprit parfaitement mon intention.

— Ah ! voilà comme tu es reconnaissant, Mocquet, me dit-il.

J'étais exaspéré.

— Mais ne vous apercevez-vous pas, lui dis-je, que voilà que nous nous éloignons de chez le général, pour aller où, je n'en sais rien, au diable.

— Mocquet, dit le jars d'une voix douce, pour être une oie, on n'est pas pour cela un imbécile. N'as-tu donc pas vu ?

— Si fait, j'ai vu ; j'ai vu le château du général ; j'ai vu Villers-Cotterets, et voilà que nous appuyons à droite et que je vois la Ferté-Milon, et que je vois Melun, Montargis, Moulins.

— Oui, tu as vu bien des choses, mais tu n’as pas vu Pierre, le jardinier, qui était embusqué derrière une haie avec son fusil, et qui nous attendait pour nous canarder.

— Bon, Pierre est un maladroit, il vous eût manqué.

— Il y a, mon cher Mocquet, chez les oies, un proverbe qui dit, il n’y a pires coups que les coups de maladroit.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! fis-je, mais où allons-nous, maintenant. Bon, voilà que je revois la mer. Qu’est-ce que cette mer-là ?

— C’est la mer Méditerranée, que les anciens appelaient mer intérieure, parce qu’elle est entièrement enfermée dans les terres, et n’a de communication avec le grand Océan que par le détroit de Gibraltar.

— Savez-vous que vous êtes fort instruite pour une oie, lui dis-je.

— J’ai beaucoup voyagé, répondit modestement le jars.

— Mais enfin, où allons-nous ?

— Nous allons au lac Tchad.

— Où est cela, le lac Tchad ?

— Au centre de l’Afrique.

— Comment, au centre de l’Afrique, dans le pays des nègres ?

— Justement.

— Mais je n’y ai point affaire, moi ; je n’y veux pas aller. Halte-là ! halte ! Tenez, voilà justement un bâtiment qui va

entrer à Marseille ; descendez-moi sur le bâtiment, descendez-moi vite.

— Je ne puis te descendre tout à fait, tu sais bien que partout où est l'homme nous courons un danger.

— Eh bien ! approchez-vous le plus possible, je me laisserai tomber.

— Libre à toi.

— C'est bien heureux. Là, je crois que j'y suis.

— Non, pas encore.

— Et maintenant ?

— Pas encore.

— D'ici, je tomberai juste sur le pont.

— D'ici tu tomberas à la mer.

— Et d'ici ?

— Tu y es, mais ne perds pas de temps. Il passe — il sera passé. Bon voyage.

En effet, j'avais lâché le bâton, mais une seconde trop tard. Au lieu de tomber sur le bâtiment, je tombai dans son sillage.

Comme je tombais d'une centaine de pieds de haut, j'allai jusqu'au fond de la mer. Heureusement j'avais fait provision d'air ; je retins ma respiration, et je revins à la surface.

On m'avait vu tomber du bâtiment, et une barque m'attendait avec quatre rameurs et un contremaître.

Oh ! général, je ne saurais vous dire ma satisfaction quand je sentis une main d'homme au lieu d'une patte d'oie ; et quand je me vis porté sur un bâtiment au lieu de voyager à cheval sur le dos d'un aigle, ou assis sur un bâton porté par des oies.

Deux heures après nous étions à Marseille.

Je courus à la malle-poste, par chance, il restait une place avec le conducteur ; je la retins, et me voilà.

Maintenant, général, pardon du retard ; mais vous conviendrez qu'il ne fallait pas moins de huit jours pour aller du Port-au-Perche au Havre, du Havre à l'île du Marais, de l'île du Marais à la Lune, de la Lune à la Méditerranée, de la Méditerranée à Marseille et de Marseille à ici.

Voici la réponse du comte Charpentier, général.

Et Mocquet tendit une lettre à mon père.

Mocquet a toujours cru qu'il avait été dans la Lune. On a eu beau lui soutenir qu'il n'avait pas quitté son lit et avait eu le cauchemar, il soutint, lui, qu'il avait bel et bien fait le voyage que je viens de raconter.

Mocquet me prit en grande amitié, surtout parce que j'étais le seul qui ne lui rît pas au nez quand il parlait de l'aigle vindicatif, de l'homme de la lune et du jars savant.

Je ne lui riais pas au nez, parce que je croyais fermement qu'il avait fait le voyage de la Lune et que je ne regrettais qu'une chose : c'était de ne l'avoir pas fait avec lui.

— Mais soyez tranquille, me disait Mocquet, si j’y retourne je vous prendrai avec moi et nous irons ensemble.

Mocquet est mort sans y retourner.

Maintenant y a-t-il quelqu’un qui cherche un compagnon de voyage pour aller dans la Lune ?

Me voilà.

Les étoiles commis voyageurs

Il y a eu un temps, temps bien éloigné du nôtre, où le ciel s'appelait l'Olympe et où le Dieu qui habitait cet Olympe s'appelait Zeus, Jupin ou Jupiter, trois noms qui, à peu de chose près, veulent dire la même chose.

Ce dieu eut un jour la bizarre idée de rendre les hommes heureux. Lorsqu'il eut fait part de cette idée singulière à son conseil de régence, composé de Neptune et de Pluton, ces deux divinités trouvèrent la prétention tellement saugrenue qu'ils s'écrièrent :

— Oh ! la drôle d'idée, sire. Saprستي, la drôle d'idée !

Mais quand un dieu a une idée dans la tête, il faut qu'il mène cette idée-là à bonne ou à mauvaise fin. Restaient les moyens d'exécution. Jupiter réfléchit un instant, puis relevant tout à coup la tête : J'y suis, dit-il. Et il appela à lui les sept étoiles du Septentrion. Les étoiles obéirent et vinrent se réunir à ses pieds. Les astronomes voyant ces sept météores qui traçaient un sillon lumineux dans l'azur du firmament, annoncèrent la fin du monde : voilà comme les savants se trompent sur les intentions divines !... Les étoiles dirent :

— Nous voilà, Majesté resplendissante et terrible, que veux-tu de nous ? — Vous allez faire vos malles et voyager sur la terre, répondit le fils de Saturne et de Rhée ; vous recevrez tous les jours deux écus pour vos frais de voyage. — Et qu'allons-nous faire sur la terre ? demandèrent les étoiles. — Je me suis mis dans la tête de rendre les hommes heu-

reux, répondit Jupiter ; mais comme ils n'apprécieraient pas le bonheur, si je leur donnais le bonheur pour rien, j'exige que vous le leur vendiez : vous serez mes commis voyageurs. — Nous serons ce que tu nous ordonneras d'être, Majesté toute puissante, dirent les étoiles d'une voix si mélodieuse, que les hommes levèrent les yeux vers le ciel ; mais que vendrons-nous aux hommes ? — Mettez-vous l'une à la suite de l'autre, et défilez devant moi.

Les étoiles s'alignèrent et se mirent dans l'ordre qui leur avait été indiqué. Jupiter dit à la première : Toi, tu vendras *l'esprit*. Il dit à la seconde : Toi, tu vendras *la vertu*. Il dit à la troisième : Toi, tu vendras *la santé*. Il dit à la quatrième : Toi, tu vendras *la longévité*. Il dit à la cinquième : Toi, tu vendras *l'honneur*. Il dit à la sixième : Toi, tu vendras *le plaisir*. Il dit à la septième : Toi, tu vendras *l'argent*.

Jugeant le désir des hommes d'après les vœux qu'ils lui adressaient, il crut que, les hommes ayant l'esprit, la vertu, la santé, les longues années, l'honneur, le plaisir et l'argent ! les hommes seraient heureux. C'était croyable, en effet.

— Et maintenant, allez, dit-il aux étoiles, et vendez aux hommes le plus que vous pourrez de votre divine marchandise.

Mais Neptune et Pluton ne furent aucunement convaincus, et se mirent à rire plus fort que jamais, en répétant :

— Oh ! la drôle d'idée, sire. Sapristi, la drôle d'idée !

La marchande d'esprit

Les sept étoiles emballèrent leurs sept espèces de marchandises dans des caisses différentes que leur fournit le magasinier du ciel, et, descendues sur la terre, commencèrent à faire l'article dès à la première grande ville qu'elles trouvèrent sur leur chemin.

— Achetez de l'esprit ! achetez de l'esprit ! criait l'étoile n° 1. J'en ai du tout frais, du tout chaud. Achetez de l'esprit. Qui veut de l'esprit, de l'esprit ? — Morbleu ! est-ce que cette drôlesse-là nous prend pour des imbéciles ? dirent les journalistes, les romanciers, les auteurs dramatiques, les directeurs de spectacles et les fermiers généraux. — Une leste gaillarde, amoureusement tournée, par ma foi ! dirent les dandys en regardant la marchande d'esprit avec leurs lorgnons, leurs lorgnettes et leurs binocles, et en fouettant leurs bottes avec la cravache ou la badine qu'ils tenaient à leurs mains gantées beurre-frais ; seulement, elle nous a l'air un peu bas-bleu. Quel dommage ! — Que vient faire ici cette bégueule ? dirent les femmes ; elle ferait bien mieux de nous apporter des soieries de Lyon, des dentelles de Valenciennes, des écharpes d'Alger, des coraux de Naples, des perles de Ceylan, des rubis de Visapour et des diamants de Golconde ; mais de l'esprit ! on l'a pour rien ; l'esprit court les rues. Elle sera obligée de manger son fonds, et encore elle mourra de faim.

Et la pauvre étoile passait, sans avoir étrenné, d'une rue à l'autre, lorsque, enfin, trouvant une porte ouverte, elle entra ; c'était à l'Académie. On recevait un néophyte.

— Achetez de l'esprit ! achetez de l'esprit ! cria l'étoile.

Les auditeurs éclatèrent de rire. Le récipiendaire prit une prise de tabac ; mais le président appelant les huissiers :

— Chassez-moi cette sottise, et donnez bien son signalement aux concierges, afin qu'elle ne repasse jamais la porte de l'Académie.

Les huissiers chassèrent l'étoile, et les portiers prirent son signalement. L'étoile s'en alla tout honteuse ; mais, après avoir passé un pont et remonté le quai pendant une centaine de pas, voyant une place au milieu de laquelle s'élevait un buste, et au bout de cette place une grande voûte où l'on entrait par une douzaine de degrés, que montait et descendait une foule de gens qui paraissaient fort affairés et très peu spirituels, elle pensa que peut-être elle trouverait là le débit de sa marchandise, ignorant que plus les gens étaient bêtes moins il leur venait à l'idée d'acheter de l'esprit. L'étoile traversa la foule et entra dans une grande salle où il y avait trois hommes vêtus de robes noires, coiffés de bonnets carrés noirs, assis devant un bureau, et aux deux côtés de ces trois hommes, d'autres hommes vêtus comme eux du bonnet carré noir et de la robe noire. Alors elle reconnut qu'elle était entrée au Palais de Justice, et que les hommes noirs étaient des juges, des avocats et des avoués. On plaidait une cause de la plus haute importance, de sorte que la salle était comble. L'avocat demandeur, qui était petit, laid, sale, avec une figure plate et un nez écrasé, venait d'achever ses plaidoiries et de prendre des conclusions ;

aussi se faisait-il une sorte de silence au moment où l'étoile entra. Elle crut le moment propice et se mit à crier :

— De l'esprit, Messieurs ! qui veut acheter de l'esprit ?

Or, il arriva que l'avocat qui venait de plaider et celui qui allait plaider virent, chacun de son côté, une épigramme dans cette offre, et, d'accord pour la première fois, prirent contre la malencontreuse étoile les mêmes conclusions. Ces conclusions tendaient à ce que la marchande d'esprit fût décrétée d'accusation à l'instant même, comme prévenue d'insulte à la justice. Par bonheur le procureur général était un jeune homme de beaucoup d'esprit, et il se contenta de conclure à ce que l'étoile fût conduite hors du Palais de Justice par deux gendarmes. Les deux gendarmes prirent l'étoile chacun par un rayon, et la reconduisirent jusqu'au pont, en lui montrant la voûte et en lui disant :

— Vous en êtes quitte pour la peur, cette fois-ci, ma belle enfant ; mais qu'on ne vous y reprenne plus.

La pauvre étoile s'en alla confuse ; marcha jusqu'à ce qu'elle arrivât sur une grande place au milieu de laquelle elle aperçut un monument carré.

— Ah ! bon, dit-elle, voilà un temple comme j'en ai vu un à Athènes, et les Athéniens avaient tant d'esprit, qu'ils doivent désirer d'en acheter à quelque prix que ce soit ; aussi se mit-elle à crier : Achetez-moi de l'esprit ! Athéniens ; achetez-moi de l'esprit !

Deux hommes passaient ; l'un avait sous le bras un portefeuille plein de coupons de toutes sortes, l'autre tenait un carnet sur lequel il faisait des chiffres tout en marchant.

— Je crois qu'elle nous a appelés Athéniens, dit l'homme au portefeuille. — Il me semble avoir entendu quelque chose comme cela, répondit l'homme au carnet. — Que veut-elle dire par Athéniens ? demanda l'homme au portefeuille. — C'est probablement une nouvelle société qui vient de se former, répondit l'homme au carnet. — Achetez de l'esprit ! achetez de l'esprit ! criait l'étoile en suivant les deux spéculateurs. — Bon ! dit l'homme au portefeuille, encore une société qui va faire banqueroute.

Et ils entrèrent dans le temple grec, qui n'était autre que la Bourse. On vendait, on achetait, on agiotait, on payait des différences, on proposait des primes ; les uns offraient des coupons espagnols, les autres du crédit mobilier ; ceux-ci du gaz liquide, ceux-là de l'eau à domicile ; et tout le monde trouvait le débit de sa marchandise. L'étoile se promenait au milieu de ce tumulte, en criant de toute la force de ses poumons :

— De l'esprit ! de l'esprit ! Qui veut acheter de l'esprit ? — Que diable vendez-vous là ? demanda un quart d'agent de change. — De l'esprit. — De l'esprit ? Ah ! — Savez-vous ce que c'est ? — J'en ai entendu parler. — Vous devriez en acheter, si peu que ce soit, ne fût-ce que pour faire connaissance avec lui. — Est-il coté ? — Non. — Eh bien, alors, que diable venez-vous faire ici ? Et, tournant le dos à l'étoile : C'est un courtier marron, dit-il à une moitié d'agent de change.

Conduite chez le commissaire du quartier pour être entrée sans carte, l'étoile reçut l'ordre de quitter la ville dans les vingt-quatre heures ; mais fatiguée comme elle l'était des avanies que les habitants de la première ville où elle était entrée lui avaient faites, elle fit grâce au commissaire de police

de vingt-trois heures et demie et s'achemina vers la porte la plus proche. À cette porte, l'employé de l'octroi l'arrêta.

— Qu'avez-vous dans cette malle ? demanda-t-il. — De l'esprit, répondit l'étoile. — De l'esprit ? de l'esprit de vin ? — Non, de l'esprit. — Contrebande, dit l'employé, qui tenait pour telle toute marchandise à lui inconnue.

Et il fit arrêter la pauvre étoile ; elle fut condamnée à trois francs cinquante centimes d'amende, après quoi deux douaniers saisirent la caisse, brisèrent les fioles, répandirent leur contenu dans le ruisseau comme on fait du vin frelaté, tandis que deux autres, la prenant par-dessous le bras, la conduisirent hors la ville, en lui enjoignant de ne plus y remettre les pieds, sous peine de trois mois de prison. Pendant ce temps l'esprit coulait à plein ruisseau. C'est depuis ce jour-là que les gamins qui boivent au ruisseau ont tant d'esprit.

La marchande de vertu

Pendant que l'étoile n° 1 sortait de la ville par une porte, l'étoile n° 2 y entrait par l'autre, en criant : De la vertu ! de la vertu ! Qui veut acheter de la vertu !

Ceux qui l'entendaient haussaient les épaules et se disaient entre eux :

— C'est quelque folle échappée de Charenton. Les riches ajoutaient : — Où diable veut-elle que nous mettions de la vertu ? Les pauvres murmuraient : — Ce n'est pas la peine de faire des sacrifices pour l'acheter, car personne ne croira que nous la possédons. Les femmes disaient : — Bon ! de la vertu, il ne nous manquerait plus que cela, nous avons assez de peine à attraper des maris, sans vertu. Comment ferions-nous avec de la vertu ? Les jeunes cavaliers disaient : — La vertu ! nous avons déjà deux chevaux, une meute, un jockey ; avoir avec tout cela de la vertu, serait un luxe qui mériterait que nos parents nous fissent interdire, et que nos tuteurs nous nommassent un conseil de famille.

Une seule femme s'approcha de la marchande. C'était la veuve d'un adjoint au sous-receveur d'un bureau de timbre.

— Combien coûte-t-elle, la vertu ? demanda la veuve. — Rien. — Comment, rien ? — La peine de la garder, seulement. — C'est trop cher, dit la veuve, et elle tourna le dos à la marchande.

Voyant que les habitants de la ville n'allaient point à elle, elle résolut d'aller à eux. Une porte était ouverte, elle entra.

— Que voulez-vous ? demanda d'un ton aigre une femme grande, sèche, maigre, et dont le chien, qui paraissait aussi hargneux qu'elle, se mit à aboyer. — Pardon, Madame, répondit humblement l'étoile ; mais c'est que je suis marchande. — Je n'ai besoin de rien. — Tout le monde a besoin de ce que je vends. — Que vendez-vous donc ? — Je vends de la vertu. — Si vous vendez de la vertu, vous devez en acheter, alors ? — Sans doute. Pourquoi cela ? demanda la marchande. — C'est que j'en ai à revendre, dit la prude. — Montrez-la, et peut-être ferons-nous affaire.

Alors la prude ouvrit les tiroirs d'une toilette et elle en tira une vertu, mais si vieille, si rapiécée, si pleine de reprises, si pleine de taches, si mangée aux vers, qu'il était impossible de se rendre compte de ce qu'elle avait pu être vingt ans auparavant.

— Combien me donnerez-vous de cette vertu-là ? demanda la prude. — Combien me donnerez-vous pour vous l'acheter ? demanda l'étoile. — Voyez-vous, l'impertinente ! s'écria la prude, en arrachant sa vertu des mains de la marchande.

Mais la pauvre vertu était si sèche et si fragile qu'elle se déchira comme une toile d'araignée. Menacée par la prude de lui faire un procès en calomnie et en diffamation pour avoir dit que sa vertu était une vertu de hasard, l'étoile lui offrit alors une vertu toute neuve à la place de celle qui était hors de service. Mais la prude lui fit déballer sa marchandise sans en trouver une seule à sa fantaisie. La marchande fut obligée de lui offrir une indemnité en argent qui fut fixée à

une pistole : elle tira donc de sa poche trois écus de Brabant, qui faisaient onze livres dix sous, et pria poliment la prude de lui rendre un franc cinquante centimes. La prude sortit, sous prétexte d'aller chercher de la monnaie, et revint avec la garde.

L'étoile eut beau dire qu'elle attendait sa monnaie, la garde, qui se composait d'Alsaciens qui n'entendaient pas la langue du pays, invita la marchande à se rendre chez le commissaire de police. Il fallut obéir. L'étoile traversa les deux ou trois rues qui séparaient la maison de la prude du bureau du magistrat, et tous les gamins la suivaient en criant : Ohé ! voleuse ! Arrivée chez le commissaire de police, la marchande de vertu exposa les faits avec tant de simplicité que le digne magistrat qui, grâce à l'œil qu'il portait sur lui, savait beaucoup de choses, et, entre autres choses, que la prude chez laquelle avait été arrêtée l'étoile n'avait pas de la vertu à revendre, renvoya la garde, et, resté seul avec l'accusée, lui demanda quels étaient ses moyens d'existence. L'étoile ouvrit sa malle et montra sa marchandise. Le magistrat se mit à rire.

— Ma belle enfant, dit-il, il y a des commerces qui n'en sont pas, et si vous n'avez pas d'autres moyens d'existence, je vous inviterai à sortir de la ville ; la ville a ses pauvres.

La pauvre étoile baissa la tête et sortit de la ville, en laissant sa malle chez le commissaire de police, qui, dans un repas de corps qui eut lieu le premier jour de l'année suivante, en distribua, à titre d'étrennes, le contenu à ses confrères. C'est depuis ce temps-là que les commissaires de police sont si vertueux.

La marchande de santé

Le même jour, la troisième étoile entra dans la même ville. C'était celle qui vendait de la santé.

— Santé ! santé à vendre ! criait-elle. Qui veut de la santé ? — Est-ce que vous vendez de la santé ? lui cria-t-on de tous côtés. — Oui. Santé à vendre ! santé à vendre ! achetez.

Tous demandèrent : — Est-ce cher à nourrir, la santé ? — Oh ! mon Dieu, non, répondait l'étoile. — Qu'est-ce que cela mange, qu'est-ce que cela boit, et comment faut-il la traiter ? — La santé, répondit l'étoile, mange avec modération, boit de l'eau claire, se couche de bonne heure et se lève avec le soleil. — Autant vaudrait se faire ermite, disaient-ils, que d'acheter la santé. Mais cependant il y eut deux classes d'individus qui se dirent : — Si par malheur cette marchande-là fait fortune, nous sommes ruinés. C'étaient les médecins d'abord ; les fossoyeurs ensuite.

En effet, dans cette ville, les médecins et les fossoyeurs formaient une société en commandite, sous la raison sociale : MM. TRÉPAS ET COMPAGNIE. Fossoyeurs et médecins se réunirent, et résolurent de se débarrasser coûte que coûte de la marchande et de la marchandise. Les fossoyeurs se chargèrent de la marchandise. Les médecins se chargèrent de la marchande. Un fossoyeur lui escamota sa boîte. Et comme elle criait : Au voleur ! elle fit rencontre d'un homme bien vêtu, quoique d'une façon un peu lugubre, qui au lieu de la lui faire rendre, la conduisit à l'hôpital. Quand la pauvre étoile reconnut le lieu où elle était, elle voulut en sor-

tir au plus vite ; mais la porte s'était refermée sur elle. Elle vit qu'elle était tombée dans un guet-apens.

— Monsieur le médecin, dit-elle, monsieur le médecin, ayez pitié de moi ; je me porte à merveille ! — Vous vous trompez, lui dit-il, vous êtes fort malade. — Mais je mange bien ! — Mauvais symptôme. — Je bois bien ! — Mauvais symptôme. — Je dors bien ! — Mauvais symptôme. — J'ai l'œil clair, le pouls calme, la langue rose. — Mauvais symptôme, mauvais symptôme !

Et comme l'étoile, soutenant qu'elle se portait bien, ne voulait ni se déshabiller ni se coucher, l'homme noir appela quatre gardiens qui la déshabillèrent de force et l'attachèrent dans un lit.

— Ah ! dit le médecin, tu te mêles de vendre de la santé quand nous vendons de la maladie, nous ; au lieu de nous proposer une association, tu viens nous faire concurrence ; eh bien ! tu vas voir ce que tu vas voir.

On la soumit à un traitement pathologique, le plus expéditif de tous les traitements. Enfin, sous prétexte qu'elle dormait trop, somnolence qui pouvait amener l'apoplexie, on lui chatouilla la plante des pieds chaque fois qu'elle ferma les yeux. Par bonheur la marchande de santé était immortelle.

Par bonheur encore, une nuit son gardien s'endormit. La pauvre étoile parvint à détacher un de ses bras puis deux, puis une jambe, puis l'autre. Alors elle se glissa doucement hors de son lit, ouvrit une fenêtre, attacha un de ses draps à la barre, s'enveloppa dans l'autre, et descendit dans le jardin de l'hôpital. Le jardin était clos de murs, mais ces murs étaient garnis d'espaliers ; elle monta par-dessus les murs.

Une fois de l'autre côté de l'enceinte mortuaire, l'étoile se mit à courir de toutes ses forces. Comme l'hôpital était porte à porte du cimetière, on crut, non pas qu'elle sortait de l'hôpital, mais du cimetière, et au lieu de la prendre pour une malade qui se sauvait, on la prit pour un fantôme qui revenait. Le drap dont elle était enveloppée aidait encore au prestige. Au lieu de songer à l'arrêter, tout le monde, même la sentinelle qui veillait à la porte de la ville, s'écarta devant elle et la laissa passer.

— Ah ! s'écria-t-elle, si Jupiter a une seconde pacotille de santé à envoyer sur la terre, il peut en charger une autre marchande que moi, et quant à la première, elle ne s'informa même point de ce qu'elle était devenue.

Mais le fossoyeur qui avait volé la caisse à l'étoile avait instruit ses camarades du contenu, et tous ensemble, ayant creusé un trou énorme en forme de fosse au milieu du cimetière, y avaient jeté la santé et avaient comblé la fosse ; de sorte que personne n'avait profité de la bonne volonté de Jupiter, excepté les morts. C'est depuis ce temps-là que les morts se portent bien.

La marchande de longues années

Pendant que l'on conduisait traîtreusement la santé à l'hôpital, où elle fût morte, si elle n'eût pas été immortelle, la quatrième étoile essayait de débiter sa marchandise dans un autre quartier de la ville, et criait :

— Qui veut vivre longtemps ? qui veut vivre toujours ?
Achetez de longues années !

À ce cri, toute la ville fut sens dessus dessous. Un riche banquier, qui avait maison à Paris, à Francfort, à New York, à Vienne et à Londres, ordonna à son agent de change de réaliser autant de millions qu'il en faudrait pour acheter la boîte à lui tout seul. Les grands seigneurs requièrent la garde, afin d'empêcher les manants d'acheter la précieuse denrée. Le clergé se rassembla. L'archevêque prévint le pape par le télégraphe électrique. Le pape répondit : Ceux qui achèteront de longues années devront payer une dîme d'une année sur chaque dix années qu'ils achèteront. La chambre législative décréta que celui qui achèterait de longues années paierait l'impôt progressif. Le banquier vint avec ses millions pour tout acheter ; mais il y eut une émeute ; on cria à l'accapareur, et l'on pendit le banquier. Alors le roi, qui était un bon roi, abolit tous les monopoles proposés, et déclara par un édit que les longues années se vendraient publiquement et que chacun, excepté les condamnés à mort, aurait le droit d'en acheter selon ses moyens. Alors chacun s'approcha de l'étoile, une main pleine d'argent et une main vide.

— À moi, de longues années ! De longues années, à moi, à moi, à moi ! — À votre service, Messieurs et Mesdames, répondait l'étoile ; mais avez-vous fait provision de la marchandise que vendaient mes trois sœurs ? — Et que vendaient vos trois sœurs ? demandaient les acheteurs, pressés de tenir la précieuse marchandise. — La première vendait de *l'esprit*. — Nous n'en avons pas acheté. — La seconde vendait de la *vertu*. — Nous n'en avons pas acheté. — La troisième vendait de la *santé*. — Nous n'en avons pas acheté. — Alors, répondit la marchande de longues années, j'en suis fâchée, mais *sans esprit, sans vertu et sans santé*, les longues années n'ont aucune valeur.

Et la marchande de longues années referma sa malle, refusant de vendre sa marchandise à des gens qui n'avaient pas eu l'intelligence d'acheter celle de ses sœurs. Sa malle refermée, il se trouva qu'elle avait, sans y faire attention, gardé un échantillon de sa marchandise à la main. C'était un petit bout de longue vie. Il y en avait pour trois siècles. Un perroquet était là sur son perchoir.

— As-tu déjeuné, Jacquot ? lui demanda-t-elle. — Non, Margo, répondit le perroquet.

L'étoile se mit à rire, et lui donna l'échantillon. Le perroquet le mangea jusqu'à la dernière miette. C'est depuis ce temps-là que les perroquets vivent trois cents ans.

En ce moment la marchande de longues années, qui regardait le papegai croquant son échantillon, entendit un grand tumulte ; au milieu de ce grand tumulte elle distingua ces mots : De l'honneur ! de l'honneur ! qui veut acheter de l'honneur ? C'était la cinquième étoile qui faisait son entrée dans la ville.

À ce cri, de l'honneur ! qui veut acheter de l'honneur ? tout le monde résolut de ne pas acheter l'honneur, mais de s'en emparer, s'il était possible de l'avoir pour rien. En conséquence ils se ruèrent sur la pauvre étoile qui, se voyant ainsi menacée ouvrit sa boîte et la secoua. Mille choses en tombèrent : c'étaient des croix, des titres, des rubans, des clés d'or, des épaulettes. Chacun se rua sur quelque objet et l'emporta tout courant, croyant emporter de l'honneur, tandis que l'adroite étoile n'avait laissé tomber que des honneurs, ce qui n'est pas la même chose. Le véritable honneur était resté au fond de la boîte de l'étoile, comme l'espérance était restée au fond de la boîte de Pandore. C'est depuis ce temps-là que l'honneur est si rare, et que les honneurs sont si communs.

La marchande de plaisirs

Sur ces entrefaites, la sixième étoile arriva en s'écriant :

— Des plaisirs !... qui veut acheter des plaisirs ?

Ceux qui n'avaient pas eu leur part d'honneurs voulurent avoir au moins des plaisirs. Leurs croix à leurs boutonnières... leurs titres dans leurs poches... leurs rubans à leur cou... leurs clés d'or au pan de leurs habits... leurs épaulettes sur leurs épaules... ils s'avançaient avec les autres pour avoir leur part de plaisirs. Mais on trouva qu'ils abusaient, de la fortune ; on les appela cumulards, on fit une émeute. Ils arrachèrent la boîte des mains de l'étoile... on arracha la boîte de leurs mains. Dans tout ce tohubohu la boîte tomba sur le pavé, la boîte se brisa, et les plaisirs volèrent de tous côtés. Ce fut alors comme dans les baptêmes de village, où le parrain et la marraine jettent des dragées, et où les gamins se ruent pour en avoir. Seulement, les dragées étaient des plaisirs, et les gamins, la population tout entière d'une grande ville. Il en résulta qu'au lieu que chacun achetât le plaisir qui lui convenait, chacun arracha le plaisir de son voisin, et fut partagé, non pas selon sa convenance, mais au hasard. Or, le maraud s'en était donné à cœur joie... de se moquer des pauvres humains : les femmes avaient la chasse ; les hommes, les dentelles et les chiffons ; les gouteux, la danse ; les paralytiques, la promenade ; les sourds, la musique ; les aveugles, la peinture ; les vieillards, l'amour passionné ; les vieilles femmes, l'amour platonique ; les enfants, le wisk. Ce que voyant celle-ci, elle prit les jambes à

son cou et se sauva sans demander son argent. C'est depuis ce temps-là que les plaisirs sont si mal distribués, et que l'on est tenté de regarder comme un fou tout homme qui prend du plaisir.

La marchande d'argent

Et lorsque la pauvre marchande de plaisirs, qui venait de voir si effrontément piller sa marchandise, fut sortie de la ville, elle aperçut sa septième sœur, celle qui devait vendre l'argent, évanouie dans le fossé qui bordait la grande route. La marchande de plaisirs courut à elle, s'assit à ses côtés, lui posa la tête sur ses genoux et lui fit respirer des sels. Mais ce ne fut pas sans peine que la septième étoile revint à elle. Revenue à elle, voici ce qu'elle raconta :

— À peine étais-je en vue de la ville, à peine eus-je l'imprudence de dire ce que j'y venais vendre, à peine sut-on que j'étais chargée d'argent, que des hommes tombèrent sur moi, me dépouillèrent et me laissèrent pour morte comme tu as vu. — Mais quels étaient ces misérables ? demandèrent les autres étoiles qui venaient derrière, des bandits ? des vagabonds ? des hommes mourant de faim ? — C'étaient des millionnaires, mes sœurs, soupira la septième étoile !

Et quand les sept étoiles furent remontées au ciel et eurent raconté à celui qui les avait envoyées comment elles avaient été reçues ici-bas, Jupiter fronça son sourcil terrible. Mais Neptune et Pluton éclatèrent de rire.

— Nous avons bien dit, sire, s'écrièrent-ils, que tu avais eu là une drôle d'idée. Et ils répétèrent en chœur : Oh ! la drôle d'idée que tu avais eue là !

Et Jupiter, à la fin, fut de leur avis.

Une âme à naître

Il y a six mille ans à peu près...

Le monde était créé depuis un demi-siècle. Dieu avait déjà chassé Adam et Ève du paradis terrestre. Il n'y avait donc dans le ciel que les âmes qui devaient descendre un jour sur la terre, et animer successivement les corps qui naîtraient.

La première qui revint à Dieu fut celle d'Abel, et les chants des archanges et la bénédiction du Seigneur accueillirent le retour de l'âme exilée et martyre qui dut le jour à une faute et la mort à un crime.

La seconde fut celle d'Ève, et lorsque les portes du ciel s'étaient rouvertes devant cette âme pécheresse, flétrie par le péché, mais épurée par la douleur, toutes les âmes de l'avenir s'étaient pressées autour d'elle pour apprendre quelque chose de la terre.

Ève s'était contentée de répondre : « J'ai péché, j'ai souffert, j'ai prié ; la vie a beaucoup de passions, beaucoup de douleurs et bien peu de joies. » Puis elle s'était retirée à la droite de Dieu, pour achever auprès de lui sa prière commencée ici-bas.

Pour toutes ces âmes qui ne connaissaient que le ciel, c'étaient deux mots bien inconnus que les passions et les douleurs. Elles ne comprenaient qu'une éternité de calme, comme elles ne voyaient qu'une étendue de sérénité ; aussi

se promenaient-elles toutes rêveuses dans les jardins d'étoiles que Dieu fit éclore sous leurs pas, se demandant les unes aux autres ce que pouvaient être les choses ignorées au ciel qu'on appelait sur la terre passions et douleurs.

Alors elles s'éloignaient quelquefois du groupe que formaient les élus auprès du Seigneur, et suivaient mystérieusement une route isolée, jusqu'à ce qu'arrivées dans un endroit où nulle autre ne les avait suivies, elles pussent se pencher sur la voûte du ciel, et chercher à voir ce qui se passait parmi les hommes ; mais les ténèbres des passions restaient aussi impénétrables à leurs yeux célestes que les lueurs de l'éternité à notre science humaine.

Or, parmi toutes ces âmes sérieuses de cette terre nouvelle, il y en avait une à qui son bon ange avait dit :

— Tu naîtras un jour du sein d'une femme, tu quitteras ta forme immortelle pour le monde que le Seigneur vient de faire.

— Et quand dois-je naître ? avait demandé l'âme.

— Attends et prie en attendant, avait répondu l'ange.

Et il s'était envolé à l'orient du ciel, laissant la pauvre âme encore plus curieuse qu'auparavant.

Un jour, le soleil se voila dans les cieus, une autre âme venait de quitter la terre, et quand elle s'était présentée à la porte du Seigneur, l'ange de justice l'en avait chassée.

Tout le cortège radieux du Seigneur s'était mis à genoux, redoublant de louanges et de prières, et demandant ce qu'avait fait celui que Dieu chassait.

Dieu répondit :

— Il se nommait Caïn, et il a tué Abel.

Et le ciel se voila pour le premier crime comme il s'était voilé pour la première faute.

— Que peut-il y avoir dans le monde, se demandait l'âme qui devait naître, pour qu'un frère tue son frère ?

Et elle attendait toujours, et elle priait en attendant.

Cependant, la première faute et le premier crime avaient excité la colère de Dieu, si bien que les morts se succédaient avec rapidité, et qu'il revenait au ciel bien moins d'âmes qu'il n'en était parti. Mais chaque fois qu'il en arrivait une, on lui demandait des nouvelles de la terre ; ce à quoi elle répondait : « Devant Dieu l'on perd le souvenir des hommes ; mais tout ce que Dieu fait est beau, et la terre, au milieu de ses douleurs, a bien des joies. »

Et elle allait rendre compte au Seigneur de ce qu'elle avait de douleurs et de prières à opposer à ce qu'elle avait de fautes.

Les siècles se passaient, et l'âme attendait toujours.

Un jour, les anges, courbés devant le trône éternel, virent, non pas de la colère, mais une larme dans les yeux du Seigneur, et cette larme fit le déluge.

Quarante jours le ciel pleura sur les fautes de la terre, et la terre disparut.

Du haut de la voûte céleste, les anges suivaient du regard et de la prière, comme d'ici-bas nous suivons une étoile, quelque chose qui glissait sur les eaux : c'était l'arche de Noé.

La pauvre âme qui attendait sa naissance avait cru un moment que le monde était effacé pour l'éternité, et qu'elle ne naîtrait jamais ; l'arche lui rendit l'espoir : le monde se refit.

Chaque fois qu'une âme quittait le ciel pour la terre, celle qui attendait l'accompagnait le plus loin possible et lui disait :

— Ma sœur, au retour tu me raconteras ce qu'on fait dans le monde.

Et elle disparaissait.

Chaque fois qu'à l'heure de la prière l'âme de l'avenir se trouvait auprès de son bon ange, elle lui disait :

— Naîtrai-je bientôt ?

— Attends et prie.

Et les siècles passaient.

Cependant le monde se faisait tout à fait méchant. Les louanges redoublaient au ciel à mesure que le culte se perdait sur la terre. À peine si de temps en temps il revenait une âme exilée, mais celle-là était reçue avec des chants et des fleurs, et Dieu la bénissait.

Comme le châtement n'avait pas arrêté les crimes, Dieu voulut essayer du pardon. Il fit une âme à l'image de sa pureté, et il l'envoya sur la terre. Les anges l'accompagnaient en chantant, et ils restèrent longtemps agenouillés derrière elle quand ils l'eurent perdue de vue.

À peine cette âme, à qui Dieu avait donné le nom de son fils, et à qui la terre avait donné le nom de Jésus, eut-elle

passé trente ans dans son exil, que les âmes commencèrent à revenir au ciel épurées par cet homme divin. Chaque jour c'était fête, chaque jour l'éternité de bonheur recommençait radieuse et splendide, et chaque jour le ciel se peuplait de vierges et de martyrs.

Enfin le fils de Dieu reparut après sa mission, tenant à ses mains déchirées sa couronne d'épines.

Dieu lui dit :

— Viens, mon fils, tes pieds se sont meurtris aux pierres de la route, mais ton cœur est resté pur devant les tentations.

Et il le fit asseoir à sa droite.

— Quel peut être ce monde, se disait l'âme rêveuse, où l'on ose faire mourir le fils de Dieu !

Il n'était bruit au ciel que d'une grande pécheresse que le Christ avait convertie, et que l'on attendait avec impatience.

Elle arriva.

La première âme qui vint au-devant d'elle fut celle qui attendait toujours sa naissance. Elle lui dit :

— Ma sœur, quel était ton nom ?

— Magdeleine, répondit la pécheresse.

— Et la terre, a-t-elle bien des joies ?

— Oui ; mais elles sont passagères, et celles du Seigneur sont éternelles.

Et Magdeleine alla s'agenouiller aux pieds de Dieu.

L'âme continuait d'attendre ; elle avait entendu le Seigneur dire à Magdeleine : « Il te sera beaucoup remis, parce que tu as beaucoup aimé. » Et elle se demandait ce qu'était cet amour, dont on ne savait rien au ciel, qui avait perdu Ève et qui sauvait Magdeleine.

Aussi devenait-elle de plus en plus impatiente de se voir révéler les mystères de ce monde où Dieu exilait tant d'âmes ; de ce monde éloigné et inconnu, où pour quelques années de passions on sacrifiait une éternité de bonheur. Ce n'était pas du désir, sa nature lui défendait d'en avoir, c'était de l'espérance. Peut-être voulait-elle subir comme les autres son martyre, pour revenir à Dieu ceinte d'une double couronne ; peut-être, après tout, était-elle d'une essence moins divine que ses sœurs, et avait-elle ressenti le souffle de colère qu'en quittant le paradis l'ange tombé jeta sur elles. Toujours est-il qu'au milieu de la béatitude immense, c'était cette joie temporelle qu'elle attendait.

Et chaque fois qu'elle rencontrait son ange, elle lui faisait la même question, à laquelle il faisait la même réponse.

Les nouvelles qu'on recevait de la terre n'étaient cependant pas bien entraînantes pour une fille du ciel. Les apôtres avaient suivi de près le Christ, et, s'ils arrivaient l'âme pure, ils étaient bien défigurés quant au corps. Les hommes ne paraissaient pas vouloir suivre le chemin tracé par la main divine. Les vierges qui revenaient au ciel remerciaient Dieu de les avoir dépouillées de leur enveloppe terrestre, et quand elles parlaient de la terre, elles parlaient sans regrets.

L'âme attendait toujours.

Les siècles passaient.

Enfin la loi du Seigneur reprit le dessus. La lumière avait d'abord été trop forte, si bien qu'au lieu d'éclairer elle avait aveuglé ; c'était un moment charmant pour venir sur la terre. Il n'y avait plus d'empereurs cruels ; il n'y avait plus d'apôtres martyrs ; tout semblait marcher selon la volonté éternelle, et pour l'âme solitaire qui se serait contentée d'ombre et d'amour, la terre aurait eu bien des joies ; c'est du moins ce que disaient certaines âmes dont le premier soin, en arrivant au ciel, était de chercher celles qu'elles avaient perdues sur la terre, et de continuer, sous le regard de Dieu, l'amour commencé parmi les hommes.

— Il n'y a que là-bas qu'on trouve cet amour, se disait l'âme. Quand donc naîtrai-je ?

— Attends et prie, répondait l'ange.

C'était désolant, d'autant plus que le ciel s'était tout à coup illuminé d'un astre merveilleux, qu'on appelait une comète, qui était encore ignoré des hommes, et que l'âme craignait que ce ne fût pour la destruction du monde que Dieu eût fait ce nouvel instrument de justice, puisqu'il avait dit que le monde périrait par le feu.

L'âme comprit qu'il fallait se hâter. Elle alla trouver son ange et lui dit :

— Dieu permettra-t-il bientôt ma naissance ?

— Bientôt, reprit l'ange.

— Et quand ?

— Dans un siècle, un siècle et demi, à peu près.

Où serait-on patient, si l'on ne l'était au ciel ? L'âme attendit.

Décidément le monde devenait heureux et semblait retourner à l'âge d'or. Le Christ s'était servi de l'amour terrestre pour arriver à la foi. Il avait mis une révélation dans ce premier péché de la première femme, et grâce à cela, on pouvait passer quelques mois sur la terre sans se compromettre.

Cependant l'âme comprenait que cette espérance d'un autre monde que celui de Dieu était déjà un péché, et qu'elle y arriverait souillée d'une faute originelle d'autant plus grande qu'elle était commise au milieu de l'innocence éternelle. Aussi, lorsqu'elle priait pour les autres, elle priait un peu pour elle.

Le temps marchait rapidement, car, devant les yeux du Seigneur et devant l'éternité, chaque siècle ne met pas plus de temps à passer que le grain de sable qui tombe du sablier.

L'âme voyait arriver avec bonheur le moment tant attendu. Plus il approchait, plus elle questionnait celles qui revenaient de notre monde, plus elle avait soif de cet amour terrestre et presque de ces douleurs qui rompraient la monotonie de la béatitude.

Aussi se promenait-elle, à l'heure où la nuit descend sur la terre, dans les chemins les plus cachés du ciel, tâchant de soulever un coin du voile diamanté que chaque soir Dieu étend sur le ciel. Elle suivait en rêvant la voie lactée, se disant : « Quelle punition Dieu me fera-t-il subir pour la faute que je commets auprès de lui quand je ne devrais avoir qu'un désir, sa vue ; qu'un bonheur, la prière ; qu'une joie, l'éternité ? »

De temps en temps l'ange passait auprès d'elle et lui disait : « Patience ! »

L'âme attendait.

Enfin un soir qu'elle rêvait, comme de coutume, en regardant une révolution qui s'opérait dans une étoile, l'ange s'approcha d'elle :

— Ta mère est née aujourd'hui, lui dit-il.

— Ma mère ! s'écria l'âme.

— Oui.

— Alors je n'ai guère plus de dix-huit ans à attendre ; car j'espère qu'elle se mariera jeune, ma mère.

— Attends, et prie en attendant.

L'âme était triomphante. Elle quitta sa solitude, elle oublia la révolution de son étoile, et vint se mêler aux autres, faisant part de tous côtés de la naissance de sa mère.

Maintenant qu'elle avait la certitude de naître, une chose l'inquiétait encore : c'était de savoir si elle naîtrait homme ou femme. Mais, pour ceci, les mystères de l'avenir étaient impénétrables ; il fallait attendre.

Chaque jour elle demandait à l'ange :

— Comment va ma mère aujourd'hui ?

— Elle vient de faire sa première dent.

— Quel bonheur ! disait l'âme.

Et le lendemain elle recommençait ses questions. Cependant chaque jour elle entrait de plus en plus dans son péché avant même de naître, elle avait déjà à expier.

Un matin l'ange vint au-devant d'elle et lui dit :

— Ta mère s'est mariée aujourd'hui.

— Ma mère s'est mariée !

— Il y a une heure.

— Et je n'ai plus à attendre ?...

— Que neuf mois, dit l'ange.

L'âme alla faire part du mariage de sa mère, comme elle avait fait part de sa naissance et de sa première dent. Elle reçut les félicitations de tout le ciel. La chronique dit même qu'elle reçut des commissions de celles qui avaient oublié ou laissé quelque chose sur la terre.

Du reste, comme un péché ne va jamais sans l'autre, elle devenait d'une fierté insupportable ; il n'y avait plus moyen de l'approcher, et depuis qu'elle devait aller sur la terre, cela lui avait tellement tourné la tête qu'elle s'était fait beaucoup d'ennemis, et elle était complètement brouillée avec deux prophètes et cinq martyrs.

Quel châtement Dieu réservait-il à cette âme qui troublait ainsi la sérénité éternelle du firmament ?

Plus elle approchait du moment tant attendu depuis six mille ans, plus elle voulait savoir quelque chose du monde qu'elle allait habiter ; mais on eût dit qu'à mesure qu'elle approchait de sa naissance, elle avançait dans l'ombre : si bien qu'elle ne se doutait pas de ce qu'elle allait trouver.

Sur ces entrefaites elle rencontra l'ange.

— Eh bien ? lui dit-elle.

— Eh bien ! ta mère est enceinte.

— De moi ?

— De toi.

L'âme poussa une exclamation qui sur la terre serait un péché, et qui dans le ciel serait un crime.

Jamais on n'avait vu une âme plus occupée et plus désireuse de la vie corporelle ; aussi celles qui n'avaient d'autre amour que Dieu la laissaient à ses amours terrestres, et l'on commençait à prier pour elle.

Sa joie augmentait donc à mesure que le temps passait, et un jour qu'elle était plus joyeuse, parce qu'elle venait de calculer qu'elle n'avait plus que quelques jours à attendre, l'ange vint à elle.

— Eh bien ? dit l'âme.

— Hélas ! fit l'ange, ta mère est morte en couches.

— Et moi ? s'écria l'âme égoïste.

— Toi, tu es morte en venant au monde.

La punition suivit de près la faute.

L'âme sentit que le ciel manquait sous ses pieds : elle était précipitée dans les limbes.

Désir et possession

La mode des charades est passée. Oh le beau temps pour les poètes sphinx que celui où *le Mercure* apportait, tous les mois, tous les quinze jours, et enfin toutes les semaines, une charade, une énigme ou un logogriphe à ses lecteurs !

Eh bien, moi, je vais faire revenir cette mode.

Dites-moi donc, cher lecteur ou belle lectrice — c'est pour l'esprit perspicace des lectrices surtout que sont faites les charades —, dites-moi de quelle langue est tiré l'apologue suivant.

Est-ce du sanscrit, de l'égyptien, du chinois, du phénicien, du grec, de l'étrusque, du roumain, du gaulois, du goth, de l'arabe, de l'italien, de l'anglais, de l'allemand, de l'espagnol, du français ou du basque ?

Remonte-t-il à l'antiquité, et est-il signé Anacréon ? — Est-il gothique, et est-il signé Charles d'Orléans ? — Est-il moderne, et est-il signé Goethe, Thomas Moore ou Lamartine ? — Ou plutôt, ne serait-il pas de Saadi, le poète des perles, des roses et des rossignols ? — Ou bien... ?

Mais ce n'est pas mon affaire de deviner ; c'est la vôtre.

Devinez donc, cher lecteur.

Voici l'apologie en question :

Un papillon avait réuni sur ses ailes d'opale la plus suave harmonie de couleurs : le blanc, le rose et le bleu.

Comme un rayon de soleil, il voltigeait de fleur en fleur, et, pareil lui-même à une fleur volante, il s'élevait, s'abaissait, se jouait au-dessus de la verte prairie.

Un enfant qui essayait ses premiers pas sur le gazon diapré, le vit, et se sentit pris tout à coup du désir d'attraper l'insecte aux vives couleurs.

Mais le papillon était habitué à ces sortes de désirs-là. Il avait vu des générations entières s'épuiser à le poursuivre. Il voltigea devant l'enfant, se posant à deux pas de lui ; et, quand l'enfant, ralentissant sa course, retenant son haleine, étendait la main pour le prendre, le papillon s'enlevait et recommençait son vol inégal et éblouissant.

L'enfant ne se lassait pas ; l'enfant suivait toujours.

Après chaque tentative avortée, au lieu de s'éteindre, le désir de la possession augmentait dans son cœur, et, d'un pas de plus en plus rapide, l'œil de plus en plus ardent, il courait après le beau papillon !

Le pauvre enfant avait couru sans regarder derrière lui ; de sorte que, ayant couru longtemps, il était déjà bien loin de sa mère.

De la vallée fraîche et fleurie, le papillon passa dans une plaine aride et semée de ronces.

L'enfant le suivit dans cette plaine.

Et, quoique la distance fût déjà longue et la course rapide, l'enfant, ne sentant point sa fatigue, suivait toujours le papillon, qui se posait de dix pas en dix pas, tantôt sur un buisson, tantôt sur un arbuste, tantôt sur une simple fleur sauvage et sans nom, et qui toujours s'envolait au moment où le jeune homme croyait le tenir.

Car, en le poursuivant, l'enfant était devenu jeune homme.

Et, avec cet insurmontable désir de la jeunesse, et avec cet indéfinissable besoin de la possession, il poursuivait toujours le brillant mirage.

Et, de temps en temps, le papillon s'arrêtait comme pour se moquer du jeune homme, plongeait voluptueusement sa trompe dans le calice des fleurs, et battait amoureusement des ailes.

Mais, au moment où le jeune homme s'approchait, hale-tant d'espérance, le papillon se laissait aller à la brise, et la brise l'emportait, léger comme un parfum.

Et ainsi se passaient, dans cette poursuite insensée, les minutes et les minutes, les heures et les heures, les jours et les jours, les années et les années, et l'insecte et l'homme étaient arrivés au sommet d'une montagne qui n'était autre que le point culminant de la vie.

En poursuivant le papillon, l'adolescent s'était fait homme.

Là, l'homme s'arrêta un instant, ne sachant pas s'il ne serait pas mieux pour lui de revenir en arrière, tant ce ver-

sant de montagne qui lui restait à descendre lui paraissait aride.

Puis, au bas de la montagne, au contraire de l'autre côté, où, dans de charmants parterres, dans de riches enclos, dans des parcs verdoyants, poussaient des fleurs parfumées, des plantes rares, des arbres chargés de fruits ; au bas de la montagne, disons-nous, s'étendait un grand espace carré fermé de murs, dans lequel on entrait par une porte incessamment ouverte, et où il ne poussait que des pierres, les unes couchées, les autres debout.

Mais le papillon vint voltiger, plus brillant que jamais, aux yeux de l'homme, et prit sa direction vers l'enclos, suivant la pente de la montagne.

Et, chose étrange ! quoiqu'une si longue course eût dû fatiguer le vieillard, car, à ses cheveux blanchissants, on pouvait reconnaître pour tel l'insensé coureur, sa marche, à mesure qu'il avançait, devenait plus rapide ; ce qui ne pouvait s'expliquer que par la déclivité de la montagne.

Et le papillon se tenait à égale distance ; seulement, comme les fleurs avaient disparu, l'insecte se posait sur des chardons piquants ou sur des branches d'arbre desséchées.

Le vieillard, haletant, le poursuivait toujours.

Enfin, le papillon passa par-dessus les murs du triste enclos, et le vieillard le suivit, entrant par la porte.

Mais à peine eût-il fait quelques pas, que, regardant le papillon, qui semblait se fondre dans l'atmosphère grisâtre, il heurta une pierre et tomba.

Trois fois il essaya de se relever, et retomba trois fois.

Et, ne pouvant plus courir après sa chimère, il se contenta de lui tendre les bras.

Alors, le papillon sembla avoir pitié de lui, et, quoiqu'il eût perdu ses plus vives couleurs, il vint voltiger au-dessus de sa tête.

Peut-être n'étaient-ce point les ailes de l'insecte qui avaient perdu leurs vives couleurs ; peut-être étaient-ce les yeux du vieillard qui s'affaiblissaient.

Les cercles décrits par le papillon devinrent de plus en plus étroits, et il finit par se reposer sur le front pâle du mourant.

Dans un dernier effort, celui-ci leva le bras, et sa main toucha enfin le bout des ailes de ce papillon, objet de tant de désirs et de tant de fatigues ; mais, ô désillusion ! il s'aperçut que c'était, non pas un papillon, mais un rayon de soleil qu'il avait poursuivi.

Et son bras retomba froid et sans force, et son dernier soupir fit tressaillir l'atmosphère qui pesait sur ce champ de mort...

Et cependant, poursuis, ô poète, poursuis ton désir effréné de l'idéal ; cherche, à travers des douleurs infinies, à atteindre ce fantôme aux mille couleurs qui fuit incessamment devant toi, dût ton cœur se briser, dût ta vie s'éteindre, dût ton dernier soupir s'exhaler au moment où ta main le touchera.

A PROPOS DE CE LIVRE NUMERIQUE

Corrections, édition, conversion informatique et
publication par le groupe

Ebooks libres et gratuits

Refonte (illustration) du E-book par

bibliodio.fr

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Texte libre de droits.

Les illustrations sont protégées par les droits d'auteur. L'utilisation de ces e-books à titre commerciale est donc interdite.

Retrouvez nos livres et audiobook sur bibliodio.fr